

Anne Cécile Lécuille

***Qu'importe que le monde
n'existe pas,
si on le raconte ?***

FANTASIE UTOPIQUE



1

· **La Tour de Babel** - titre de plusieurs tableaux de Pieter Bruegel l'Ancien. Ici le plus célèbre, surnommé *La « Grande » Tour de Babel*, a été peint vers 1563 (Kunsthistorisches Museum de Vienne).

À Michel,
À Philippe,
A ceux qui ne sont plus et sont encore.

« Or toute la terre avait la même langue et les mêmes mots. Et étant allés du côté de l'Orient, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Sinéar, et ils s'y établirent. Et ils se dirent entre eux : « Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu ». Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de mortier. Et ils dirent : « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet soit dans les cieux, et faisons-nous un monument, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre ». Et l'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et l'Éternel dit : « Voici, ils ne sont qu'un peuple et ils ont tous une même langue, et ceci est le commencement de leurs entreprises ; et maintenant, quoi qu'ils veuillent entreprendre, rien ne les empêchera. Allons ! descendons et confondons là leur langage, de sorte que l'un ne comprenne plus le langage de l'autre ».

GENÈSE – Chapitre 11, Versets 2 à 7

« Méditer sur le temps, essayer de savoir si le passé et l'avenir ont une valeur et existent réellement, nous mène jusqu'à un labyrinthe qui, bien que familier, n'en est pas moins impénétrable. »

ALVARO MUTIS – *La neige de l'Amiral*

TABLE DES MATIÈRES

- PROLOGUE	p.6
0 - La Ville	
I - Irving	
II - Les Enfants	
III - Leo	
IV - Les Livres	
- LIVRE PREMIER - Le Livre d'Irving l'Architecte ou le monde pas à pas	p.42
0 - Prélude	
I - Où Irving prend le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes	p.48
II - Où Irving découvre que le monde prend forme sous ses pas	p.52
III - Où Irving décide d'entamer ses récits de voyage	p.57
IV - Où Irving et Ceux des Sables entament le long voyage de retour sur eux-mêmes à la poursuite de Sarah et où l'on apprend que Ceux des Sables créent le monde en le racontant	p.62
V - Où l'immensité de l'inexistence apprend à Irving la légèreté	p.67
VI - Où Irving raconte comment il s'est initié aux techniques de la construction chez les bâtisseurs de la Grande Nuit	p.72
VII - Où Irving raconte comment il a été sauvé par Nausicaa qui lui apprend l'existence de l'Assemblée des Dieux	p.77
VIII - Où Shahrzad raconte à Irving sa propre histoire et lui indique le chemin de Ceux des Sables	p.82
IX - Où les acrobates se mettent à avancer en suivant Irving et emportent la Parole avec eux	p.89
X - Où Irving se met à bâtir un labyrinthe multidirectionnel, démultiplié et tournant et Où la Parole est	

transmise à la femme qui va s'éloigner pour toujours p.92

XI - *Où les bergers inventent le ciel et Irving reconnaît Sarah*

p.98

- **LIVRE DEUXIÈME** - Le Livre de Leo le Peintre ou le Monde sous le Monde p.105

I - HABITER L'INFINI p.106

II - LA GRANDE FORÊT ou L'ENFANCE DU PEINTRE p.116

III - L'ENFANT DES SABLES p.124

IV - LE LAC NOIR p.131

V - LA BOUCHE D'OMBRE p.139

VI - MARGOT LA FOLLE p.143

VII - LE TRIOMPHE DE LA MORT p.155

- **LIVRE TROISIÈME** 1ère partie - Le Livre d'Harane la Vigie ou La Bibliothèque en folie p.166

I - LA MANGEUSE D'IMAGES p.167

II - LA DANSE DES IMAGES p.172

III - LA BIBLIOTHÈQUE EN FOLIE p.177

IV - LE SAC À HISTOIRES p.186

- **LIVRE TROISIÈME** 2ème partie - Le Livre d'Harane l'Écrivain ou le Théâtre Vide p.192

I - COMMENT J'AI INVENTÉ L'ESPACE p.193

II - CEUX D'EN BAS ou TROIS QUARKS POUR MISTER MARK p.201

III - LE TEMPS DU RÊVE p.209

IV - LES OMBRES BRÛLENT p.218

V - LE THÉÂTRE VIDE	p.226
- ÉPILOGUE - Le Livre de Sarah ou Le Livre de la vie	p.233
0 - (<i>Entrée</i>)	p.234
I - (<i>Les Enfants</i>)	p.241
II - (<i>Leo</i>)	P.248
III - (<i>Harane</i>)	p.254
IV - (<i>Irving</i>)	p.260
V - (<i>Sarah</i>)	p.266

PROLOGUE

« C'est pendant notre chute que nous vivons de la manière la plus intense. »

J.M. COETZEE — *Le Maître de Pétersbourg*

LA VILLE

En Nouvelle-Guinée, les légendes se terminent par cette phrase : « Ceci appartient à la légende. C'est descendu. C'est descendu. C'est devenu humain. Ça s'abaisse. Ça entre en scène, ça devient mortel. »

La Ville était là qui attendait, avec ses milliers d'yeux dorés qui perçaient la nuit. Ce qu'elle attendait on ne sait pas. Peut-être seulement que tous ceux qui devaient passer en elle aient passé.

« Il a passé » disait ma grand-mère à propos de l'épicier du coin ou du cousin qui venait de mourir, et mourir devenait un étonnant acte de bravoure intransitif. Passé sur cette terre, passé de l'autre côté, oui. Mais surtout « passé » tout court. Il avait posé son pied sur une ligne décisive. La ligne d'arrivée. Peut-être cela voulait-il dire qu'il avait franchi une frontière invisible, transformé son présent en passé, mais peu importait où et quand, sa vie entière se réduisait à ces trois mots dans l'infini du temps, l'essentiel était cette seconde qui n'existe pas, achevée au moment de commencer, où lui, « a passé ». Sujet absent d'un verbe actif. Dans l'expression de ma grand-mère il y avait cette image de la mort – partagée par toute sa génération et bien d'autres auparavant –, cette image d'un homme qui entre dans la mort d'un pas ferme. Un vivant donc, là où notre « il est mort » ne désigne plus qu'un état résiduel.

Ici aussi on franchissait une ligne en entrant dans La Ville. Où passait-on ? Peu importe, on passait. On entrait dans le temps absent de La Ville. Alors on avançait dans ce monde, comme un seul corps fait de milliers de jambes et de milliers de cerveaux. C'est pourquoi la porte de La Ville était immense, si vaste même qu'en la franchissant personne ne pouvait la voir.

Ce n'est pas pour chipoter, la mort est tout de même une chose sérieuse. Mais la langue également. Sérieuse et mystérieuse parfois. Les deux, la mort et la langue. Et j'y ajouterai ma grand-mère : tiens, une de ses énigmes : que voulait-elle dire lorsqu'elle parlait de « passer le temps » ?

Probablement – me disais-je alors – qu'il fallait marcher longtemps avant d'arriver à « passer ». Toute une vie ?

Ma grand-mère était très pointilleuse sur le langage.

Mais au café aussi on l'était, et je dois dire que c'est toujours pour moi une source d'instruction inégalable. Pour ce qui est de « passer » on entendait plutôt : « il a passé l'arme à gauche » assorti en général d'un « pauvre vieux ». Brave soldat, combattant jusqu'au bout, et au dernier moment, hop de l'autre côté l'arme, sans doute quand il n'y a plus rien d'autre à faire, mais au moins elle est rangée, voilà un futur mort qui a de l'ordre et de la discipline, il peut partir. Droit, debout. C'est l'image qu'ils garderont au café, quelqu'un qui dit « je viens », refait le pli de son pantalon, et passe l'arme à gauche. Un vivant qui fabrique sa mort, pas un allongé qu'on va emporter. On ne se contentait pas de passer d'ailleurs, à l'époque, on trépassait, tres-passait, oui, tres, trois, les chevaliers, dit-on, faisaient trois pas symboliques avant de mourir, en voilà qui avaient de l'éducation, s'avançaient à la rencontre de celle qui avait pris la peine de venir les chercher, songez un peu, chercher un homme parmi les autres dans le monde, autant dire une aiguille dans une botte de foin, un jeu d'enfant ! N'y pensez plus : aujourd'hui plus personne ne « tres-passe ». Il est vrai que certains savent encore tirer leur révérence, mais ce sont les vieux dandys.

J'allais oublier : la langue n'a pas inventé de terme ("terme" allons bon !) pour "l'homme qui meurt", voyez comme il me faut une périphrase pour le désigner, pour désigner cette action : mourir. Ou bien serait-ce qu'on n'est plus là ? Qu'on n'a jamais été là peut-être ? On tue, on se tue soi, mais on ne meurt pas « soi ». Il y a des assassins mais pas de « moureur » par exemple (il y a bien des coureurs de fond, « moureurs de fond » conviendrait parfaitement ; après tout, comme je l'ai dit, on a toute la vie pour se préparer, un entraînement sportif en quelque sorte), à la place on a inventé ce triste « mourant » avec son participe présent languissant. Il est vrai qu'on « se meurt », mais voilà encore une expression bien surannée. L'invention était juste et savait sans doute ce qu'elle voulait dire. Nos images n'y voient plus qu'un mourant très lent, qui traîne, tarde à mourir et non ce qui sans doute – au moins je veux le croire – était à l'origine un valeureux vivant au tournoi de la mort. « Madame se meurt, Madame est morte », en voilà un qui savait opposer l'actif et le passif..

À propos – je ne l'ai pas signalé –, on « trépassé », « tres-passe », tres, trans, on passe au-delà. Au-dessus plutôt. On franchit la ligne en faisant un bond. À la marelle autrefois – merel, méreau, XII^e s, le petit galet qu'on lance dans chaque case, ce n'est pas pour dire mais les dictionnaires aussi sont des cases, des siècles de vie rangés dans chacun de ces tiroirs, songez un peu –, à la marelle donc il était interdit de marcher sur les lignes. On allait à

cloche-pied, voilà qui était fragile et incertain. À cloche-pied, oui, comme tous les autres parcours qu'on devrait faire plus tard, finalement on aura été boiteux toute sa vie. Oui on allait de la terre au ciel sur ces neuf cases tracées au sol, un dessin en forme de cathédrale je ne sais pas si vous l'avez remarqué. Fragile et incertain aussi le dessin des enfants à la craie tremblée, parfois grossièrement tracé dans le sable ou la terre avec un bâton, et souvent en demi-cercle. Le « ciel » en était l'abside. Pour moi j'aimais cela, que le parcours soit délimité, toujours le même et pour tout le monde. Au moins on savait ce qui vous attendait. Au numéro neuf, fini, terminé, on sautait. On passait. À pieds joints cette fois. Un jeu d'enfants. La vie.

Quant aux enfants, parlons-en, ils ont investi *La Ville*. Je passe au présent, vous permettez, parce que nous y sommes toujours dans cette ville. Elle est à eux. Ils fourmillent, prolifèrent. Par génération spontanée dirait-on. Ensuite ils sont partout. Ils circulent, d'un bout à l'autre ils sillonnent *La Ville* par les canalisations. Personne ne les voit (les canalisations non plus, on ne les voit pas) mais eux voient tout le monde, ils regardent, n'ont pas grand-chose d'autre à faire que regarder et ils ont le regard acéré, sachez-le. Les canalisations sont gonflées, ballonnées par leur présence, même si cette partie de *La Ville* est invisible, ou peut-être n'existe pas, sait-on. Je crois plutôt qu'elle est transparente pour certains. Il y en a qui la voient et d'autres ne la voient pas.

Il y aura des enfants donc, c'est sûr. Je vois des enfants. Pour les autres je ne sais pas encore. Mais il suffit d'ouvrir grand la porte.

Moi je suis tout là-haut. À ma table. En train d'écrire. Pour vous je serai *l'Écrivain*. Ici et là-bas bien sûr. *L'Écrivain*, comme vous le savez, est partout. Comme les morts. Hors de *La Ville* quoique dans *La Ville* et aussi dans le Temps.

Comme je suis là-haut il a fallu monter. Ce n'est pas évident mais à présent j'y suis une fois pour toutes. Ne

comptez pas les étages, on ne sait pas encore combien il y en aura. Vous aurez sans doute déjà deviné où je suis, et même reconnu "La tour de Babel" de Pieter Brueghel l'Ancien. La Grande. Celle où il construit des ruines tout là-haut, comme si la fin était avant le début. C'est ce que j'aime : qu'elle ignore le temps, cette Tour, ou qu'elle les contienne tous. Des tours de Babel il y en a beaucoup d'autres, notez bien. Moi c'est celle-ci que j'ai choisie, ou plutôt c'est elle qui m'a choisie, qui a fait le ménage dans mon cerveau et a pris toute la place. Maintenant si vous préférez en voir une autre...

« Là-haut », vous pensez tout de suite à une mansarde. Moi aussi, mais celle-ci est sinon à la droite de Dieu le père, du moins le plus près possible. Il est vrai qu'il a désavoué cette place. Et la Tour. Restons en donc à une location précaire. Tandis que je montais, car il a bien fallu que je monte, je songeais au réduit de Raskolnikov sous le toit. Je n'ai jamais pu emprunter l'escalier miteux d'un de ces vieux immeubles sans ascenseurs comme il en existait encore il y a peu – pas d'ascenseurs pour les Babéliens, ni pour l'échafaud, mais au moins c'est un contexte où l'image peut se justifier puisque nous voici dans Crime et Châtiment. Notez au passage qu'aujourd'hui c'est sur tapis rouge et escaliers volants qu'on tenterait d'aller jusqu'à Dieu –. Je n'ai jamais pu, donc, entreprendre cette ascension sans qu'elle mène inmanquablement au réduit sous-loué par le célèbre héros, réduit où je le conduis sans vergogne par l'« escalier de service, étroit et sombre » de l'usurière qu'il médite d'assassiner. Une géographie littéraire qui n'a jamais manqué d'accompagner les débuts dans la vie de mon propre roman d'apprentissage de l'image d'une montée non au ciel, en l'occurrence ce serait plutôt une descente aux enfers, mais au dernier étage, celui qui vous fait chuter – il est possible que ce soit ainsi que nous soyons descendus, que nous soyons devenus humains, je ne sais pas. Certains le disent. – au bas de l'échelle sociale. Notons tout de même qu'aujourd'hui vous

pouvez aller gratter le ciel de plus en plus près (828 mètres la Burj Kkalifa de Dubaï tiens) personne n'en aura de démangeaisons.

Sous le toit, au dernier étage donc, attendez un peu que je m'installe, voilà nous y sommes, nous allons pouvoir commencer.

Vous devez vous dire que d'où je suis je ne vois pas *La Tour*, toute *La Tour*. Pourtant je suis là, à regarder, la regarder, elle et son paysage. Ou bien son temps ? Vous m'excuserez mais je ne vois pas la différence. Ou peut-être suis-je là *pour* regarder ? Laissons de côté la question de la prédestination, c'est un problème épineux.

Là-haut donc, à l'étage de la Vigie pourrait-on dire. Du gardien de phare. Au passage je signale qu'ils sont malheureusement tous en train de disparaître. Les phares. Je ne sais pas si vous avez noté mais le plus ancien, le phare de Cordouan, et la Babel de Pieter Brueghel l'Ancien ont été construits à cinquante ans de différence seulement. Je vous laisse tirer vos conclusions. Quant à moi, les jours de tempête c'est ce que j'imagine : que je suis dans la chambre de la lanterne du phare. Une lanterne des morts peut-être ? C'est ce qu'il m'arrive de penser. Après tout je suis là pour guider, à la pointe tout là-haut. Guider les voyageurs perdus par exemple, les étrangers bien sûr – nous en reparlerons –, mais aussi les morts, perdus, eux, allez savoir où. Autrefois on entretenait une flamme près des tombes pour qu'ils ne se perdent pas dans leur nuit, mais d'autres ont dit que la lumière de la lanterne était là pour leur indiquer le chemin des vivants, rappeler à ceux-ci que les "disparus", comme ils les appellent, existent encore. Forcément certains s'en effraient et des légendes courent sur ces "esprits" (c'est ainsi qu'elles les désignent) qui viennent hanter ceux qui préféreraient les oublier (dans leurs "oubliettes" n'est-ce pas ?) Moi je dis que c'est la même peur qu'ils ont des étrangers – nous en reparlerons aussi –, et que si je suis

là, en haut de cette tour, phare, lanterne des morts, comme vous voudrez, c'est pour entretenir leur souffle. Très important le souffle. Cela fait partie de mes missions d'entretenir tous les souffles, de les réunir pour continuer à avancer. D'en faire *Un Souffle*.

Quel effet ça fait d'être là-haut, surtout les jours de tempête, d'être balayée par *Le Souffle* ? Eh bien oui, je me sens « passage », je deviens « passage ». En attendant le trépas. (*À propos de trépas, oui un mot suranné, j'ai trouvé dans un dictionnaire c'est fou ce qu'on peut trouver dans le dictionnaire – un vrai roman pour peu qu'on ait un brin d'imagination – un « trépas de vent », un « souffle de vent exprimant le peu de valeur, la vanité de quelque chose ». Il est vrai que c'était en 1135... Bien sûr il y a longtemps que ce souffle linguistique s'est éteint, qu'il ne « passe » plus sur nous. Le même dictionnaire note qu'en 1155 le mot « trépas » est utilisé au sens de « passage resserré, défilé ». Vous voilà renseignés. Au moins vous comprendrez qu'à être balayée là-haut par tous ces souffles je ne tire pas la moindre vanité de mon étrange situation*).

La chambre de la lanterne des phares fait toujours beaucoup rêver, je ne sais pas vous mais en tout cas moi, oui. Où je suis j'ai aussi ma lanterne, souvent je l'éteins pour entendre mieux – si vous n'avez pas encore remarqué ce phénomène je vous conseille d'essayer –, pour percevoir les flux, le passage des *Souffles*. La nuit c'est là que les *Araignées* s'activent le plus et n'arrêtent pas de conduire d'un bout à l'autre de *La Ville* les étrangers qui arrivent. Ah, je n'ai pas encore présenté les *Araignées*. Elles sont lumineuses et vont très vite, d'ici ce sont de longs sillons dorés qui s'entortillent dans l'espace, on les entend chuintier en glissant sur les rails qu'elles ont tendus peu à peu, mais à l'oreille je sais où elles s'arrêtent en grinçant

brutalement pour déposer quelqu'un. Or je dois me tenir au courant : les étrangers ont des images bien à eux, qui pénètrent *La Ville* et la transforment avant qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir. Alors c'est important pour moi de les repérer.

Ici on les appelle simplement *Les Étrangers*. C'est admiratif. Il en vient beaucoup. Ils continueront à venir. Du moins tant qu'il restera des étrangers. Alors... Alors on verra, dit mon ami Leo, le peintre – dans l'histoire quand je dirai *Le Peintre*, vous comprendrez –, on inventera nous-mêmes nos images étranges.

Les *Araignées* donc traversent, traversent *La Ville*, déposent les uns et les autres et repartent. La nuit.

Il y en a – et je suis de ceux-là – pour dire qu'elles chantent. Et pour dire aussi qu'elles ont inventé cet espace à force de le sillonner, un réseau dont on ne sait pas encore bien tout ce qu'il contient – là-dessus chacun a sa version, je m'en tiendrai à la mienne –, pour dire qu'il n'y a rien d'autre que leurs va-et-vient.

Et leurs chants. Qu'on entend si l'on veut. Et qui resteront bien après nous.

I

IRVING

Sur le coin gauche de son bureau sont des cubes de verre noir irisé, bleu noir, vert noir, noir violacé, on dirait des yeux de mouches posés les uns sur les autres et qui le regardent. Lui, c'est l'Architecte. Il arrive qu'on l'appelle aussi l'Étranger, c'est une qualité qu'on ne perd jamais quand on la mérite, et pour ce qui est de lui, il la mérite tellement qu'il a fini par représenter tous ceux qui se sont infiltrés peu à peu dans *La Ville*. C'est ce qu'on inscrira sans doute sous sa statue, et nos remplaçants ne le connaîtront que sous ce nom : *Celui qui est venu de loin pour construire*. C'est la traduction littérale d'« étranger » que donnent *Les Sages* qu'on appelle aussi « les Vieux » ou « les Anciens ».

D'où était-il venu ? On dit qu'il était parti de chez lui – s'était enfui peut-être ? – parce qu'il ignorait ce qu'il trouverait au bout du désert. Pour le reste beaucoup de légendes courent sur lui. Une seule chose est sûre, à son arrivée il s'était mis à construire. La nature exacte de cette construction, la plupart l'ignorent, parce que depuis, beaucoup d'autres ont recouvert la première. Les mieux informés – semble-t-il – parlent d'un labyrinthe grossier.

L'Architecte dont il est question, celui de mon histoire, c'est Irving. L'Irving d'aujourd'hui car, je dois le préciser, personne ne fait la différence entre alors et aujourd'hui si bien qu'ils se sont tous appelés Irving.

– *J'ouvre une parenthèse : ici où le temps n'existe pas chacun est toujours un autre et le même. Il est vrai que certains « meurent » parfois, du moins c'est ainsi qu'on dit, quand ils en ont assez – ça arrive –, et qu'ils décident, au lieu de se remplacer comme tout le monde, d'aller s'installer*

dans les canalisations. Les intestins boursoufflés de La Ville.

—

Irving, donc, dit qu'il est américain, ou qu'il l'était il y a déjà un certain temps — un temps qu'il prétend avoir connu, mais personne ici n'a compris de quoi il parle — lorsqu'il est venu construire au milieu des sables. Et aussi empiler ses yeux de mouches. Qui le regardent ou qu'il regarde. Nul n'a jamais su ce qu'il en fait, ce qu'il y voit, ou si ce n'est pas lui qui est vu par eux — mais alors par QUI ? —. Certains prétendent que tout ce qu'il a construit et construira est dans ces Yeux. Je note. D'autres disent que c'est à travers eux qu'il surveille tout. J'ajouterai, moi qui ai accès à quelques dossiers secrets, qu'il s'y contemple lui-même, ou son âme à facettes. N'est-ce pas ainsi qu'on construit ?

Il est arrivé par l'*Araignée* n°1, si souple sur ses ressorts, silencieuse et discrète, que personne n'a entendu (à l'époque il n'y avait pas encore de *Veilleur*). Puis il a épousé Sarah et il est resté. Il y a bien d'autres histoires qui courent sur lui, je vous livre celle-ci mais chacun a la sienne, à commencer par lui.

Irving est grand, bien plus que la moyenne des grands, brun, les tempes un peu dégarnies. Avec ce genre de visage impénétrable, austère peut-être, qui aurait mis son habit de sortie, le même et pour toujours. Pas un masque, non, le masque a quelque chose de menteur, de faux. Ce visage-là est seulement « habillé » comme par une politesse qu'il doit, qu'il croit devoir, aux autres. Ce qu'il a été avant, nul ne le sait, il y a juste des rumeurs. C'est cette caverne qui est derrière chacun qui est impressionnante, un monde d'ombre et d'incertitude. Parfois il arrive ainsi qu'on voie quelqu'un dont le cerveau est en train de s'élargir en caverne à mesure qu'on s'approche de lui, on le voit qui recule dans un lieu qui n'appartient qu'à lui. Lui, Irving, essaie, a toujours

essayé, de ne pas reculer trop loin, de rester à l'intérieur de sa silhouette, à l'intérieur de contours que les autres peuvent comprendre.

Autour de lui la lumière s'écoule le long des murs, distribuée par les hautes verrières qui en représentent la moitié, on dirait qu'elle ne s'achève nulle part cette pièce dont tout le haut n'est que verre et ciel. Il y vient très tôt, c'est un rite, même s'il n'a rien de particulier à faire, « la première lueur » dit-il, « c'est le monde qui commence ». Il aime observer cette seconde où tout pourrait commencer. Mais laquelle est-ce ? Un quart de seconde avant ? Un quart de seconde après ? C'est à résoudre cette énigme qu'il occupe presque entièrement ses journées. Voilà pourquoi le temps n'existe toujours pas. Mais c'est une question de langage, on peut toujours s'arranger, que le temps existe ou pas cela revient au même.

« Tôt » donc, pour Irving, c'est son bureau. C'est là qu'il prend position quand il s'éveille, qu'il vient vérifier scrupuleusement sa propre existence, la place exacte de ce qui se trouve – et *doit* se trouver – sur l'immense bureau d'acier, fait le compte de ce qui aurait pu lui échapper pendant la nuit, puis s'installe enfin en roi solitaire et silencieux au milieu de ce monde de glace. Ensuite il reste plongé dans la contemplation des cubes de verre. Ses « Yeux ». Certains disent que c'est à travers eux qu'il surveille tout. J'ajouterai, moi qui ai accès aux dossiers secrets n'est-ce pas, qu'à mon avis il s'y contemple lui-même, ou son âme à facettes. N'est-ce pas ainsi qu'on construit ? Une légende veut qu'il ait travaillé comme archiviste dans une bibliothèque avant d'entrer dans mon histoire, lorsqu'il était aux États-Unis. Mais ici, il est seulement l'Architecte. Celui qui a fait construire *La Tour*, ou *La Ville* si vous préférez, celle qui s'est enroulée autour de la première, on pourrait dire encore le Monde, qui n'est peut-être qu'un autre des

labyrinthes enroulés autour de la première construction, celle qu'on ne verra jamais, et qui s'est installé à l'intérieur. Avec nous. Ou peut-être devrais-je dire qu'il a construit *La Tour* autour de nous. Est-ce que le langage ne me tend pas cette perche d'ailleurs ?

La Tour a été le souci de sa vie.

En est-il fier ? Il ne sait pas ou ne répond pas quand on lui en parle. Bon, ce lieu il faudrait le nommer. Est-ce qu'un lieu existe tant qu'on ne l'a pas nommé ? C'est une question à laquelle ont été confrontés les hommes depuis qu'ils existent. Apparemment ils ont répondu par la négative. Donc, pour vous, disons *Our*, ce sera le nom de celle-ci et de toutes celles qui se trouvent dessous. Pour les voir il faudrait l'infini d'un temps qui n'existe pas encore, mais on peut essayer de se les représenter : des cubes de terre rouge, une quantité illimitée de cubes, des sortes de dents qui poussent de la terre. Car, il faut le dire, cette *Tour*, cette *Ville*, Irving l'a construite avec les os de son squelette, extraits un à un, soigneusement. C'est toujours avec son corps, avec sa chair qu'on construit. *Our*, ce nom très sombre, très sourd, très lourd, c'est lui. Lui, l'armature extraite de son corps et posée dans le désert.

Enfants on jouait aux osselets. À les faire retomber entre les doigts. Mais ceux qu'on faisait sauter, c'était les mêmes qui étaient sous la chair de nos doigts, alors il me semblait toujours que je voyais à l'intérieur de ceux-ci. Aujourd'hui les enfants ne jouent plus avec leur squelette comme autrefois. C'est peut-être un tabou. Jouer avec le squelette, pourtant, c'est réconfortant. Salut, vieille branche, on est tous dans le même camp, hein, les morts et les vivants. Encore quelque chose qui a disparu. Quand j'y réfléchis je ne sais plus si c'est la mort ou la vie qu'on a fait disparaître ainsi.

Mais il faut d'abord que je vous parle de Sarah, parce que sans Sarah pas d'Irving, et sans Irving pas de *Ville* et pas d'histoire, ni de vous ni de moi non plus. "S'il n'y avait pas eu Sarah il n'y aurait pas eu *La Ville*" dit Irving qui n'oublie jamais de le rappeler. Je me suis souvent demandé ce qu'il entend par là. Qu'elle en est l'inspiratrice ? Que *La Ville* a été bâtie pour elle ? Qu'elle lui ressemble ? Le fait est qu'il y a quelque chose entre elles deux, on ne saurait pas dire exactement quoi, quelque chose comme un écho qui réveille une image quand on voit l'une ou l'autre, mais l'impression est fugitive, la ressemblance est nulle part et partout, si bien qu'il faudrait regarder de plus loin, de plus haut – ce qui est impossible –, pour la saisir. Ce sera peut-être pour quand le temps aura été inventé.

En attendant, Sarah, ça c'est une certitude, c'est la Vie. Voilà pourquoi, pour cette raison même, elle est un mystère. On pourrait essayer de la comprendre en cherchant d'où elle vient. Mais c'est ainsi, il y a parfois des graines de hasard, poussées par le vent ou apportées par un oiseau inconnu qui n'aurait pas dû passer par là. D'une certaine façon, Sarah est déplacée. Fluide. "C'est une femme fluide", dit toujours Irving. Ce qu'il entend par là je crois – je devine – que c'est l'ensemble de ces mondes intérieurs qui semblent se rencontrer en elle et y circuler tranquillement d'un espace à l'autre, d'un être à un autre, comme si elle les contenait tous. C'est aussi sans doute, mais pour moi c'est la même chose, c'est aussi, je disais, parce qu'elle semble glisser au lieu de marcher, on ne l'entend pas quand elle arrive et on l'entend encore moins lorsqu'elle repart, souvent on se retourne et elle n'est plus là, on parle à quelque chose comme une forme remplie de vide. Oui parce qu'il y en a qui ne s'aperçoivent pas qu'elle n'est plus là et qui continuent de parler, il faut un souffle de vent brutal pour qu'ils sursautent et s'arrêtent, au milieu d'une phrase en général.

Voilà pourquoi Irving l'a épousée à la seconde où il l'a rencontrée, enfin celle qui a suivi si vous voulez, mais vous savez déjà que ça revient au même. Il n'a rien dit alors, il l'a seulement saisie entre ses bras de géant et elle, elle s'est contentée de rire comme si c'était évident.

Sa robe était si lisse, si bleue, une étendue d'eau douce sous les doigts à courir le long de sa peau comme un rire qu'on aurait retenu trop longtemps, un rire sous cape, moqueur et tendre, oui sa robe était comme un rire d'enfant heureux, un rire infini, sa robe ne s'arrêtait nulle part, voilà ce qu'il revoit, elle l'avait juste posée sur elle le matin et le mouvement avait continué à se dérouler tout seul, un murmure, il y avait aussi un murmure dans la soie, c'est ce qu'il avait entendu, et il avait simplement posé ses mains sur ce murmure. « C'est exactement comme j'imaginai » a-t-il dit alors.

Enfin c'est ainsi qu'il explique les choses aujourd'hui lorsqu'on lui demande d'en parler, mais il est très rare qu'on le lui demande – parfois quelqu'un qui vient d'arriver –, les gens s'intéressent rarement assez à vous pour vous poser des questions, et d'ailleurs ils sont persuadés de connaître déjà l'histoire depuis qu'ils la racontent chacun à leur manière.

Voilà, il fallait que je l'introduise dans l'histoire, il fallait que je prévienne. Une histoire c'est rangé, c'est dans l'ordre, enfin en général, ça va dans un certain sens. Mais il y a aussi les éléments glissants, ceux qui passent entre les mailles, ceux qui déroutent et s'échappent. Les oiseaux, l'eau, les poissons, le vent. Et Sarah. Alors le lecteur doit savoir à quoi s'en tenir, savoir tout de suite que c'est elle le nuage gazeux, la brume qui estompe les contours, se faufile dans les failles, désagrège, effiloche et agrandit l'espace. Elle est, je crois, de cette matière vive et souple qui épouse ce qu'elle rencontre, aspérités ou vides. À quelque bout qu'on prenne le tissu de l'histoire, elle est là.

On dit que dans la vie d'Irving il n'y a que *La Ville* et Sarah. Je ne sais pourquoi, je devine qu'il reste en lui d'immenses champs désertiques, un vide qui le rend plus léger que l'air. Un matin je l'ai vu traverser l'esplanade en plein vent, tenant son chapeau qui menaçait de s'envoler. Un jour, au lieu de se remplacer, il disparaîtra de cette façon, me suis-je dit. S'il disparaît. C'est mystérieux les êtres, on ne sait rien de ce qui les remplit exactement et les fait bouger ou disparaître comme des marionnettes sous nos yeux. Notez que moi l'écrivain, c'est ce qui me permet d'avancer en eux et entre eux. Dieu n'a peut-être créé qu'un livre dont il veut qu'on remplisse les blancs avec toutes nos histoires. Pour moi, c'est mon métier, mais de ce côté-là à vrai dire, personne ici n'est en reste. Je dis « à vrai dire » mais c'est « à faux dire » qui conviendrait mieux, c'est même devenu une habitude, quand on se rencontre, de se saluer avec une histoire. Évidemment, ça crée un peu de désordre parce que chacun essaie de se placer dans l'histoire des autres pour exister, une vieille histoire si je peux dire, je ne vous apprends rien. C'est ainsi que beaucoup de récits reprennent celui du précédent narrateur avec juste une modification individuelle, une faille où chacun se glisse, ni vu ni connu. Parfois il suffit d'un changement de rôle, c'est le bourreau qui devient victime, la victime qui devient le sauveur et ainsi de suite. Ici personne ne crie au voleur pour un procédé qu'il s'empresse de reprendre à son compte.

D'une certaine façon, on peut donc dire que c'est une seule histoire éternellement complétée, retouchée, qui court ainsi à travers *La Ville*. Pour ma part je vois là, de mensonges en mensonges, une façon de rétablir la vérité dont chacun, après tout, possède toujours sa petite part.

II

LES ENFANTS

Alors viennent les enfants en cortège empesé, raidis comme à la baguette, avec leurs cols blancs et leurs habits de dimanche, en colonne par deux, avec leurs yeux sérieux, des milliards d'yeux dans des milliards de nuits du monde, enfants silencieux avant que les lumières du cirque s'éteignent, on apprend à être attentif, à tenir le cou bien droit et la colonne vertébrale, à planter ses yeux bien en face, on apprend l'Attente les yeux au bord de la table, accroupis devant le foyer où sont les marrons, les yeux luisants et rouges encore de la journée d'hiver à courir le long des marais, enfants des comptines, « la caillebotine lui casse l'échine, le trognon de chou lui casse le cou », enfants les doigts tendus sous la règle, les doigts allongés sous la plume ou le crayon, ou menacés par la famine, la piraterie, les proxénètes, enfants du Cambodge les yeux fermés dans un marécage, enfants refaits, le cou serré par un lacet, enfants des matins débauchés, des confettis traînants sur les pavés, enfants du carnaval grotesque, des ventres de baudruche et des ballons qui vous éclatent à la figure, des grandes roues qui tournent trop vite et des montagnes russes à vomir, vomir tout ce qu'on a déjà appris de vie, enfants des foires poisseuses et de la poussière, des gueules de bois et des matins qui ne chantent pas.

Un jour ils se lèvent avec leurs grands yeux tranquilles et ils les plantent sur la scène, des yeux qui germent et poussent droit, qui montent vers le soleil avec application, enfants qui se glissent dans toutes les fêlures du monde et grimpent chanter victoire sur les remparts écroulés.

*

Désormais les enfants sont entrés. Inutile de chercher ce qu'ils feront dans l'histoire, ils ne feront rien. Ils seront là et c'est bien suffisant. Il faut juste qu'on sache qu'il existe des enfants, qu'ils circulent dans une zone à laquelle n'accèdent pas les adultes. Et que parce qu'ils sont là, tout pourrait être différent.

La parole est à nous ? Bon, je commence. Ted c'est l'aîné, moi je suis Alex, le petit dernier. Mais entre nous deux, il y en a, il y en a... je ne sais pas combien au juste. Au début, quand on a découvert l'entrée par hasard, on n'était qu'une petite bande. Mais depuis...

C'est Ted, en sa qualité de chef, qui est tombé le premier, et nous on est tombés à sa suite, on faisait toujours exactement ce qu'il faisait. Mais à l'arrivée il n'y avait pas de lapin pour nous servir de guide ou nous conduire chez le chapelier de la reine. Il est vrai qu'on n'avait pas choisi, pour tomber, un terrier de lapin, mais une bouche d'égout que personne n'avait vue parce qu'on avait tous le nez en l'air à fixer une immense pancarte publicitaire où une mère et son fils étaient en train de léviter en dégustant une crème liégeoise. Et même les plus grands d'entre nous étaient effrayés tant l'obscurité était absolue dans les boyaux – je dis « boyaux » parce que j'ai appris à les parcourir, mais ce n'était qu'un trou noir dans lequel nous dégringolions, il aurait aussi bien pu être le nombril du monde dont aucun de nous ne ressortirait jamais, c'est ce que j'ai cru, même si je me suis mis à chanter, un truc que j'avais appris à faire quand j'avais peur, et en général ça marchait. Ça a même tellement bien marché que les autres ont fait comme moi, et on s'est rendu compte alors qu'on était lumineux les uns pour les autres. Normal, me suis-je dit, on a accumulé la lumière du soleil, il faudra seulement songer à remonter de temps en temps pour nous recharger. Certains ont pensé que c'était de chanter qui produisait la lumière, si bien qu'au début on a

continué, comme si on tournait la manivelle du piano mécanique qu'on avait vu à la foire. À force c'est devenu notre manière d'exister sous terre, notre identité, quelque chose comme un étendard – celui que tenait Ted, à l'avant de notre troupe, s'était déchiré dans la chute – mais je dirais que c'est quelque chose, aussi, qui nous tire vers l'avant, nous permet d'avancer, d'aller de plus en plus loin – et bien sûr on n'ira jamais jusqu'au bout – à l'intérieur des ténèbres.

Sans savoir pourquoi on s'était mis à courir, et ce qui nous avait semblé être une caverne avec des murs de roche infranchissables, est devenu un couloir. Depuis, on vient avec nos planches de skateboard et on file tous les uns derrière les autres, cela fait un glissement très doux et continu, je crois qu'on l'entend de l'extérieur, et là-haut ils doivent être persuadés que ce sont les entrailles de la terre qui parlent. On ne fait rien d'autre qu'avancer, toujours au même rythme. Achille, le scientifique de la bande – notre bande, parce que depuis il y en a beaucoup d'autres qui nous ont rejoints – a monté sur sa planche un odographe à cylindre et il a inventé – il invente toujours quelque chose – de le relier à un boîtier électronique qui lui traduit la vitesse enregistrée et qu'il tient à la main pour le surveiller constamment. C'est très important de maintenir le rythme, nous l'avons tous compris le premier jour lorsque nous sommes remontés tous ensemble : il n'y avait plus rien autour de nous, *La Ville* n'existait plus. Un désert. « Nous étions bien partis de là pourtant » a dit Ted. Il y a eu quelques contestations et personne n'était d'accord. Mais non, nous n'étions pas partis de là, et de toute façon il est impossible de revenir quelque part, a dit Achille, puisque le temps n'existe pas. Depuis, un groupe reste toujours en bas quand les autres remontent afin de maintenir le rythme. Et il y en a pour affirmer que c'est grâce à nous que *La Ville* existe. À présent, j'en suis sûr, c'est notre mouvement qui agite ce long serpent de terre. L'étendue de ce territoire est un de

nos grands sujets de discussions, certains le croient fini, un jour on arrivera au bout disent-ils, mais Achille a affirmé qu'il avance en même temps que nous. Selon moi c'est lui qui a raison.

On continue également à chanter, mais il ne faut pas croire, on a tout de même la peur au ventre, cette peur qui fait qu'on a l'impression de dégringoler à l'intérieur de soi, la chute continue et nous aussi, mais tomber est une façon de commencer, la peur c'est ce qui fait vivre, une fois qu'on est tombé il faut continuer, les enfants adorent avoir peur, d'ailleurs ils baignent dans la peur depuis qu'ils sont nés, ils n'ont pas encore eu le temps d'oublier.

Donc il faut tomber pour que l'aventure commence, c'est bien ce que nous avons toujours su. Bien sûr certains ont la chance d'arriver dans une rue « dont le pavé était arrosé d'eau de rose » – j'ai toujours aimé ce pavé « arrosé d'eau de rose » – et de se retrouver devant une maison dont le maître est Sindbad le marin, mais en général c'est plutôt dans la dégringolade au fond d'un gouffre que ça se passe. « Vous n'avez pas peur de ceux qui courent sous la terre ? » nous a demandé Ernest, le vieux balayeur, le jour où il nous a vus ressurgir à l'air libre, je dis ainsi mais c'est l'expression de mes parents, moi je me demande bien ce qu'il a de libre cet air, nous nous sentons plutôt prisonniers de lui à présent que nous avons découvert la cachette des « Esprits », comme dit Ernest, et depuis, c'est là que nous passons presque tout notre temps. Les *Esprits*, on n'en a pas peur, au contraire, ils nous protègent, on ne les voit pas, on sait seulement qu'ils sont là, qu'ils évoluent en même temps que nous. Pour moi ils sont contents de nous voir circuler ici, faire revivre leur vieux territoire où personne ne venait plus jamais, je soupçonne, à la vérité, que tout le monde les a oubliés une fois qu'ils ont été sous terre, *ouf*, ont pensé les adultes, avec leur façon bien à eux de se débarrasser de tout ce qui

les gêne. Ernest a dit « les Esprits » mais on pourrait dire aussi « les Anciens ». Un jour ils en ont eu assez de vivre là haut et ont préféré ne pas se remplacer, aller « rendre leur âme » (à celui qui les a créés sans doute), au moins ceux-là sont honnêtes et ne s'enfuient pas en courant avec une âme qui ne leur appartient pas. Depuis que je sais ça je pense que ce créateur d'âmes est sous la terre et je m'attends chaque jour à le rencontrer.

Ces *Anciens* – les *Esprits* –, nous sentons qu'ils suivent attentivement ce que nous faisons pour savoir jusqu'où nous irons, comme s'ils en dépendaient. "C'est peut-être le cas" dit Gertrude la petite aux tresses blondes et aux lunettes qui file aussi vite que moi sur sa planche.

Chaque jour on a été un peu plus nombreux et les couloirs un peu plus lumineux. À chaque bouche d'éégout on découvrait un groupe comme le nôtre, puis on a fini par ne plus savoir qui circulait dans quel sens, qui était entré avec qui ou quand, et ça n'a plus aucune importance. Les adultes ne le savent pas mais les enfants ont une tendance naturelle à l'expansion, ils veulent seulement pousser l'espace toujours un peu plus loin. Livrer leur corps à cet exercice infini, jubilatoire, de l'expansion. De la liberté. Ici, sur ce territoire concédé par les *Esprits*, tout est à nous. Peu importe qu'ils s'enferment dans des boîtes là-haut, qu'ils quadrillent des terrains qui n'existent pas et fassent pousser des barbelés un peu partout autour d'eux et dans leurs têtes – rien qui pousse plus vite que les barbelés –, pour ce qui est de nous, ils ne peuvent plus nous mettre la main dessus et ce qu'ils ne savent pas, c'est que si leur "Ville" continue à exister, c'est parce que nous courons sous leurs pieds.

Les premiers temps, tout le monde était excité. Chacun avait son secret, son rêve, et personne n'avait le même. Il y avait ceux qui espéraient trouver un trésor – là c'était très variable selon qu'on préférait Stevenson ou le Conte du Graal

-, ceux qui rêvaient d'îles perdues sous la terre, ceux qui voulaient fonder un royaume, ou ceux qui voulaient tout comprendre. La première fois que nous sommes redescendus, Achille est parti avec tout un attirail, un mesureur à fil perdu accroché à sa ceinture, une boussole, un clinomètre, une colonne de mesure, et bien sûr un carnet de topographie. Mais très vite, il a tout abandonné – sauf l'odographe, et le carnet tout de même, Achille écrit beaucoup – et nous aussi nous avons abandonné nos rêves.

C'était bien plus beau de n'avoir aucune raison d'être là, de ne rien chercher et de regarder.

III

LEO

Bien sûr il faut présenter Leo. Très important le peintre qui inventera le monde à sa façon. Mais Leo, il est dans et hors du tableau, sachez-le.

Dans le tableau, si vous observez bien, un chemin descend jusqu'au fleuve entre les oliviers et les myrtes. On avance, à demi couvert par la grille de leur feuillage, le visage strié d'un or qui se déposera en fine pellicule sur la chair. Il est important qu'au bas du tableau il y ait cet espace où pourraient être des femmes par exemple, descendues avec leur linge, le frottant, trempant, essorant ; on pourrait presque entendre leurs rires, leurs injures, ou les nouvelles, ces monnaies qu'elles sont chargées de faire passer, fausses monnaies bien sûr, billets à crédit, lettres de change, ces paroles qu'on se refile par tous les moyens pour chasser l'ennui, la peur, le désespoir de n'être que ce qu'on est. Elles les font passer juste pour exister. Comme nous tous après tout. Mais elles encore mieux. Les histoires sont faites pour ça, et elles, les femmes, savent les manipuler avec la même dextérité, la même ardeur aussi, que lorsqu'elles tournent et tordent leur linge dans le bouillonnement de l'eau pour l'en ressortir métamorphosé.

À présent, bien sûr, il n'y a plus de fleuve mais je l'imagine. Je me persuade qu'il existe. Ou qu'il a existé. Un fleuve... Où surgirait Nausicaa, tiens, voiles ceints sur ses hanches, la vierge aux bras blancs et aux senteurs de miel. Pourquoi celle-ci ? Pourquoi Nausicaa ? Je me le suis souvent demandé. Pourquoi cette jeune fille plus qu'une autre dans mes rêves de Veilleur du monde ? J'ai longtemps cru que c'était une de mes rêveries fantasques, jusqu'au jour où j'ai compris qu'elle est, au bord de la grève, la mienne, celle

des lecteurs, l'arrêt sur image de tous les possibles. Les plus beaux souvenirs ne sont pas ceux de l'accomplissement mais de ce qui nous a seulement effleurés, comme un appel, un rêve auquel nous n'avons pas donné suite. Ulysse n'a pas donné suite. Nous non plus. Nausicaa est toujours là, sur la grève de la mémoire, blanche et vierge, à nous proposer l'éternité de l'inaccompli.

Le peintre n'a rien représenté de tout cela – à part le chemin, le fleuve et aussi évidemment les oliviers et les myrtes (regardez bien) –, mais il a laissé l'espace du rêve, cette zone un peu bleutée, grisée d'un fin brouillard. Très important, dans un tableau, l'espace deviné où chacun peut aller vagabonder, ne serait-ce ici que pour oublier un instant la ruine en train de s'enrouler en spirale de plus en plus haut vers le ciel, et même tout rouge cet enroulement de « la petite Tour », l'autre tour de Brueghel, celle qui se trouve au Museum-van Beuningen de Rotterdam, de plus en plus rouge même à mesure qu'elle monte, comme si elle était déjà colorée par le feu de l'enfer où on dirait qu'un mouvement latéral est en train de la faire glisser, comme au théâtre un de ces panneaux qu'on fait passer devant un autre et le décor en est différent. Alors on peut se dire que pendant ce glissement, certains seront sauvés et d'autres non. Mais c'est que Brueghel était d'un temps où l'on avait encore l'espoir que le jour où on en aurait enfin terminé avec cette construction extravagante, le paysan se remettrait à tirer sa charrue, les femmes à rentrer le soir avec leur grande panière de linge, et les enfants à faire la culbute sur le mur des écoles. Un temps d'espoir, oui. Aujourd'hui...

Leo, lui, invente dans ses tableaux des spirales métalliques qui semblent beaucoup plus solides – la *Burj Khalifa* peut-être ? – et tout est sombre autour. Une nuit qu'on n'arrive pas à déchiffrer. Quand je lui demande s'il y

a un risque que cela tombe, il me répond que tout peut toujours tomber.

Les tableaux de Leo sont installés dans le Hall d'entrée à mesure qu'il les peint. Personne ne sait combien il en peindra – lui non plus – mais il y aura toujours de la place, dit Irving qui a tout prévu. Leo n'a pas encore peint Nausicaa. Je lui en ai parlé un jour. Il m'a répondu qu'elle est dans tous ses tableaux si on regarde bien. Pour les comprendre ces tableaux j'aimerais les suivre l'un après l'autre comme un chemin, mais je ne suis pas sûre qu'il y ait un ordre. En réalité ils sont chacun comme des fenêtres qui ouvrent sur des mondes chaque fois plus lointains, plus étranges. On dirait que Leo déroule lui aussi une spirale mais qui s'enfonce à l'intérieur des ténèbres, si bien que lorsqu'on pénètre dans le Hall d'entrée, on a l'impression d'avancer à l'intérieur d'une tour qui serait couchée à l'horizontale, chaque tableau prolongeant la spirale précédente – et Leo refuse de laisser un espace entre eux – dont la cuirasse métallique se déploie entre des matières non identifiables, en décomposition, et sous un éclairage qui varie avec chaque tableau. Quand je les regarde, ces tableaux-fenêtres, il me semble que j'avance à l'intérieur d'un utérus dont chaque grossesse repousserait les limites. Peut-être à sa manière cherche-t-il le Temps *d'avant notre naissance* – notre surgissement des paroles d'un rêveur (chantées ajoutent certains) diraient *Ceux d'ici*, notre apparition sous les pas d'un Étranger dirait Irving –.

Presque toutes les esquisses, il les a faites à partir d'ici où il vient souvent me rendre visite. Pourtant, d'ici on ne voit rien de *La Tour*. « Mais c'est le lieu où je la comprends le mieux » dit-il « parce que c'est celui où elle a un sens ». D'une certaine façon je sais ce qu'il veut dire. Moi qui n'ai pas le choix d'écrire ailleurs qu'ici, je sais bien que c'est aussi le seul lieu où il m'est possible d'écrire.

Quand Leo arrive, c'est pour plusieurs jours. Il apporte des provisions, son matériel, et une réserve de whisky. Je dis « jours » mais vous savez que c'est une convention, avec lui on pourrait aussi compter en tableaux. Ou en bouteilles de whisky. C'est ce que je fais d'ailleurs : les tableaux sont destinés au Hall d'entrée, les bouteilles restent chez moi. Les tableaux sont pour les silences, et les bouteilles pour les discussions. Combien de temps à discuter ? Ah, je vous y prends encore à essayer de comprendre ce que je veux dire quand je parle de temps. Disons alors celui où tous les temps – tous les vôtres – sont confondus, où Irving est celui qu'il est, a été et sera, est-ce que cela vous va mieux ainsi ? À ce que j'ai remarqué ce n'est pourtant pas plus clair pour vous que pour moi, celui dont vous parlez n'existe pas et celui qui existe – peut-être – n'est le même pour aucun d'entre vous quand vous regardez votre monde, les horloges, la petite, la grande aiguille qui avancent et vous pas assez, pas assez, jamais assez et pourtant trop, finalement ce temps vous n'arrivez jamais à lui mettre la main dessus, à l'encadrer dans un tableau pour toujours et rester là, dans le tableau vous aussi, en sachant enfin où vous êtes.

Leo, donc, vient en général pendant un tableau et dix bouteilles de whisky. Une chose est sûre, les bouteilles sont partagées, mais ça, les bouteilles, c'est quand on a fini de travailler chacun de notre côté et qu'on se retrouve autour d'un grand feu – il fait froid près du ciel – car je suis là pour ça après tout, pour veiller.

C'est vrai, je n'ai pas encore expliqué mon rôle, je vais tenter de le faire, bien que, justement, on ne puisse l'arrêter vraiment quelque part. Néanmoins. « Veiller », oui, c'est peut-être le terme le plus large. Je veille l'horizon, les malades, les morts, les étrangers, les Araignées, les Anciens, les Enfants... Par exemple, par exemple seulement. Je veille à, je veille que, je veille à ce que, je veille sur,

je veille pour. J'assiste. Je surveille. Je suis la Vigie. Je suis de garde. Que vous dire encore ? Que bien sûr je ne dors pas. Comment dormirait-on dans un monde pareil ? Reprenons. L'horizon, c'est surtout pour les *Araignées* qui arrivent sans crier gare, mais j'ai l'oreille exercée, ou plutôt je les *sens* arriver. Il est très important de ne pas en laisser passer une, et là Leo m'est précieux, il arrive qu'il m'aide à repérer quel lot d'êtres – les étrangers –, de misères, de déchéance, de bonheur, elles sont en train de débarquer. Parce que, je l'ai dit, il n'y a guère que les étrangers désormais qui peuvent nous aider avec leurs images nouvelles, leurs désirs imprévisibles, bref il n'y a guère qu'eux qui puissent nous apporter des surprises, même si, je le crains bien, il n'y a plus beaucoup d'étrangers. Un jour ils seront tous là et bien sûr ils ne le seront plus. Étrangers.

Je parle des *Araignées* mais je pourrais parler des *Souffles* qui viennent également de l'horizon. Il est très important de savoir s'ils ne faiblissent pas, s'ils continuent à nous pousser, le monde est lourd et peut toujours s'arrêter, alors que ferait-on, comme des idiots, bloqués pour l'éternité ? C'est pourquoi. Ce qui m'amène à vous parler des morts, je veux dire ceux qui ont quitté leur enveloppe de vivants et qui continuent à exister comme morts. C'est ainsi que vous les appelez n'est-ce pas ? Je les veille eux aussi, c'est évident. Mais pas *avant*. *Après*. Ce sont eux qui contiennent *Le Souffle*. Oui, une petite précision terminologique, quand je dis *Le Souffle*, il s'agit de ce qui nous pousse, nous fait avancer, mais pour cela il faut *tous les souffles* des morts. Et des vivants. C'est pourquoi. Et il est très important de savoir s'il y en a toujours autant sur terre. Je ne dis pas « en terre », ce sont les morts qui s'y trouvent (ou, si vous préférez, "ceux qui ont choisi de ne pas se remplacer" comme on dit ici). Mais leurs *souffles*, eux, il y a longtemps qu'ils sont au milieu de nous, alors je veille parce que ce sont eux qui s'épuisent, s'amenuisent,

qui faiblissent, et même parfois disparaissent à mesure qu'on les oublie. Je veille pour ceux qui oublient. Et pour ceux qui sont oubliés. Pour tous ceux sur qui personne ne veille. Pour ce qui est de veiller sur moi je ne sais pas, le contrat ne précisait rien.

Donc une veille vigilance, si vous voulez. Quant aux "malades", je n'ai pas besoin de vous dire que c'est nous tous. Ma veillée, nos veillées avec Leo – d'où le grand feu – c'est pour les rassurer, me rassurer moi aussi au passage. Comme le phare. J'y reviens. Là-bas, une lumière. Une lumière veille au loin – pour moi tout près –, laissons-la veiller. Voilà encore ce qui fait partie de mes attributions, il s'agit de veiller sur cette lumière, ou à ce qu'elle ne s'éteigne pas. Passons. Là encore Leo m'est précieux. Négligemment, tout en allant, nous remettons chacun à notre tour un peu de paroles sur le feu et celui-ci repart. Bien sûr, quand Leo n'est pas là, je dois parler toute seule. Ou écrire, ce qui revient au même puisque je parle en écrivant. Autrefois, au coin du feu, lorsque je me taisais, ma grand-mère se plaignait que je sois « muette comme une bûche », j'ai mis longtemps à comprendre, mais il est vrai que c'est le feu qui fait parler les bûches, ça doit être pour ça. Il est important de ne pas les garder pour soi dans un coin. Disons donc que Leo vient faire la veillée avec moi. Souvent on joue. Au jeu de Go. C'est la passion d'Irving, alors il a fait installer des damiers un peu partout, même à mon étage où à peu près personne d'autre que Leo ne vient, c'est donc celui-ci qui est en quelque sorte mon agent de renseignements, mais j'ai surtout dû emmagasiner dans ma mémoire. Depuis le temps il faut dire..

Qu'on se rassure tout de suite je ne suis pas dans une mansarde malgré quelque chose d'inachevé – les portes et les fenêtres peut-être, mais ça c'est indispensable pour veiller –, je dirais même que je ne manque pas d'espace et que c'est

plutôt luxueux. Pour en revenir au jeu de Go, il est fait de cette belle terre ocre dont est construite *La Tour – La Ville*, si vous préférez –, qui s'effrite un peu bien sûr, mais j'aime voir une légère fumée de poussière s'élever et retomber un peu plus loin à chaque pierre qu'on déplace. Les pierres, de vraies pierres, ici on n'en manque pas, s'effritent également. Mais nous avons encore un certain nombre de tableaux et de bouteilles de whisky devant nous avant que tout disparaisse, nous et notre Tour. Ce qui restera ? Des images, dit Leo.

Pour vous dire, le jeu est tellement grand que la partie se continue à chaque visite de Leo, et il y a tout à parier que nous n'en verrons ni l'un ni l'autre la fin, mais peu importe, quand nous aurons décidé de passer « en bas » les suivants la reprendront. On murmure, m'a dit Leo, que lorsque la partie sera achevée il n'y aura plus ni jeu, ni pierres, ni damiers, ni Ville ni Tour, il n'y aura plus rien. Mais ça je pense que ce sera pour quand le temps aura été inventé.

En attendant, pendant nos veillées, il arrive aussi qu'on lise, Leo et moi. À voix haute pour alimenter le brasier. Un peu de tout. Les journaux – qu'il invente j'en suis sûre –, et aussi les histoires que les gens se racontent, qui se défont, se refont, qu'il a notées sur toutes sortes de papiers dont ses poches sont pleines à craquer. Je sais que c'est pour le feu mais je pense que c'est également pour moi. À vrai dire il en garde quelques unes pour lui, en tapisse ses tableaux, parfois de façon presque invisible, mais parfois aussi il a entassé des morceaux de papiers mâchés les uns sur les autres, au pied de ses étranges spirales, on dirait alors les lèvres d'un volcan d'où surgiraient ses tours. Ou bien des excréments, c'est selon.

Mais le plus souvent, on se passe les histoires, on se les passe et repasse. On se les prend surtout, comme les pierres du jeu de Go, parce que la loi, la règle du jeu – celle qu'on a mise au point –, c'est ça : encercler l'histoire de l'autre

pour la faire sortir de son refuge (*ici, je me permets d'intervenir pour faire remarquer que nombreux sont ceux qui sont passés maîtres en la matière, au point que bien souvent on hésite à parler, le danger est partout et le premier qui parle a perdu. Voilà peut-être aussi pourquoi j'ai pris mes distances en haut d'une Tour*). Au jeu de Go, tous les moyens sont bons, chacun a sa manière de bloquer les issues. En réalité l'impasse et mat est très rare. Il arrive qu'on en perde quelques unes chacun mais les histoires sont retorses, elles avancent en zigzags, ou comme l'eau qui finit toujours par se faire un passage. Par *passer*. Oui, vaillamment. Comme les vivants futurs morts.

Quand Leo repart, je regarde le ciel pâle. Je reste longtemps immobile. C'est le moment de l'immobilité – même les *souffles* ont l'air de cesser –, le moment qui n'existe pas, entre ce qui s'achève et ce qui pourrait commencer, va commencer, commencera. Ou bien ne commencera jamais. Ou recommencera ? Alors je regarde fixement cet oubli, cette lacune. Je suis là pour ça. Pour avoir l'œil sur tout ce qui est menacé. À force de regarder, je finis par avoir l'impression que j'ai tout imaginé, qu'il n'existe aucune *Tour/Ville* où je suis censée me trouver, que mon corps – mais est-ce que je peux encore utiliser ce terme ? – a été remplacé par les nuages, les nuages c'est encore trop d'ailleurs, ils ont une forme, une épaisseur, alors disons remplacé par ce qui n'est pour mes yeux qu'une couleur, très bleue, très pâle, de plus en plus pâle, à l'intérieur de laquelle je dégringole en chute libre, c'est cette absence de matière donc, ce vide, qui s'est installé à ma place. Parfois je retrouve mon corps très vite. Pas toujours.

Alors je me mets à écrire et peu à peu je reviens au monde. Mais je ne suis jamais sûre que ce soit le même.

IV

LES LIVRES

Il faut aussi que je vous présente – et après vous connaîtrez tous les personnages – *Les Livres*.

Bien installés, au chaud, dans la bibliothèque tournante conçue par Irving. À mon étage évidemment. Je n'aurai pas de mal à affirmer que c'est la plus grande bibliothèque du monde puisque le monde c'est ici. Sur *Les Livres* également je suis chargée de veiller, ils transportent *le Souffle*. Seulement c'est plus compliqué. Eux ne sont ni vivants ni morts mais entre les deux, c'est selon les moments, ce qui ne facilite pas la tâche. Bien souvent ils déjouent ma surveillance et ils s'échappent. Je m'explique. Les morts ou les vivants au moins c'est clair, on sait où ils sont, mais les livres que l'on dévore, comment voulez-vous qu'on sache ce qu'ils sont devenus, comment reconnaître ceux qui peuvent se cacher dans n'importe quel corps, s'adapter, glisser, se transformer. Sans compter qu'ils se dissimulent souvent les uns derrière les autres. Ou bien ils se fragmentent, je reconnais un morceau de l'un ici, un autre morceau dans quelque mémoire, et c'est la mémoire qui porte le *Souffle*. J'ai même pu repérer des complices – car il y a ceux qui les transportent dans un autre corps, on va dire « corps » pour simplifier –, qui leur facilitent le passage.

Ici il faut parler des *Passeurs*. Je dois dire que dans certains cas je leur suis reconnaissante : dans les situations difficiles – et des situations difficiles j'en ai connu malheureusement un peu trop – certains *Passeurs* ont réussi à mettre à l'abri des livres en danger. Beaucoup ont pris des risques à les cacher chez eux, d'autres ont recopié en s'usant les yeux (moi la première) des milliers de pages

qui étaient menacées de disparaître, certains les ont avalées quand ils risquaient de se faire prendre et c'est dans leur propre corps qu'à présent il faut chercher cette *Mémoire/Souffle*. Ou bien ils les ont habilement refilees à d'autres au dernier moment. Les morts, d'ailleurs, ont rendu de grands services, on a souvent caché des livres dans leur cadavre. Qui irait chercher un livre dans la mémoire d'un mort ? Ces livres là, au moins j'en retrouve facilement la trace à une certaine lumière qui brille davantage dans l'obscurité des trépassés. Évidemment on en a aussi perdu beaucoup, personne ne peut en faire le compte ; parfois, la nuit, ces disparus viennent hanter mes cauchemars, je les vois emportés en longs défilés sinistres, maltraités, cabossés, jetés dans des caisses humides, étroites, où ils se dégradent immédiatement, ou bien dans des fossés, même pas enterrés correctement, songez un peu, plutôt empilés comme des ordures. Ou brûlés tout simplement dans d'immenses brasiers. On ne les voyait pas ces brasiers là, on tournait le dos, on essayait de ne pas les voir, – ça aurait suffi pour être immédiatement fondu sur place –, on n'en parlait pas non plus, pourtant c'est peut-être d'en parler qui les aurait sauvés, mais allez savoir ! Oublions, nous ne sommes plus en situation difficile, j'en entends même dire que nous sommes en situation « facile », j'aimerais vous rassurer mais je n'irais pas jusque là. Jugez un peu.

L'ennemi d'aujourd'hui, hélas, c'est la prolifération. Je ne parle pas de place, non. Il y en a, il en reste, j'oserais même dire qu'il y en aura toujours, Irving l'a prévue, j'en reparlerai. Au passage, j'ai même dans l'idée que, quoi qu'il en dise, il a procédé de même en ce qui concerne la place pour les tableaux de Leo.

Ce sont les moyens de se cacher qui ont proliféré. Au début on n'a pas fait bien attention, les *Livres* ont commencé à se diviser, c'était déjà une façon de s'échapper, mais ils n'allaient pas trop loin et leur nombre réduit permettait de

veiller sur eux, de les remettre en ordre. C'était compter sans les complices, *les Passeurs d'images*, j'y reviens. Peut-être devrais-je dire « pilleurs d'images », chacun prenait son bonheur où il le trouvait, piochait une image par ci, une autre par là, au bout du compte plus personne ne reconnaissait le Livre d'origine. C'était sans grande difficulté car quoi de plus volatil qu'une image ? Il n'y a pas plus astucieux qu'elles pour se dérober, se diviser, se métamorphoser, vous tournez la tête un instant et c'est une autre qui est devant vous.

Voilà pourquoi, finalement, je peux dire que je suis Veilleur d'images.

Là encore on ne s'est pas méfiés. À ces *Passeurs*, ces intermédiaires, on a même fait des éloges, après tout les *Livres* ne mouraient jamais si on transportait un peu de leur substance, les images, leur *souffle*, dans un autre « corps », le mien, le vôtre, celui de tous ceux qui sont ici. Nous sommes tous coupables finalement, parce qu'ensuite comment s'y retrouver ? Avez-vous déjà vu un moyen de transporter un livre – et ses images – sans les transformer ? Et je ne parle pas des faussaires, ni des voleurs, il y en a évidemment.

Voilà comment je me retrouve aujourd'hui dans un lieu, une situation, une fonction impossibles. Celui qui m'a placée là n'a pas bien réfléchi à la question. Repérer, décrire, répertorier, archiver, voilà ma tâche. Notamment. Mais les pièges sont partout, et il y a autant d'amers que d'étendue d'océan dans laquelle ces livres, ces histoires, et leurs images, leurs *souffles*, se perdent. Une cartographe de l'infini, c'est ce que je suis. Autant filtrer les sables du Désert avec une passoire. Oui, dit mon ami Leo, cartographe de l'infini c'est notre rôle et la mesure de notre échec. Aujourd'hui nous sommes vivants, demain nous serons *morts* – ou disparus, effacés, comme vous voudrez –, mais au moins nous aurons porté le *Souffle* un peu plus loin.

Pour ce qui est des *Passeurs*, là, ma tâche se complique. Le transport d'images ça va chercher loin, et les transporteurs il y en a de plus en plus. Il y a aussi les fraudes, les fac-similé (sans intérêt), il y a ceux qui transportent sans autorisation, et aussi les glissements, les maquillages – je ne m'en plains pas, c'est même un jeu de cache-cache qui me plaît assez, il m'arrive parfois de saluer bien bas –, trouver une image après transport, voyez-vous, c'est à peu près aussi délicat que de pénétrer dans une centrale nucléaire pour y trouver un atome. Je ne voudrais pas vous inquiéter mais ensuite plus d'images, il faut bien dire la vérité. Là encore on n'a rien vu venir. C'est un jeu, disait-on, laissez-les faire ils s'amuse, ou laissez-les faire ils cherchent, on disait ça aussi avant Hiroshima. Moi-même je reconnais que le jeu avec les images...

En attendant c'est une bombe qui a tranquillement grossi dans son coin. Une explosion. Une seule. Un brasier. Un seul. La question sera réglée. À bien regarder ce que peint Leo, je me dis que c'est un peu cela : un chaos d'après l'explosion. Un paysage de ferraille déchiquetée, noircie, sous un ciel de plomb, même il ne reste plus ni ciel ni plomb. Et pourtant *La Tour* est là, enroulée sur elle-même, carlingue désossée continuant à monter jusqu'à cette absence de ciel. Mais vide, *La Tour*. Voyez-vous un être humain, vous ? Je me demande lequel est le plus réconfortant, de Brueghel avant l'explosion ou de Leo après. Après peut-être. Au moins on est sur ses gardes. Il est vrai qu'il y a toujours les inconscients, ceux qui viennent chercher des souvenirs, des sensations, des émotions, ou prendre des photos. 160 dollars par personne pour une journée à Tchernobyl, m'a dit Leo qui avait découpé un article de journal pour me le lire la dernière fois qu'il m'a rendu visite. 160 dollars et on suit le guide qui mesure le niveau de radiation avec son dosimètre jaune, les pancartes rappellent qu'il faut éviter de fumer, de manger, de s'asseoir sur le sol. D'ici vous pensez bien

que je ne peux pas voir Tchernobyl ni les pancartes – 8000 visiteurs tous les ans –, mais je les imagine avec leurs 160 dollars, devant les pancartes – à 600 mètres mort immédiate, à 900 mètres mort entre deux et quatorze jours –, ensuite ils jetteront tout de même leurs chaussures, on ne sait jamais.

Allons bon, c'était encore une situation difficile. Un cauchemar, à vrai dire. Ce qui m'amène à préciser que la plus grande difficulté de mon travail c'est justement ça : des images il n'y en a pas seulement dans la rue, qui se promènent toutes nues ou pas, qui vous attirent dans les guet-apens des ruelles, se faufilent dans les livres, les tableaux, les petits et grands écrans, les boîtes noires et tout ce que vous pouvez imaginer, pire, escaladant les uns et les autres, franchissant les haies, les barrières en s'enfuyant – vous avez assez palpité au moindre thriller pour savoir comment ça se passe –, des images donc hélas, il y en a aussi dans les fantasmes, les rêves, les cauchemars, pas facile d'avoir l'œil à leur poursuite malgré toute ma perspicacité et ma grande expérience.

Mais on m'a placée là, je veille comme je peux.

À ce propos que je vous dise un mot de la bibliothèque. Un mot pour des milliards de kilomètres de mots. Un pis aller, mais une aide précieuse néanmoins. Après, vous saurez tout et l'histoire pourra commencer. Irving, notre Irving, a installé, je l'ai dit, une bibliothèque tournante à mon étage. À mon étage, oui, car vous avez bien compris qu'il ne m'est plus possible de redescendre : *La Tour – La Ville* – avance dans toutes les directions, il y a longtemps que je ne sais plus à quelle hauteur je me trouve, ou, si *La Tour* avance à l'horizontale, à combien de kilomètres de l'*Our/Tour* je me trouve. Pour Leo ce n'est pas la même chose, tout le monde sait que les peintres traversent l'espace comme ils veulent. Pour en revenir à la bibliothèque, il est certain

que je ne peux la voir en entier, pas plus que *La Ville*, car elle continue elle aussi à s'enrouler sur elle-même. Et à pousser bien sûr. Irving, notre Irving, celui d'aujourd'hui et de toujours, a fort à faire pour entretenir le mouvement. À ceux qui croiraient qu'il n'invente rien et n'a plus qu'à se reposer, je dirais qu'il lui faut au contraire inventer de plus en plus et avec de plus en plus d'ingéniosité, sa fonction est donc probablement de plus en plus délicate.

J'ai dit que la bibliothèque tourne. Rien n'est moins sûr. En réalité je le suppose, c'est tout. Quant aux livres ils avancent sur des glissières, et ma fonction – je suis tout de même le Veilleur des livres, des histoires et des images –, est de placer le livre suivant sur le rayonnage, du moins je place tous ceux que je n'écris pas – pour ceux que j'écris, Irving ni personne n'a encore trouvé qui doit les placer et où – lorsque chacun des autres a avancé à son tour afin de libérer une place suffisante. C'est le système ingénieux qu'il a inventé. Plus ingénieux encore, c'est Leo et moi qui en actionnons le mécanisme à chaque fois que nous déplaçons une pierre au jeu de Go. Je n'entre pas dans tous les secrets d'Irving, j'ignore comment il s'y est pris, mais je lui tire mon chapeau.

Vous avez deviné que cela me laisse assez de loisirs pour m'occuper de tout le reste, même – et pour cause – d'un grand nombre de parties de jeu de Go avec Leo. Mais ainsi au moins on est certain que chaque livre est enregistré, son *souffle* je veux dire (il y en a pour affirmer que lorsque tous les livres seront en place le temps sera inventé, mais rien n'est sûr). Ultime précaution, ce *souffle* précieux, sachez que je m'en pénètre, que je le garde en moi. Certains disent que je dévore les Livres, admettons, je ferai remarquer néanmoins que je les protège, que j'en suis en quelque sorte l'original ou leur double, leur doublure. Oui, voilà ce que j'ai trouvé

pour eux : leur offrir une scène, la mienne, un théâtre. La scène est vide. La salle aussi. Ils entrent.

C'est pourquoi je suis très scrupuleuse à la tâche, même si Leo me dit que peu importe si j'en oublie un, qu'il y aura toujours autant de *Souffle*. Néanmoins. Sait-on si ce n'est pas le détail qui risque de tout détraquer ?

On peut penser que mon travail est simple. C'est une erreur. Les livres n'ont pas tous le même poids, certains sont très légers, se rient de moi ou de vous, et c'est un plaisir de danser avec eux un ballet inoffensif, d'autres sont au contraire si lourds que je ne suis jamais sûre de pouvoir continuer à vivre avec eux, à les porter en moi, il arrive même qu'ils se déplacent la nuit – leurs fantômes ? – et tentent de jouer avec ma raison.

Voilà pourquoi j'écris. Pour ne pas perdre la raison.

LIVRE PREMIER

Le Livre d'IRVING

L'Architecte

ou

Le Monde pas à pas

« Je vais donc raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne me sont pas arrivées et que je ne tiens de personne ; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement, et qui ne peuvent pas être : il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien. »

LUCIEN DE SAMOSATE — *Histoire Véritable.*

Prélude

*Où l'on apprend que le livre qui n'existe pas encore est déjà
achevé*

- Tout a commencé par un jour normal...*
- Je t'arrête tout de suite, rien ne commence jamais.*
- Laisse-moi finir, comment veux-tu que je finisse si je ne
commence pas ?*

On m'appelle aussi *le Livre zéro*. C'est donc moi qui vais commencer à raconter. Quelqu'un m'a posé là – personne ne sait qui, les suppositions vont bon train – puis est reparti. Je suis censé avoir disparu, je suis écrit sur du sable – chez nous il faut dire, il n'y a que du sable –, et je suis censé aussi avoir servi de modèle aux livres suivants.

Néanmoins ma trace est ineffaçable. Mais un seul peut me lire et seulement après toute une vie d'entraînement, de longues études et une préparation secrète dont vous comprendrez que je ne puisse rien vous dire. Lorsqu'il a franchi tous les obstacles et remporté une ultime partie de jeu de Go sur son prédécesseur, alors on le proclame *Gardien du Souffle*. Lui, dit plutôt s'appeler l'Écrivain et prétend inventer ce qui est déjà écrit. Laissons-le dire même si tout ce qu'il pourra écrire ne peut qu'être déjà en moi, si je suis le livre zéro, je contiens tous les livres encore à écrire.

Son rôle n'en est pas moins très important, c'est parce qu'il écrit que tout peut être conservé et continué. Je dois lui être reconnaissant : il me conserve en conservant tous les livres que je conserve. Je l'ai entendu vous parler d'une bibliothèque. Admettons, mais c'est une métaphore, ce qui ne rend pas – je vous arrête tout de suite – les choses plus

simples pour lui.

Mais commençons, vous êtes là pour écouter une histoire.

D'abord il y eut les sables. Parce que le début, le véritable début, c'est lorsque pour la première fois un étranger est resté parmi nous, qu'il a posé là, au milieu des sables, tout ce que contenait sa *maison intérieure*. Alors les sables se sont mis à bouger. Auparavant ils étaient immobiles : un horizon fixe de longues cordes jaunes tressées à l'infini qui étaient la mesure de toutes choses. Il y avait juste, loin, très loin, si on écoutait bien, sous leur écorce, une longue musique monotone qui se déroulait comme la musique de la mer, personne ne savait de quoi il s'agissait, voilà pourquoi c'était si beau, une promesse sans doute, oui, juste une promesse, alors on devinait ce qu'ils contenaient en puissance.

À cette époque qu'on appelle aujourd'hui *l'Âge des sables*, les étrangers ne faisaient que passer et c'était un événement. Derrière eux, à chaque fois, on devinait un carré de ciel différent du nôtre, un autre espace. Puis ils s'en allaient reporter leur carré de ciel à sa place. Pour nous il y avait ainsi, un peu partout, des morceaux de monde qui se promenaient, qui ne se rencontraient pas ou seulement parfois se frôlaient. C'est que la place ne manquait pas, et partout, dans des immensités vides, dérivait tous ces morceaux.

Jusqu'au jour où Irving est arrivé. Un Irving. Irving Ier si vous préférez. Il a installé sa *maison intérieure* et ouvert une porte derrière laquelle on apercevait une image, une autre image et encore une autre. C'est là que les sables se sont mis en mouvement. Insidieusement d'abord et bien sûr personne n'a rien vu – allez remarquer qu'un grain de sable a bougé ! –, à leur manière un peu féline d'avancer en restant immobiles, mais ils bondissaient sans qu'on le sache les uns au dessus des autres. Si on avait pu les voir on aurait dit des culbutos et c'est vrai, si l'on y songe, que c'était sans doute un jeu

très joyeux même si on sait bien que de sauts en sauts c'est une tempête qui se prépare. On aurait dû y prêter attention dirent un jour les pessimistes – il y en a toujours –, à quoi il s'en trouva bien sûr pour répondre que de toute façon on n'aurait rien pu faire, ce qui finalement avait assuré à la fois notre bonheur et notre inconscience.

Irving, cet Irving, était grand et blond, avec une sorte d'arrogance joyeuse dans le regard qui lui assurait l'intérêt des femmes. Et aussi de toute une cour d'enfants, mais pour ceux-ci, la lueur de ses yeux se changeait en une douceur humide et malicieuse. Jeune et enthousiaste, il n'avait sans doute pas autant voyagé qu'il le disait mais il avait une manière de procéder très particulière, qu'il introduisit et qui transforma notre façon de voir les choses avant même que nous ayons compris de quoi il s'agissait.

Les sables, si, qui surent que quelque chose avait changé.

Il transportait avec lui une sorte d'écorce qu'il avait modelée, sur laquelle il dessinait tous les espaces étonnants qu'il avait traversés, « reconnus », disait-il, et personne n'a compris au juste s'il les avait déjà vus et retrouvés, ou découverts ; d'autres dirent que peut-être il les inventait, tout simplement, comme son propre rêve, en avançant. Nos savants se sont penchés sur la question et pour l'instant, aucun d'eux n'a pu trancher. Mais le plus étrange est qu'il appelait cette écorce travaillée qu'il déplaçait sous nos yeux, un « théâtre ». C'est ainsi que les enfants émerveillés – nous aussi à vrai dire malgré nos faux airs de ceux à qui on n'en remontre pas – apprirent ce mot, ce qu'il signifiait, et surtout que ce qu'il contenait ne s'arrêtait pas aux frontières de ce que nous pouvions voir. Le jour où Irving sortit ce théâtre de sa poche, il y en eut beaucoup parmi nous pour découvrir un autre mot, et même l'inventer je crois : celui de « magie ».

Les sables s'étaient mis à avancer et d'une manière générale je crois, l'espace, dont soudain Irving venait de

nous apprendre qu'il était « relié », qu'à petits chemins, à petits pas *cheminants*, on pouvait rejoindre ces morceaux de ciels étrangers que nous avons jusqu'ici imaginés et qui flottaient dans une substance indéterminée en compagnie aussi bien des étoiles que de nos rêves ou des cocasseries de ceux qui venaient nous rendre visite et disparaissaient un jour à l'horizon. Je dois dire que c'était là une conception d'autant plus surprenante que nous n'avions nous-mêmes jamais cessé de cheminer, quoique sur ces sables et sans jamais aller bien loin. Et que nous avons de ce monde, notre monde, une cartographie tout à fait précise. Mais, et c'est là toute la différence, nous la portions en nous, comme si elle ou chaque grain faisait partie de notre corps. Voilà qu'Irving transformait les rêves de tous, les siens, les nôtres et ceux de tous les petits *cheminants* à la surface des sables en une forme concrète, car, et jusqu'ici d'ailleurs nous n'avons pas eu la preuve du contraire, pour nous, celle-ci s'étendait à l'infini. Là, soudain, sur un morceau d'écorce, voilà qu'un rêve pouvait se transporter dans un autre, un espace contenir un autre espace, et où tout cela s'arrêterait-il ? Les sables s'étaient déjà mis en marche. Une reptation dans laquelle certains ont vu la puissance du Mal, d'autres, je ne sais s'il faut les dire optimistes ou idéalistes, ce qu'ils ont appelé le « Progrès ». Tous les paris sont ouverts.

C'est ainsi que les sables se sont mis en chemin. Pour longtemps. Nous, on avait décidé de s'arrêter. Ou plutôt Irving. Il s'est mis à bâtir. Un carré dans un carré dans un carré... il n'en finissait plus de dessiner des lignes qui s'emboîtaient. Les Anciens dirent qu'il voulait construire une boîte qui ressemblait à son *théâtre*.

Lui, il avait seulement vu une robe qui s'enfuyait, disait-il, il fallait la retenir. Plus tard il l'a appelée Sarah.

Les dunes transportent quelque chose de si doux sous leur pelage chaud, et elles vont si loin, que cela donne envie de

les caresser. Mais peut-on les arrêter ?

À ceux qui l'interrogeaient plus tard – rares –, Irving disait qu'il avait senti à cet instant, fait de grains invisibles, un corps, oui un corps, la robe dorée de ce corps nu, la naissance, soudain, d'une respiration qui s'était mise à les emporter tous, eux, ceux des sables, et lui avec eux.

Sarah, c'était elle, vous l'avez deviné.

Alors, disait-il, ce n'était plus la peine de marcher, il s'était posé à l'intérieur de cette respiration. Plus tard nous l'avons appelée « Le Souffle ».

RÉCIT D'IRVING

I

*Où Irving prend le parti d'aller raisonner ailleurs des effets
et des causes*

*"Pour moi, dit-il, je ne puis m'empêcher de rire quand je vois quelques gens qui ont donné des descriptions de la circonférence de la Terre prétendre, sans se laisser guider par la raison, que la terre est ronde comme si elle eût été travaillée au tour, que l'océan l'entourne de toutes parts, et que l'Asie est égale à l'Europe. »
HERODOTE – Histoires*

Ce sont les gamins qui m'ont attiré, il y en avait partout quand je suis arrivé ici, comme si c'était eux les rois de la ville. Les gamins c'est très important quand on voyage, à la halte ils sont un puits de fraîcheur pour celui qui vient de loin, assis autour de lui, impatients, exigeants, « d'où tu viens ? », « où tu vas ? » « raconte nous comment c'est ton monde... ». Le monde, eux ils le trimballent de campements en campements, ces cailloux, leurs trésors, dont ils remplissent leurs poches, oui c'est eux le vrai public du voyageur, et j'espère que demain ce sera toujours eux, avec leur pouvoir d'enchantement malgré toutes les camelotes qu'on leur fourgue de plus en plus, mais ils sont malins ils contournent ou bien ils transforment, ce qui prouve bien que les images on en fait ce qu'on veut si même les enfants sont capables de voir un carrosse dans une citrouille (pas seulement les enfants d'ailleurs, mais bon on en reparlera plus tard), ce qui donnerait raison aux faiseurs de camelote puisqu'au bout du compte (le compte est pour eux, le conte pour les autres) tout le monde s'y retrouve.

Sauf moi. Si je suis parti courir le monde c'était que je

voulais la vérité. Les enfants aussi. Rien de plus difficile que de rouler un enfant, les trafiquants d'images vous pensez bien qu'ils les voient venir avec leurs gros sabots. Mais ils s'en moquent, eux les enfants, parce qu'ils sont impatients, alors ils sautent par-dessus l'obstacle à la rencontre de la vérité. *Ceux d'ici* tout particulièrement. C'est ce qui m'a plu et je suis resté.

Et aussi pour Sarah. Mais c'est une autre histoire.

*

Ça m'a pris brusquement un matin : je suis parti. J'étouffais. Ici ils sont persuadés qu'il n'y a que des sables, des sables à l'infini, mais je viens de la mer, la mer existe. J'avais grandi dans mon île de *Manhattan-Google* qui avait fini par se remplir de tant de gratte-ciel qu'on ne voyait plus le ciel. Je n'avais pas dû grandir suffisamment pour les dépasser. Bien sûr on apercevait des terres tout autour mais c'était celles des « Barbares », personne n'y allait jamais, les rares qui s'y étaient risqués affirmaient qu'en face ils ne parlaient pas la même langue que nous. Chacun chez soi, disait-on des deux côtés. En arrivant, il avait d'ailleurs fallu faire un peu de place en achetant l'île – pour quelques verroteries, guère plus qu'une poignée de dollars, de florins à vrai dire à l'époque, c'est la plus belle opération immobilière de l'histoire – à ceux qui prétendaient être les « vrais hommes issus de cette terre », vrai ou faux personne n'y était pour le savoir, cela dit ils avaient bien dû sortir de quelque part alors pourquoi pas de la terre, si c'est exact, alors au moins ils avaient eu la chance de ne pas être partis comme nous avec les fourches des persécuteurs au derrière, mais la chance est toute relative, ils ne perdaient rien pour attendre c'est nous qui les avons poussés avec nos fourches un peu plus tard.

Bref, de siècles en siècles et de fourches en fourches, parce que pour nous non plus ça n'a pas été toujours rose par la suite, on a fini par avoir la paix – toute relative, vous

savez comme c'est, les menaces sont partout – et donc à se grimper les uns sur les autres, ce qui veut dire surpopulation et gratte-ciel. Sans compter que pour certains, plus on irait haut et plus on aurait de chance d'éviter la montée des eaux parce qu'évidemment de tous les côtés, autour de nous, ils avaient fait la même chose, construit, construit, industrialisé et – disaient nos savants – réchauffé les terres, on attend, c'est inéluctable – disaient nos savants – une montée des Océans de 12 mètres, et 150 millions de réfugiés climatiques, je ne sais pas où on les mettra (pour ce qui est de nous les précautions étaient prises, il y a longtemps que les portes avaient été fermées aux étrangers), plutôt que de monter un peu plus haut les gratte-ciel on aurait mieux fait de se mettre à construire une arche, ça s'est déjà fait après tout et d'après ce que je sais ça ne s'est pas si mal passé, il est vrai qu'il a fallu faire des choix, mais en tout cas, nous, on est là.

Donc j'étouffais et j'ai décidé d'aller voir ailleurs. Ou bien serais-je parti de toute façon ?

C'est la mer qui m'appelait, j'ai toujours aimé la mer. Et le vide. Au-delà des quelques ports qu'on apercevait depuis l'île de *Manhattan-Google*, et dont nous connaissions le nom parce que deux ou trois imprudents s'y étaient égarés, c'était le vide sur nos cartes, des immensités vierges que personne ne se souciait de remplir, « crois-tu seulement qu'il y a quelque chose au-delà ? » disaient les Anciens en hochant la tête d'un air sceptique comme vous savez bien que font toujours les Anciens. Ceux d'ici imaginent un espace de sables, pour nous c'était simple, l'espace s'arrêtait à notre île. Au-delà rien. Ou presque. Sauf pour moi. Alors je suis parti le vérifier, courant le risque de « tomber dans le vide » – dirent les Anciens –, mais le plus étrange est que, si je suis bien arrivé quelque part – et j'ai tout noté soigneusement, sachez-le, établissant des relevés, des cartes à rapporter pour preuve à nos savants –, personne parmi *Ceux d'ici* n'a jamais pu, sur mes indications, retrouver l'île de *Manhattan-Google*.

Les vieux – j’ai remarqué qu’il y en a partout à vous observer et attendre que vous vous cassiez la figure – ont dit qu’ils savaient bien qu’il n’existe rien d’autre que du sable. « Le reste c’est toi et ce que tu fais exister » a dit le vieux Tuborg qu’ils révèrent à l’égal d’un sage. Et *Manhattan-Google* est entrée dans la légende. Il m’a fallu longtemps pour comprendre qu’en transformant mon pays en légende c’était un honneur qu’ils me faisaient.

Aujourd’hui c’est une des histoires préférées des enfants. Et pour les autres, quand ils se rencontrent, ils entament généralement leur récit par la formule « Il était une fois à *Manhattan-Google*.. » et brodent à leur façon, si bien qu’il court de plus en plus d’inventions étranges sur cette île, et que moi-même depuis le temps – j’utilise l’expression, mais ici, justement, le temps n’existe pas, ou pas encore selon certains – je ne sais plus bien ce qui est vrai ou faux dans un lointain très flou que néanmoins je continue à appeler « mémoire ».

Il est vrai que je ne me suis pas méfié et que moi-même j’ai contribué à alimenter le mythe en répondant à toutes les questions – innocentes ou pas – des uns et des autres. Je voulais faire connaître, découvrir *Manhattan-Google*. Forcément, j’y croyais : j’en venais. C’est peut-être ainsi que sont entrées en fraude les premières reproductions d’images, et disons tout de suite leur détournement, parce qu’à *Manhattan-Google*, je m’en rends bien compte aujourd’hui, ce sont (c’était ?) les rois des images à l’infini. Ils en mettent partout (excusez-moi je parle encore d’eux au présent, j’ai dans l’idée qu’ils existent quelque part), sur les murs des gratte-ciel, sur les bus, les voitures, leurs habits, leurs chaussures, dans leurs chambres à coucher et aussi leurs corps – j’en ai vu un qui s’était fait tatouer toute une bibliothèque de la tête aux pieds –. Ils sont aussi les rois du transport d’images, ils ont tout essayé, dans des petites boîtes, dans des grandes boîtes, sur des draps, sur des écrans – sur le ciel bientôt, peut-être même y sont-ils déjà parvenus

depuis que je suis parti –, avec des bobines, des tubes, avec des fils, sans fils... Ils en étaient aux cristaux quand j'ai décidé d'aller prendre l'air parce que, forcément, entre les images et les gratte-ciel on étouffait, moi en tout cas. Et surtout, dans cette multiplication, allez reconnaître les vraies des fausses ! Car là était leur erreur, si je puis dire ainsi à présent que mes voyages m'ont instruit, non seulement on vivait – oui, j'étais aussi responsable que les autres – avec un stock d'images non renouvelées, faute d'étrangers j'en reparlerai, mais on les dupliquait et réutilisait à l'infini et plus personne ne s'y retrouvait. Sauf les faussaires qui en tiraient les plus grands bénéfices évidemment.

Moi-même sans doute, j'avais été contaminé sans le savoir, et lorsque ceux d'ici me demandaient de raconter, il est probable qu'à mon tour je me suis mis à débobiner ce que j'avais vu. Ou cru voir. À ma façon. Ce qui m'a sauvé finalement – ou les a sauvés ? – c'est cette absence de chemin du retour. Alors je suis devenu un « parleur d'images » comme ils disent ici. Comme eux. J'étais adopté.

Vous comprenez néanmoins que je rase les murs les jours où se tient le « Conseil sur la non contrefaçon des images ». De toute façon je me tiens tranquille dans mon coin, peut-être un peu sérieux, sévère même (disent-ils) – j'aime mieux me taire –, ils m'ont embauché pour autre chose. Pour eux je suis devenu l'Architecte. Mais, sans rien dire, à ma manière, discrètement, je veille.

II

Où Irving découvre que le monde prend forme sous ses pas

« Au commencement, Dieu créa les cioux et la terre. La terre était informe et vide ; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. » Genèse, I,1

« Tous les récits sont comme ceux de la création de l'univers, personne n'était là, personne n'y a assisté, mais tout le monde sait ce qui s'est passé. » JOSÉ SARAMAGO – *L'Aveuglement*

« Il est certain qu'une terre doit exister ici, mais ses dimensions et ses limites sont inconnues. » ORONCE FINE

- Tu viens bien de quelque part...

m'a dit un jour un petit berger qu'on appelle Alex, mais c'est vrai qu'ils sont tous bergers ici, il est seulement plus drôle, plus futé que les autres. Depuis le début il s'est attaché à moi et me suit partout, pose des questions, essaie de comprendre, et me rapporte toujours ce dont j'ai besoin même si ce n'est pas ce que je cherche – avez-vous remarqué que si on cherchait moins on trouverait davantage ? Pour les outils par exemple (une question qui m'intéresse, depuis que je me suis mis à construire il me faut des outils) n'importe lequel peut faire office de n'importe quel autre –

- Oui, mais à présent je ne suis pas sûr que ce quelque part existe encore.

- Tu veux dire qu'il n'existe plus depuis que tu es parti ?

- depuis que je suis parti, peut-être. Aussitôt ou un peu après je ne sais pas, en tout cas si personne ne peut plus le retrouver c'est sans doute qu'il a disparu.

- Il s'est effondré ?

- Pourquoi pas...

- Pourquoi tu le racontes pas, alors ? a-t-il essayé d'argumenter. Devant ma perplexité – depuis j'ai compris que pour lui comme pour tous *Ceux d'ici*, rien n'existe si on ne le raconte – il a hoché la tête, intrigué mais pas plus que cela, finalement assez séduit par l'idée d'un lieu qui disparaît derrière vous, c'est l'avantage avec les enfants, ils vous suivent sur toutes les hypothèses au lieu, comme d'autres, d'arrêter la discussion avec les idées achevées – et souvent

fausses, disons-le – qu'ils ont déjà dans la tête. Au fond j'étais en train de formuler tout haut – et il m'écoutait, voire comprenait – quelque chose que je commençais à penser depuis peu, depuis que les premiers qui étaient partis avec en mains mes notes et mes cartes, étaient revenus disant que j'avais dû me tromper ou que quelque part peut-être j'étais tombé dans une sorte de crevasse sans m'en rendre compte – pourquoi pas en dormant ? ajoutaient-ils –, il y a de cela... Comment savoir faute de temps ? Le monde c'est peut-être seulement quelque chose qui avance avec les pas, dans ce cas les Anciens de *Manhattan-Google* avaient raison, il n'y a rien au-delà. Tant qu'on ne bouge pas.

À présent je me demande si ce n'était pas la raison pour laquelle ils n'avançaient pas. Ou plus. Mais savaient-ils qu'il suffit d'un homme qui se mette en marche pour que *les Immobiliers* – appelons-les ainsi – disparaissent dans une sorte de trou noir ? Je n'en suis pas certain. Si c'était le cas, j'ai bien fait de partir en douce, ils m'en auraient empêché.

- Ou bien tu l'as emporté avec toi ? À présent il existe peut-être dans ton « théâtre » ? C'est comme ça que tu racontes ? a-t-il ajouté. Je n'ai compris que bien plus tard ce qu'il voulait dire.

Il se peut aussi qu'il n'existe plus, ai-je pensé – mais je ne le lui ai pas dit –, justement parce que je l'ai emporté avec moi dans ce que tout le monde appelle désormais mon « théâtre ». Après tout il y a bien eu un voleur de feu, pourquoi pas un voleur de monde ? Et depuis on se passe le relais, pas tous en même temps, ce serait le désordre, quoique j'aime assez l'idée de voleurs de monde partant chacun dans des directions différentes – pas étonnant qu'ensuite il n'y ait plus moyen de se rejoindre – et au centre, là où ils étaient auparavant, pfuitt, une dépression, un crash que sais-je, en tout cas plus rien. Il doit bien y avoir quelque chose de ce genre dans un des récits de la Création, il faudra penser à vérifier dans notre étonnante bibliothèque et on

finira par trouver l'explication.

Je ferai remarquer, moi qui en ma qualité d'écrivain, me suis introduite dans le récit d'Irving – si discrètement, la porte était ouverte, qu'il n'a rien remarqué –, que le cas s'est déjà produit, et même fréquemment, d'un monde qui n'existe que lorsque – parce que ? – on le « découvre ». À vrai dire la question est controversée, la langue laisse planer l'ambiguïté, il faudrait presque établir une liste des objets qui n'existaient pas avant qu'on les découvre, et une de ceux qui existaient auparavant, puis voir quelle liste est la plus longue. Indubitablement les vaccins, le microscope, etc. n'existaient pas, mais une nouvelle planète, la gravitation avant Newton, etc., si. Alors l'Amérique ? Sans parler des cas encore plus ambigus des objets qui existent et n'existent pas. Une poche de vieux écus, un filon d'or, bref un trésor, je veux bien vous concéder qu'il existe avant que je le découvre, mais il n'est en aucun cas un trésor pour qui n'en a rien à faire, tiens par exemple "les sauvages du nouveau monde " (car il y a un monde « nouveau » comme il y a des nouveau nés, probablement celui-là et ceux-là n'existaient-ils pas non plus auparavant ?), comme disaient les découvreurs – et tous ceux qui leur « emboîtaient le pas », voyez comme la langue m'a encore précédée ! – ce qui permettait au passage de leur fourguer de la verroterie et de repartir avec l'or, ni vu ni connu mais certains ne s'embrouillaient pas.

Pour en revenir à la théorie d'Irving – qui était peut-être aussi celle de nos découvreurs, mais de cela je ne jurerais pas –, de nombreux faits la confirment, je ne rappellerai que pour mémoire qu'aucune trace de Marco Polo ne put être retrouvée dans les archives impériales, malgré les nombreuses et importantes missions à lui confiées par le grand Kubilaï Khan. Nul ne sait si ses écrits ne parlent pas de terres qui auraient disparu. À la semelle de ses souliers ?

Quant à la « découverte » de ces mondes « nouveaux », il faut bien dire qu'elle s'appuie sur l'impression communément répandue que ce qu'on ne voit pas n'existe pas.

Je vous laisse tirer la conclusion qui s'impose : pour les morts nous n'existons pas. Pas de jaloux. Certains disent que réciproquement c'est pour ça que les vivants cachent les morts. Aux dernières nouvelles, ils vont même jusqu'à cacher la mort.

Un monde qui se met à exister à mesure qu'on avance et à disparaître derrière vous, n'est pas plus étonnant qu'un monde qui se met à exister quand on ouvre les yeux chaque matin, j'ai eu connaissance, dans un des lieux que j'ai traversés, d'un dieu qui fait exister le monde lorsqu'il s'éveille et le fait disparaître lorsqu'il s'endort -, j'ai espéré pour les habitants que ce dieu est insomniaque et je me suis dépêché de partir, j'ignore lequel aurait eu l'avantage de ses yeux ou de mes enjambées -, c'était en Indie supérieure, en tout cas c'est ce que j'ai noté sur mon carnet, je ne sais pas si c'est le nom que lui donnent les habitants, je n'ai pas eu le temps de le vérifier, mais qui a jamais demandé l'avis des habitants pour donner à leur pays un nom qui après tout n'est utile que pour les étrangers ? Se mettre en marche, regarder, nommer, c'est tout un.

Et quel bonheur, n'est-ce pas Irving, de nommer, de dessiner la forme - définitive ? -, le visage du monde, terre tu es terre et sur cette terre tu t'appelleras Indie, tel est notre bon plaisir... Je laisse à penser celui de Dieu lorsqu'il « appela la lumière, jour » ou « l'étendue, ciel » - pour une fois je n'ai rien inventé, c'est écrit -, qu'il eût choisi un autre nom et la face du ciel en eût été changée. On lâche un nom comme ça, en liberté, et ensuite il fait sa vie tout seul. Peut-être. Allez savoir ! C'est à vous faire frémir de penser que votre destin est entre les mains de tels podestats. Pas Irving, non, qui, on le devine aisément, n'a pas une once de volonté de pouvoir et s'amuse seulement à semer avec une

frivolité innocente – inconsciente ? – des graines de noms sur son passage, mais on doit remercier la chance qui a brouillé la piste et fermé la route derrière lui...

Pour être honnête, cette idée a fini par me tracasser. En passant, en nommant, j'avais certes fait exister, mais j'avais fait disparaître. Non que je me sente coupable. Après tout si c'était cela, si c'était vraiment cela, ils n'avaient pas eu d'existence autre que dans mon *théâtre*, ces mondes que mes pas avaient inventés. Mais alors quelle différence entre inventer et exister ? Voilà qui devrait au moins nous apprendre à ne pas inventer n'importe quoi ni n'importe qui, me suis-je dit avec une frayeur rétrospective, j'avoue que je ne me souvenais plus bien de ce que j'avais ainsi semé sur mon passage – si tel était le cas –, quelque monstre pouvait, même en peu de temps, faire des dégâts, quoique tout eut, semblait-il, disparu, ce qui n'était pas seulement une supposition de ma part mais était confirmé par la vox populi. Après tout il suffit peut-être d'un germe résistant qui se propage et, pourquoi pas jusqu'ici... Une autre raison pour moi de me faire minuscule en me contentant de construire. Et de surveiller.

Évidemment il me fallait tirer la conséquence de cette supposition : alors j'étais aussi moi-même une invention, et *Ceux des sables* autour de moi, nous sommes l'invention d'un autre marcheur qui n'a pas encore décidé, en allant porter un peu plus loin ses pas, de nous effacer de la carte du monde, de son monde, ou de nous emporter avec lui, eux, moi et ce lieu que je devrais peut-être dire en expansion.

Car je ne m'étais pas arrêté, je construisais.

III

Où Irving décide d'entamer ses récits de voyage

D'ici, du bureau où à présent j'écris ce récit, il me semble que je nous vois, *Ceux d'ici* et moi, à l'horizon, si loin, si loin, derrière mes vitres qui semblent les lentilles d'un télescope. Eux piochant, creusant, déplaçant, empilant. Des « Acrobates » comme je les appelais alors, le nom est resté, « l'époque des Acrobates » a suivi celle des Sables. D'où venaient-ils eux qui n'avaient pas cessé jusque là de marcher devant eux ? Sait-on d'ailleurs pourquoi on avance ? Parce qu'on a deux jambes, dit toujours celui qu'on appelle le vieux Tuborg. Ils avaient avancé.

Et ainsi depuis qu'ils étaient sur cette terre, nul ne peut dire exactement depuis quand, pensez, un peuple de gardiens de troupeaux dont les pas n'ont rien inventé d'autre que du sable et ce qui en surgit, parfois un petit balai vert qui se met à tournoyer dans le vent, une longue filasse jaune qui s'alanguit sur le frémissement rouge du sol juste histoire de poser son ombre, un lâcher de vipère qui prend le temps d'un tortillement de travers avant de s'enfouir, quelque bras sec ou quelque buisson foudroyé de chaleur, et ainsi de graine en graine, de pas en pas, à l'infini, un essaim de vies semé sur leurs traces, les fuyant, les espionnant ou glissant entre leurs pas tandis qu'ils continuaient, eux, lents, tranquilles, assurés du lendemain sauf du nuage de la pluie guettée un peu plus loin, de temps en temps agitant vaguement leur badine, un jeu presque, comme pour se désennuyer ou scander la marche, au-dessus des chèvres, geste convenu de musicien ou de magicien (mais c'est la musique des étoiles dont ils réglait intérieurement l'accord à leur pas nonchalant), et elles, les chèvres, mi-amusées mi-rebelles, faisant un pas de côté pour les éviter et néanmoins regroupant – sans hâte – leur corps de ballet imprévisible, connivence et chamaillerie de vieux couple d'une halte à l'autre, tandis que la colonne des femmes s'effilochoit à l'horizon, avec les enfants les plus jeunes qui jouaient à s'échanger tout au long du parcours un caillou contre un autre caillou.

Du moins c'est ainsi que je les rêve lorsque j'essaie

d'imaginer ce temps sans temps qui ne s'est pas encore mis en route, où ils ont marché un pas sur un pas, une trace sur une trace, comme pour ne pas en laisser, justement, de leur passage, immobiles dans cette geste de sable qui n'a fait qu'effleurer le sol, si légers que c'était chaque soir comme si à peine ils tendaient le linge de leurs tentes aux rainures du ciel et de la terre afin de tisser entre eux un lien fragile.

Oui, des acrobates.

Depuis cette haute époque où ils sont venus me demander de construire – parce que les sables l'ont décidé, a dit Tuborg à la tête de la délégation –, ils ne marchent plus, ni moi. C'est le monde qui avance. Sans doute, c'est ce que je crois, grâce aux étrangers que nous savons accueillir et retenir, et qui, chaque fois, nous mènent un peu plus loin, faisant entrer dans notre patrimoine, comme ces dots que la fiancée apporte à l'époux, la richesse de leurs images. De leur *maison intérieure*. Oui, il nous apportent leur *souffle*.

Mais mon idée c'est aussi qu'à présent nous avançons à distance. La télécommande est passée dans nos têtes, dans nos rêves. Alex dirait sans doute, si je lui en parlais, qu'elle est dans mon *théâtre*. Peut-être.

Que nous avançons, en tout cas, je le sais, je le constate à chaque fois que je fais le point, mais je dois dire qu'à certains signes j'ai de plus en plus de doutes, voire d'inquiétudes. Je me garde d'en parler à *Ceux d'ici*, je me contente d'en surveiller la progression, il a même fallu installer un gardien tout en haut de la tour, je dis "il" mais en réalité il s'agit d'une femme, elles ont l'œil plus acéré. Il continue à s'éloigner de nous lui aussi, mais il n'en veillera que mieux, à l'affût non seulement de cette sorte de cage thoracique qui inspire en s'élargissant toujours un peu plus, nul ne sait jusqu'où, mais des chutes, des cahots, de tous les risques de déperdition et de falsification au long du chemin, qui pourraient nous faire basculer dans quelque abîme,

à moins que, si mon hypothèse est la bonne, un autre marcheur derrière moi, derrière tous *Ceux de la Ville* (je ne peux plus dire « des sables », tous sont à présent cachés à l'intérieur de leurs murs, devant leurs tables, leurs tableaux, leurs écrans électroniques, on a beau faire, voyez comme l'histoire, et les erreurs, se « reproduisent », et vous remarquez que j'emploie ce terme sciemment, mais au moins nos images, elles, ne sont pas falsifiées, on les surveille) ne continue à en alimenter le *Souffle*, peut-être même encore quelqu'un d'autre derrière lui, et ainsi à l'infini un engrenage dans un engrenage, un vertige auquel j'aime mieux ne pas songer, comptant plutôt sur nos seules et propres forces.

De l'intérêt d'une bibliothèque dont je me flatte d'avoir inventé le principe de progression qui permet l'archivage sûr des originaux et simplifie le contrôle. Mes récits de voyages y prendront place : chaque soir désormais je m'efforcerai de noter et classer avant que tout ne disparaisse. Peut-être, avant de nous lâcher dans le vide, le marcheur derrière moi, et, pour l'hypothèse, juste pour l'hypothèse, la multitude, voire l'infinité des autres derrière lui, aura-t-il – je veux dire le dernier au bout de la chaîne – la curiosité de se pencher sur ce monde dont, sans le savoir, il est l'auteur et cependant ignore tout. *Manhattan-Google* aussi, bien sûr, j'ai noté tout ce que j'en sais, à la demande du *Conseil des Anciens* et au titre de mythe des origines, « fondateur » a ajouté Tuborg qui continue à penser que mon « théâtre » est le modèle des constructions autour desquelles nous n'avons cessé depuis de nous étendre. S'il veut. Pour moi c'est cette extension qui est étrange, "expansion", corrigent certains de nos savants qui n'en donnent pas pour autant une explication satisfaisante.

Je peux bien l'avouer, je ne suis plus si sûr que nous ne soyons pas victimes d'une illusion. Je n'irais pas jusqu'à parler de fraude mais pourquoi pas. Après tout, n'importe lequel d'entre nous, des milliards désormais (seul le gardien là-haut, ou plutôt la gardienne, serait capable de nous en

préciser le nombre) peut regarder – que dis-je, regarder, il peut aussi en manipuler tous les éléments à sa fantaisie et c'est bien là le risque –, sur un minuscule écran portable, l'histoire et la vie de *Manhattan-Google* telles qu'un génie des écrans les a configurées à partir des indications et dessins minutieux que j'en ai proposés.

Or je vous le demande un peu : puis-je dire que ce *Manhattan-Google* existe ? Oui, lorsque j'allais le week-end, de Sutton Place où j'habitais à Central Park faire mon footing sans jamais oublier de m'arrêter à St Patrick, à l'angle de la 50^e rue et de la 5^e avenue, je ne sais pourquoi j'y ai toujours vu un signe, de quoi ne me demandez pas, juste pour constater qu'elle n'avait pas grandi dans la semaine, oui je pouvais dire, enfin il me semble, c'est si loin, que ces rues, ces feuilles d'acier qui les bordaient, le cri des poubelles le matin, ces pelouses et le velouté des écureuils ou le glissement de l'asphalte sous mes pas, existaient. Seul et quelques autres avec moi, j'en possédais la clé.

Aujourd'hui n'importe quel gamin en transporte le mythe dans sa petite boîte. Surveillée bien sûr, mais vous savez comme c'est. Forcément, j'en suis venu à me demander si au lieu d'avancer nous ne sommes pas plutôt en train de dévorer, si ce que j'ai appelé l'inspiration infinie d'une sorte de cage thoracique ne serait pas plutôt la chymification de quelque ventre qui ainsi s'agrandit. *Manhattan-Google*, le vrai, le faux, celui qui n'a jamais existé ou celui qui n'existe plus, est en tout cas devenu, d'une certaine manière, une de nos lointaines provinces mentales, comme aussi tous les lieux que j'ai traversés et ceux que les étrangers ont apportés et apportent encore dans leurs bagages. Rien de plus facile donc, vous pensez bien, pour un certain nombre de faussaires, que d'introduire des lieux imaginaires en douce dans le désordre de ces migrations. Certains ont même prétendu corriger nos informations et dessiner des cartes de l'espace qu'ils apportaient chez nous à la pointe de leurs souliers.

Vous comprendrez que moi qui suis finalement le porteur de virus, le premier voleur de *Manhattan-Google*, je garde mes inquiétudes pour moi. Mais j'ai donné des instructions précises au gardien ou plutôt à la gardienne : il s'agit de ne rien laisser échapper non seulement de tout ce qui est écrit sur tout mais de tout ce qui en sort et y rentre, de tout enregistrer à des fins ultérieures de vérifications au fur et à mesure que l'enroulement déroulement de la bibliothèque, je suis fier de mon invention, passe sous les yeux des nombreux contrôleurs du *Scriptorium*. On l'appelle ainsi car c'est là qu'au début on produisait nous-mêmes nos images, nos livres, le nom est resté même si nous avons dû peu à peu bien sûr, le transformer en Centre de contrôle à mesure qu'affluaient les trésors inestimables apportés par les étrangers, leurs paroles, leurs ressources, leurs images, et, si l'on veut, leurs « pas » puisque désormais, si mon hypothèse est juste, nous avançons grâce à eux. Vous pensez donc si les étrangers sont accueillis avec impatience ! Jusqu'au jour où il n'y aura plus d'étrangers. Je préfère ne pas y penser. Il ne nous restera plus alors qu'à compter sur celui ou ceux qui continuent à avancer tout en nous emportant avec lui (ou eux ?).

Car là est toute l'ambiguïté de la situation, nous devons nous méfier des images mais aussi les renouveler, ce sont elles qui font le *Souffle*.

IV

Où Irving et Ceux des Sables entament le long voyage de retour sur eux-mêmes à la poursuite de Sarah et où l'on apprend que Ceux des Sables créent le monde en le racontant

« En tout ce que Sarah te dira, écoute sa voix » GENÈSE, 2 - 1,12.

« Le monde a la forme d'un globe parfait,

ce qu'indique d'abord ce nom de globe que les hommes lui ont donné unanimement ; puis les faits le démontrent. »

PLINE L'ANCIEN – *Histoire naturelle*, Livre II

Avant de raconter mes voyages, car ils comptent dans l'histoire de ce qu'on peut appeler notre « sédimentation », il me faut dire pourquoi je me suis mis à creuser soudain « un carré dans un carré dans un carré », comme dit le vieux Tuborg lorsqu'il raconte l'histoire à sa façon, ajoutant qu'alors ils m'ont demandé de continuer, juste pour voir si j'allais suivre le mouvement du sable. Ce qu'ils avaient vu dans ce carré je l'ignore. Moi, j'avais seulement voulu arrêter Sarah. Non, à l'époque je ne savais pas encore que c'était d'elle qu'il s'agissait.

Quant à ce récit, je l'entreprends à l'intention de quelque rescapé d'un *Manhattan-Google* absorbé ou non dans les confins périphériques de ce qui est devenu *La Tour/Ville* afin que, peut-être, il soit lu par lui, traduit plutôt – je veille à y glisser plusieurs codes que, sait-on jamais, il pourrait reconnaître –, rien n'interdit de penser alors qu'un jour nos pas puissent à nouveau se croiser.

Et si un étranger de *Manhattan-Google* arrivait ici ? Alex me pose souvent cette question qui l'intéresse au point qu'il est allé demander un jour à son copain Achille, le petit génie de la bande, de lui en calculer la probabilité. Il est revenu avec seulement une affirmation énigmatique de ce dernier : « alors c'est que nous aurons fait un tour sur nous-mêmes ». Néanmoins j'ai compris à ma façon. Ce matin-là, ce jour-là, où apercevant celle qui est devenue Sarah, j'ai décidé d'ouvrir pour l'assemblée des regards intrigués qui faisaient cercle autour de moi, la boîte où j'avais figuré mon itinérance, ce matin-là, ce jour-là, cet instant-là, quelque chose s'est mis en mouvement, et cependant ce n'était pas le temps qui est encore à inventer – jusqu'à ce que j'aie

emboîté tous les carrés dans un dernier carré ? –, mais les sables, ou ce corps invisible qu'ils recouvraient, alors peut-être avons-nous commencé le long voyage de retour sur nous-mêmes.

Sarah ? Plutôt une sorte de réaction électrique au bout de mon pied, comme le frémissement d'un petit animal qui se mettrait à s'ébrouer, qui était là – commençait là ? – et entamait une lente, prudente reptation tandis que montait en moi l'étrange, incompréhensible envie de la contenir, la lover contre ma poitrine, de caresser ce tremblement de nouveau-né, oui c'est ainsi, moi qui avais traversé des prairies hirsutes, dégagé à coups de sabre et de fouet des pays qui n'existaient que pour moi – disent-ils –, moi qui n'avais su que hurler de solitude virile – dit-on – à la face de la lune, dompter des terres et des mers qui n'existaient également – peut-être – que pour moi, emportant toujours dans ma course le souvenir d'un *Manhattan-Google* à fuir, et ne comptant plus que sur l'absence de rêves pour avancer, voilà que je fondais de bonheur devant ce qui n'était à peine encore qu'une ondulation de sable où je voulais soudain m'enfouir, dormir, aimer, mourir, et ce n'était pas possible. Alors j'ai su que c'était *Elle*. Plus tard – quand ? bien plus tard, il fallait lui laisser le temps d'avancer, se faire, nous faire sans doute, je l'ai appelée Sarah – vous permettez ? –, et j'ai dessiné autour de ce qui me semblait si fragile, un premier carré.

Vous avez deviné, il a fallu en dessiner un autre et encore un autre et encore un autre, je suis toujours là à construire, moi ou tous les Irving qui se sont succédé en moi, et surveiller, faire surveiller plutôt, vous imaginez bien sûr qu'un royaume en expansion exige d'infinies précautions, le frisson de sable n'a jamais cessé d'avancer, peut-être me devancera-t-il toujours. C'est une autre de mes hypothèses. Alors c'est qu'Achille aura mal calculé et que

nous ne faisons aucun tour sur nous-mêmes. Dans le doute, j'ai remplacé désormais les carrés par une construction circulaire et verticale, une tour où est logée tout en haut le gardien – la gardienne – qui s'éloigne peu à peu à, comment dites-vous, des « années-lumière », de nous, sans jamais cesser d'envoyer ses bulletins, des « rapports » je crois chez vous. Soyez sans crainte c'est prévu : nous avons les *Araignées* lumineuses qui sillonnent le ciel et se chargent de les déposer.

Ceux des Sables, chaque matin tandis que j'astiquais mes outils, je les entendais d'ici se chamailler, pour le plaisir, juste pour le plaisir de « faire des histoires ». Oui, c'est une autre façon d'inventer et en celle-là ils sont passés maîtres. Des histoires ils en fabriquent à mesure qu'ils parlent, c'est une des choses qui m'a le plus étonné lorsque je suis arrivé. Finalement je n'ai guère été accepté que lorsque j'ai passé pour un *Maître inventeur* et je devine qu'ils voient une extension de la parole dans cette construction qu'ils m'ont demandé de réaliser, ou plutôt quand ils ont voulu que j'ajoute un carré à un carré, les emboîtant les uns dans les autres comme ils font eux-mêmes avec leurs histoires, dans un long ruban de paroles qu'ils s'amuse à dérouler, malice dans les yeux et bonheur à la bouche.

C'est qu'il s'agit d'une parole vieille comme le monde, ou plutôt leur monde, dont j'ignore l'origine, leur seul bagage de nomades à vrai dire, de quoi d'autre auraient-ils eu besoin puisque c'est lui justement qu'ils portaient alors, transportaient avec eux, en eux – lorsqu'au début je leur demandais de quoi ils parlaient, « du monde » me répondaient-ils, et leurs yeux clairs s'élargissaient d'étonnement –, un monde qu'ils renouvelaient non à chaque pas comme j'imagine, moi, qu'il en a été de mes périples, mais à chaque mot.

Aussi ont-ils toujours été curieux du « monde qui sort de toi » comme l'a appelé un jour Alex, impatients, lui et ses

petits copains – à vrai dire également tous ceux qui s’assemblaient le soir pour que je raconte – d’entendre parler des endroits que j’ai traversés avant d’arriver ici. « Créés », corrigeaient-ils, puisqu’ils n’existent que si je les raconte, comme ils ont fini par me l’expliquer. Depuis j’ai compris qu’en réalité ils ne me faisaient ressasser mes récits de voyage et de *Manhattan-Google*, que pour me donner l’occasion de prolonger la vie de ce monde qui était le mien – ses merveilles et ses prodiges –, et qui, pensaient-ils, n’existait pas, mais auquel ils prêtaient la plus grande attention comme les lois de l’accueil le leur dictaient. Persuadés d’ailleurs, et cela aussi je l’ai deviné peu à peu, à la manière des enfants qui, à la fois croyant et ne croyant pas aux fantaisies des ogres et des fées, tremblent ou se font peur avec ravissement, persuadés, oui, que ce monde, comme le leur, n’existait que le temps du récit et qu’il fallait constamment ranimer celui-ci comme un feu en train de s’éteindre, si bien que c’est le jour où j’ai cessé de leur en jurer la réalité qu’ils m’ont admis comme un des leurs, joyeux, et néanmoins sérieux, fabulateur. Allégresse, oui, le monde était pour eux à créer constamment, avec le pétilllement d’un feu de joie mais aussi la gravité de qui a le fardeau, la lourde responsabilité à la fois de transmettre et d’inventer, de porter le flambeau un peu plus loin.

Ce que j’avais pris pour une invention d’histoires à jet continu autour d’un canevas qu’ils enjoliveraient de broderies – ou de chamailleries, ce qui en était une des formes –, était en réalité une sorte de bondissement d’allégresse individuel comme celui de danseurs qui entreraient dans le cercle l’un après l’autre (je comprenais mieux soudain qu’à ma suggestion d’une disparition de *Manhattan-Google* lorsque j’en étais parti, Alex ait alors décidé que sans doute j’étais trop seul à le faire exister), une sorte de broderie non pas décorative comme je l’avais cru, mais vitale, à leurs yeux unique condition pour que ce monde continue à avancer, par eux, avec eux, dans un récit qu’en le réitérant, ils réinstallaient dans

l'espace, non seulement autour de leur groupe mais à chaque fois déplaçant la perspective autour de celui qui s'élançait pour conter, réajustement de situation qui faisait de celui-ci le héros et le centre. « Le centre du monde est où je suis » m'avait répondu le vieux Tuborg quand je m'étais enquis, avant de construire, du lieu où ils situaient celui-ci.

Je me suis longtemps demandé pourquoi ils avaient voulu que je construisse, eux qui donnaient vie à leur monde avec les mots. Aujourd'hui je comprends qu'ils ont seulement voulu m'inciter ainsi à faire perdurer le mien.

Bien sûr vous pouvez imaginer qu'il a fallu longtemps pour que nous arrivions à nous comprendre, nous ajuster. Je ne sais, je ne saurais vous dire laquelle de leur conception du monde ou de la mienne est la plus juste. Aujourd'hui les deux sont vraies, nous avons joint nos routes. Probablement, oui, pensent-ils que ma construction ne fait que "parler leur monde" à ma façon. Quant à moi je sais que seule leur parole fait exister et s'agrandir chaque jour ce que je construis.

*

Et Sarah ? Elle a continué son chemin patiemment, à jouer disent certains, à se préparer, se faire belle disent les autres. Quand on lui en parle, Irving dit qu'elle a passé tout ce temps à tisser sa robe, son chemin d'or, de nuit, d'eau et de sable, à en rassembler amoureusement les fils, construire, oui, elle aussi, à sa manière.

Celle de toutes les Pénélopes. Tranquille et rusée. Invisible ruissellement de sources qui vont se rejoindre.

Soyez patients vous aussi.

V

PREMIÈRE MERVEILLE, UN VIDE ÉTHÉRE

Où l'immensité de l'inexistence apprend à Irving la légèreté

"Errer de par le monde, c'est aussi errer en nous-même."

PAUL AUSTER - *L'Invention de la solitude*

"Erreurs, au pluriel, se dit quelquefois pour signifier de longs voyages remplis de traverses. Il n'est guère en usage que dans cette phrase les erreurs d'Ulysse."

Dictionnaire de l'Académie française - 1762

Pour la mémoire et l'édification d'éventuels rescapés de *Manhattan-Google*, voire de quelque évadé comme moi, mais également à l'usage des générations d'hommes à venir (car je me dis que s'il y a déjà eu un temps comme à présent je le soupçonne, il y en aura d'autres), j'entreprends ici de mettre au propre le récit de mes aventures, en chemin gravées à l'aide d'un clou sur une écorce que *Ceux d'ici* appellent mon théâtre. Prévoyant, j'avais en effet su faire mon sac avec les objets les moins encombrants et les plus utiles, au passage je précise que ces clous m'ont rendu grand service, il m'est arrivé d'en échanger contre un cochon, une chèvre ou quelque boisson euphorisante dont j'ai à l'occasion, je l'avoue, apprécié le nectar au hasard de mes rencontres avec des peuplades étranges qui en étaient avides.

Pour en revenir à l'écorce, par devers moi je l'appelle mon *Livre des Merveilles* car j'y ai non seulement gravé mon itinéraire et la représentation des lieux par lesquels j'étais passé depuis *Manhattan-Google* mais également le récit de ces rencontres étonnantes, fabuleuses même, dont j'ose à peine espérer que des lecteurs sensés puissent y ajouter foi – c'est pourtant bien souvent dans le plus invraisemblable que se trouvent nos vérités. À bon entendeur –, tant les choses que j'ai vues m'ont surpris moi-même, parfois effrayé je dois dire, mais également instruit quant à ce qu'aujourd'hui j'appelle le monde sans en avoir encore fait le tour, loin de là, quoique l'incluant peu à peu dans l'enroulement de cette

construction dont je ne sais si je verrai la fin, c'est-à-dire, d'une autre façon, le début, ce qui est sans doute ma manière à moi de le com-prendre, l'ingérer en quelque sorte.

*

À la lumière de ce qui a suivi sitôt franchies les premières barrières de nos voisins barbares, et disparues à l'horizon les lignes de leurs folies aussi hautes que les nôtres, j'aurais dû me douter que quelque chose clochait, tant étaient vides les espaces que longtemps je parcourus. Si je n'ai pas eu davantage de soupçon je l'attribue aujourd'hui à l'inconscience non seulement de la jeunesse mais d'une sorte d'ivresse du départ. Ce vide insonorisé qui aurait dû me paraître inquiétant, me fit seulement penser que j'avais peut-être atteint le point le plus haut du monde, si proche du ciel que je ne tarderais pas à y naviguer au milieu des étoiles comme les héros de nos anciennes croyances, ou encore à m'y dissoudre.

D'un tel vide pourtant, nul n'avait jamais parlé dans la communauté des savants de *Manhattan-Google* que j'avais fréquentés ni aucun de nos livres que mon métier d'archiviste m'avait amené à écumer. Il est vrai que sur *les lieux d'au-delà*, comme on les appelait, nos cartes étaient pauvres en informations, celles-ci livrées par le hasard, souvent des on-dit, laissaient vierges de grandes étendues à côté de figurations que nos plus habiles, et fantaisistes, dessinateurs appelaient des « bandes dessinées », où l'on voyait paraître des monstres à trois têtes, des mondes en forme de poires, ou des appellations plus ou moins tirées de leurs rêves, comme l'île des Masques, la contrée du Mordor ou l'archipel des Citrouilles, à côté du dessin de terres que les esprits les plus puissants de chez nous disaient « inconnues », les ayant devinées, supputées parfois à l'aide de toutes sortes de calculs, du moins c'est ce qu'ils affirmaient, quoique, à vrai dire peu importait que ces projections fussent vraies ou fausses au royaume, je l'ai dit,

de la duplication, donc de la contrefaçon d'images que mes congénères transportaient avec eux, dans leurs poches ou leurs sacs, puisque leurs cerveaux avaient, depuis longtemps déjà, réduit tout réel à l'état de représentation mentale. Avec le recul il est pour moi évident aujourd'hui que ce territoire du trucage (devenu comme la pointe extrême d'un monde dont nous n'avions sans doute jamais cessé de dériver sans le savoir, nous éloignant peu à peu, à force de ruptures et de refus opposés à tous les étrangers porteurs de réel qui osaient se présenter à nos portes), un tel territoire ne pouvait que flotter au milieu d'une immensité d'inexistence où moi-même sans doute j'avais à me nettoyer. Me vider de moi.

De ce voyage – infini – à travers le vide je n'ai rien noté et pour cause, me contentant d'un tracé en zigzags que je jugeais suffisamment explicite pour mes successeurs et dont je vois bien à présent qu'il ne traduit guère que l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, comme traversé et transporté par la foudre. De cette traversée ne me reste donc qu'un éblouissement euphorique, quelque chose qui ressemblerait à un *trip* de drogué si j'en juge par la documentation abondante des contrées aujourd'hui disparues et que nous conservons ici dans une bibliothèque réservée aux seuls *Sages*.

Outre les zigzags, rien noté donc de ce voyage extraordinaire. Non qu'il ne m'en soit rien resté. Au contraire.

Car voilà bien la première « merveille » : j'apprenais soudain le vide. Ici, pour me faire comprendre, je dois faire appel à un autre souvenir. À une époque assez vite dépassée mais qui avait fait fureur néanmoins – et que d'images nous en avions rapportées ! – nos dirigeants s'étaient entichés, le nôtre s'étant raréfié, d'une conquête de l'espace (j'imagine qu'au moins ils ne craignaient pas d'y rencontrer des étrangers, je n'ai pas assez dit qu'on pourrait qualifier leur aversion pour ces derniers de véritable phobie), s'inspirant en cela de la bande dessinée d'un précurseur génial et anonyme

dont l'histoire n'a retenu que les initiales, R.G.. Et les routes du ciel étant apparemment mieux connues d'eux que celles d'un monde terrestre, ils avaient lancé, c'était le terme en usage, un homme vers la lune, cible privilégiée de tous leurs rêves depuis les temps les plus anciens. Un homme qu'on vit, et je dois le reconnaître moi le premier, décliné à l'infini sur tous nos écrans, petits, grands, sur toutes les boîtes mais aussi agendas, affiches (à noter que ce voyage historique est désormais rangé sur *Manhattan-Google-ina.fr*, la plus petite boîte d'archivage qu'ils aient trouvée et où vous pouvez *rétrospecter* la guerre en Tchétchénie entre un entretien avec José Luis Borges et le tremblement de terre en Haïti), où en étais-je, ces labyrinthes de boîtes me font perdre mon latin, oui on vit alors avancer, lentement et pataud, un ours lesté de semelles de plomb. À propos de cette duplication falsification des images, avant d'en terminer avec l'ours, il se pourrait que nos savants aient alors cru trouver ainsi – mais c'est peut-être trop leur prêter – le moyen de prolonger l'existence, le *Souffle*, de ce monde que leurs pas avaient à leur insu fait naître – mais dites-moi, la lune, la vraie, car tout de même je suppose qu'il y en a bien eu une, existe-t-elle encore ?, *Ici* je me suis bien gardé d'en parler –, et à vrai dire je crains que cette invention n'ait généré plus de désastres que de bienfaits. Nous en restons donc pour l'instant, et j'ai fortement encouragé *Ceux de la Ville* en ce sens, à notre sage décision de non contrefaçon des images dont je suis j'espère l'unique victime irradiée, la lune falsifiée hélas est encore dans mon cerveau.

L'ours aussi. Lesté de ses semelles de plomb.

Or ce que m'apprenait le vide que je traversais était à me délester. Aujourd'hui je pense que ce n'est pas un hasard si mon périple devait commencer par là : j'apprenais non seulement l'ivresse mais la nécessité de semelles de vent. À *Manhattan-Google* on s'installe, on déballe ses petites

affaires, on accumule, on agrandit son espace et de plus en plus à mesure qu'on avance, et puis un jour forcément on laisse tout ça en plan alors qu'on devrait faire du propre autour de soi, que les suivants se débrouillent. Ceux qui trouveront nos gratte-ciel feront une drôle de tête, il est vrai que peut-être, si j'en crois nos envoyés spéciaux, *Manhattan-Google* a sombré corps et biens. Voilà pourquoi j'ai aimé immédiatement *Ceux des Sables*. Plutôt se vider avant d'être un jour vidé comme il semble que la menace en pèse constamment sur nous avec tous ces marcheurs emboîtés, je le suppose, derrière moi, et les uns derrière les autres, et, notez-le bien, pas forcément tous soucieux de nous conserver, peut-être ont-ils également appris, ceux-là, à se délester, allez savoir.

Pour qui ne craint pas le vertige, le voyage enseigne la légèreté, c'est ce que je découvrais et que j'ai mis en application en construisant selon ses lois un monde qui avance en enveloppant au lieu de proliférer.

C'est à la sortie du vide (dois-je dire « sortie », « descente », « montée » ? Je m'aperçois que je ne l'ai pas précisé) que j'ai compris l'utilité de m'être délesté quand je me suis trouvé devant une petite porte...

VI

DEUXIÈME MERVEILLE, MOUTONS, FLAMANTS, SAUTERELLES ET AUTRES ANIMAUX À DESSINER

Où Irving raconte comment il s'est initié aux techniques de la construction chez les bâtisseurs de la Grande Nuit

« Sans doute il y a ici des choses qu'il ne vit pas, mais il les tient d'hommes dignes d'être crus et cités. C'est pourquoi nous présenterons les choses vues pour vues et les choses entendues pour

entendues en sorte que notre livre soit sincère et véritable sans nul mensonge, et que ses propos ne puissent être taxés de fables. »

MARCO POLO – *Le devisement du monde*

« J'ai incliné le ciel sur la Terre. »

LE LIVRE DE JOB

Une porte. Voilà bien la fameuse « Porte du ciel », me suis-je dit. Mais elle était minuscule et j'ai dû me resserrer sur moi pour la franchir. De l'autre côté il faisait nuit, quoique sous une immense clarté d'étoiles, et ce fut ainsi durant tout mon séjour chez ceux dont je vais parler. J'ai compris que j'étais passé au « verso » du monde. Le dessin que j'en ai tracé sur mon carnet pour un éventuel retour ou pour mes successeurs, représente la porte, minuscule, je l'ai précisé, ce paradis, si c'en était un, n'était pas pour les obèses et nous en avons beaucoup à *Manhattan-Google*, au moins je ne risquais pas, me dis-je, de rencontrer un *pays*. J'ai dit « porte », j'aurais peut-être dû dire « trou », néanmoins j'affirme que je ne suis pas tombé et me suis simplement retrouvé comme sur une nouvelle page, de l'autre côté d'une sorte de feuille. Le nom étant la première attribution de l'existence, j'ai appelé ce lieu « antipodes », nom qu'il porte sans doute encore s'il n'a pas disparu derrière moi, comme je le crains de plus en plus, lorsque j'ai choisi d'aller porter mes pas ailleurs.

Une chose était sûre, j'étais cette fois dans des lieux habités. Mais anciens, comme usés, dégradés par le temps (au moins j'ai su qu'en tout cas je n'avais pas quitté celui-ci, c'était un réconfort, aujourd'hui j'aurais tendance à penser l'inverse) où des bâtisses appelées « maisons » – nous en avons eu à *Manhattan-Google* mais il y avait si longtemps que je ne les connaissais que par de vieilles gravures et la description qu'en faisaient les textes les plus anciens – s'entassaient les unes contre les autres le long de chemins pavés de grosses pierres, enchevêtrées de telle sorte qu'aux fenêtres ou dans ces chemins (« ruelles » m'ont-ils appris

ensuite) s'enchevêtraient également des êtres humains, des nains à vrai dire, et j'ai compris la petite porte (peut-être ceux-là ne voulaient-ils pas non plus d'étrangers chez eux ?) comme on en trouvait quelques uns chez nous dans les foires.

Première surprise j'étais arrivé sur une île. J'ai pensé alors que le monde était un archipel de terres, les unes au milieu de l'eau, les autres en plein ciel. Comment dès lors indiquer ma route aux aventuriers du futur ? Heureusement j'avais les métaphores pour m'aider.

Une chose était sûre, j'étais loin de *Manhattan-Google* et de ses procédés de duplication, réplique à l'infini. Les images, ou plutôt les livres d'images qui avaient chez eux la préférence, ici ils les écrivaient à la main, vous pensez le temps ! Il n'en restait plus beaucoup pour recopier tout cela, ce qu'ils faisaient néanmoins avec application, dans des endroits réservés, hantés par les vents d'hiver et les morsures de la glaciation, ce qui, je le ferai remarquer au passage, ne favorise pas la reproduction, mais peu importe. S'ils ouvraient ainsi une voie dangereuse, au moins, au rythme auquel ils allaient, ils ne faisaient pas grand mal, comme me le fit remarquer un de leurs copistes à tonsure – une façon qu'ils avaient d'indiquer leur identité et leur fonction –, et j'ajouterai que le contrôle – oui, c'est devenu un peu mon obsession –, était aisé.

Mon arrivée soudaine, comme si je surgissais de nulle part (c'était du moins l'impression que j'en avais, comme si le ciel s'était soudain déchiré et que j'avais été happé par un trou) ne sembla pas les étonner. Voyaient-ils souvent des imprudents comme moi s'égarer ainsi ? Ou à l'inverse, ces occasions étaient-elles si rares que cela explique qu'ils m'aient fait fête à ce point. Une chose est sûre, pour mon bonheur et ma sécurité ils ne repoussaient pas les étrangers. Ils s'intéressèrent même beaucoup à mon voyage jusque chez eux dont ils copièrent les détails sur leurs cartes du monde et j'eus la satisfaction de voir qu'ils les représentaient eux

aussi sur une grande page, quoique d'autres, qui me parurent plus fantaisistes, en faisaient une sorte de coffre à l'intérieur duquel on voyait des rivières monter à la verticale faisant tourner la lune et les étoiles autour d'une haute montagne, je ne me prononçai pas, peut-être était-ce un monde que j'avais encore à découvrir. Page qu'au fur et à mesure qu'ils découvraient le parcours en zigzags sur mon écorce, ils décorèrent minutieusement, comme tout ce qu'ils faisaient, de dessins qui n'avaient pas grand chose à voir avec ce que je leur avais rapporté – avec la même minutie –, drôleries qui sans doute, me dis-je, leur permettaient d'égayer leur longue nuit en l'illuminant (eux disaient : "en l'enluminant" mais sans doute cela revient-il au même) : hybrides dragons ou échassiers à tête d'humains, renards tirant à l'arbalète, grylles composés d'une tête, d'un phallus et d'une paire de jambes, un lapin musicien ou des loups à l'attaque d'un château...

Eux aussi construisaient. D'étonnants gratte-ciel qui surgissaient soudain sur la forêt de leurs maisons basses et entortillées, non pas de verre et d'acier comme les nôtres, mais de pierre et de bois troués de temps en temps de cercles – « rosaces » me dirent-ils – qui me semblaient serties de pierres précieuses, bâtiments d'autant plus étonnants que personne n'y habitait. J'ai compris qu'ils voulaient atteindre le ciel par ce moyen. Je me suis gardé de leur dire ce que je commençais à deviner, moi qui voyageais : qu'ils risquaient plutôt de trouser une feuille au-dessus d'eux et de passer sur une nouvelle page, car j'en étais là de mes déductions, me représentant désormais le monde comme un Grand Livre.

Néanmoins je dois reconnaître que c'est auprès d'eux que je me suis formé, moi qui avais toujours vécu au milieu des livres, aux techniques de construction avec des moyens simples qui m'émerveillaient par leur ingéniosité (pensez un peu : l'élévation des gratte-ciel de *Manhattan-Google* comparée à la leur me sembla alors rudimentaire !), et je remplis plusieurs carnets (aujourd'hui exposés derrière les vitrines du Hall

d'entrée de *La Tour*, ou de *La Ville* si vous préférez) de notes et d'esquisses de roues, certaines à l'intérieur desquelles dansait un homme pour en actionner le mécanisme, d'autres à remonter l'eau, actionnées par un mouvement perpétuel, cylindres, vis à élever les poids – qu'ils disaient « d'Archimède », j'ai cru comprendre que c'était un de leurs anciens savants –, grues à manivelles se dépliant d'étage en étage, et bien d'autres merveilles que vous aurez du mal à croire telles que je vous les rapporte et néanmoins que j'ai vues de mes propres yeux : des hommes traçant à l'aide du cou de deux flamants un angle droit parfait, certains qui tiraient des traits grâce à une sauterelle, et d'autres qui se servaient d'un mouton pour dessiner au sol un rectangle d'or. Je reconnais non seulement m'être inspiré des outils de leurs architectes, qu'ils nommaient parfois « docteurs ès pierres » (ici peut-être serais-je « docteur ès sables » ?), cannes à mesurer, cordes à nœud, plombs et archipendules dont l'usage m'a été précieux lorsque je me suis mis à construire à mon tour. J'avoue avoir également importé ces labyrinthes dont j'avais copié le dessin et qu'ils plaçaient au centre du pavement à l'intérieur de leurs « perce-ciel », flèches à dentelle étonnantes dont néanmoins je n'ai pas retenu l'idée pour notre *Tour* car comment imaginer bâtir le monde avec une forme qui se rétrécit ainsi ?

J'avais encore beaucoup à apprendre d'eux lorsqu'hélas le hasard d'une houle de vagues un jour que je m'étais trop approché du rivage, me jeta loin d'eux sur une autre île. Celle-là je n'ai pas eu le loisir de la nommer, d'autres étaient passés là avant moi et par quelque mystère elle existait encore, les habitants (du moins celle que je rencontrai) la désignaient par « Civao », un nom où bien entendu je reconnus la Cipangu de Marco Polo mais non ce qu'il y avait observé et qui remplissait à l'étage des mythes un bon rayon de bibliothèque à *Manhattan-Google*. J'en ai conclu que nul ne voit la même chose, et j'ai craint, mais pour l'instant

je préfère ne pas retenir cette hypothèse, que le monde ne soit différent pour chacun.

Je les ai donc abandonnés à leur *Grande Nuit* mais peut-être, comme moi, continuent-ils à errer quelque part, peut-être la houle emporta-t-elle un jour suivant, ces puissants bâtisseurs, vers d'autres lieux du monde où ils auront, j'imagine, recommencé à construire.

Je ne sais combien d'étendue d'océan déchaîné je parcourus, accroché à une planche de bois dont je m'étais saisi au moment du désastre, avant de manquer me rompre le cou sur des roches aigues et me retrouver par je ne sais quel miracle ou le bon gré de quelque dieu ou déesse, inanimé sur une grève à l'abri des vents.

Quand j'ouvris les yeux, une jeune fille qui me dit s'appeler Nausicaa, penchait vers moi ses grands yeux de source claire...

VII

TROISIÈME MERVEILLE, NAUSICAA AUX YEUX DE JADE

Où Irving raconte comment il a été sauvé par Nausicaa qui lui apprit l'existence de l'Assemblée des Dieux

« Vous trouverez les lieux des errances d'Ulysse quand vous trouverez le cordonnier qui a cousu vers le haut le sac des vents. »

ERATOSTHENE – cité par STRABON, *Géographie*.

« Nous savons dire beaucoup de contes imaginaires, semblables à la vérité ; mais nous savons, quand il nous plaît, faire entendre aussi des réalités. »

HESIODE – *La Théogonie*

J'imaginai que j'étais arrivé sur une de ces nombreuses îles qui parsemaient l'autre côté du monde découvert dans mon précédent périple, et je n'eus pas trop de mal à la situer lorsque j'eus enfin l'occasion de mettre à jour mes notes, j'aimais la mer et j'avais développé à *Manhattan-Google* un art de m'y reconnaître – certains diraient un « sixième sens » – aussi aisément que dans le quadrillage de nos avenues, par un système complexe dans lequel entraient, presque sans que j'en eusse conscience, l'observation de la force et de la direction des vagues, le cri des oiseaux ou la couleur de l'eau. Je sus ainsi sans hésitation que j'étais passé au sud-est, un lieu de lumière perpétuelle que plus tard j'ai appelé « l'île du Soleil ». Dans mes recherches antérieures, j'avais lu bien sûr le traité du premier et le plus célèbre des géographes, le Grec Homère, mais il n'en parlait pas, j'en conclus soit qu'il n'était pas venu jusque là, soit que toutes ses assertions n'étaient que fantaisies comme d'aucuns l'affirmaient. Le plus étonnant était que sur l'île où je venais de mettre les pieds, tous ou presque portaient son nom, comme je l'appris de celle qui me secourut, ce qui plaiderait pour une troisième hypothèse selon laquelle il aurait justement omis, pour des raisons privées qui après tout ne me regardent pas, de mentionner cette île abondamment peuplée par lui.

Revenons à la jeune fille qui, je dois l'avouer, me donna le désir de suivre les traces de l'illustre géographe et si je ne l'ai pas fait c'est que je n'en eus pas l'occasion comme la suite le montrera. Un regret éternel cette Nausicaa au regard fier et au port de déesse à qui je dois la vie, doublement même comme on va le voir, et qu'à vrai dire j'aurais bien imaginée en tenue de jogging ou jupette blanche plissée et casquette à visière comme une de ces belles plantes saines et fraîches qui couraient le matin dans Central Park.

Sans doute était-elle là depuis longtemps à tenter de me ranimer en me frottant d'une huile d'or où mon odorat reconnut – est-ce lui qui m'a réveillé ou la perception interne de ces grands yeux de jade sérieux et attentifs posés sur moi ? – un

mélange d'olive, de sésame et d'amande qui m'est resté depuis comme l'image même du paradis où je pensai d'abord être arrivé.

Dans des temps reculés de *Manhattan-Google* on avait cru au paradis et à bien d'autres fantaisies que nos savants rangeaient dans la catégorie des mythes, quoique certains se soient longtemps obstinés à en affirmer l'existence, le situant même sur notre île, une occasion de prétendre que nous n'avions ainsi rien fait d'autre que retourner à nos origines, récupérant un territoire qui nous était dû « de toute éternité » disaient-ils, relançant régulièrement la querelle des véritables propriétaires des lieux. Certains même, après avoir commencé à chercher avec une baguette de sourcier, étaient parvenus, par des équations complexes et des calculs ésotériques, à démontrer que le point d'origine et centre du monde était là, dans le sous-sol, très exactement sous nos tours fétiches les plus hautes, ce qui n'émut les autorités que le jour où un illuminé – quelques uns, je dois dire, étaient assez excités – eut l'idée d'y placer une bombe qui fit six morts, dans le but, dit-il, de préparer des fouilles. On en était là d'un paradis supposé, promis, rêvé, rangé aux oubliettes, disparu, à retrouver ou encore à venir, le jour où je pris le parti d'aller voir ailleurs. On imagine ma stupéfaction quand j'ouvris les yeux sur ce paysage de myrtes et de chèvres, face à une Nausicaa aux senteurs d'hydromel, la fraîcheur de cette peau laiteuse parsemée de minuscules soleils, et ce regard franc, vaguement rieur – moqueur ? – dont elle soutenait le mien. Paradis pour paradis, celui dont elle me fit le tableau durant le trop court chemin que nous parcourûmes ensemble tout en fuyant – j'aurai à y revenir – me plut davantage, avec ses dieux imperturbables – véritablement olympiens – à qui il arrivait de parcourir une terre sans gratte-ciel, déesses aux pieds rapides, à chevelure d'océan ou écharpe de ciel, ou encore dieux impatients de déposer prudemment la foudre en lieu sûr et leur semence dans le ventre des nymphes. « L'âge d'or » me dit-elle, oui, j'étais

arrivé dans l'âge d'or.

Par erreur. Ce pourquoi je devais fuir au plus vite (déjà le paradis n'était pas pour moi), les dieux et les hommes ne se mélangent pas m'expliquait-elle tout en hâtant le pas de ses longues jambes, quoique dignement, sans jamais courir, s'employant à me guider sur un sentier où elle nous avait rendus invisibles – hélas je n'ai pu noter sa formule sacrée – et qui devait me mener en lieu sûr. Allons bon, me suis-je dit tout en écoutant les étranges histoires échappées de l'enclos de ses dents comme un bouillonnement de bonheur, les dieux n'aiment pas non plus les étrangers, et moi qui ai décidé d'en être un pour toujours ! J'appris que nous étions sur une terre de Géants dont certains avalaient des pierres, d'autres ébranlaient le sol ou pouvaient porter la terre sur leurs épaules. Hélas je n'eus pas le temps de noter ses paroles et n'ai pu que me fier à ma mémoire, si bien que nombre des « merveilles » qu'elle me conta ont échappé à ma plume, et à présent tout est si loin que je ne sais même plus si je l'ai entendu.

Le chemin serpentait entre des ronces où j'accrochais constamment le peu de vêtement qui m'était resté, tandis que je la suivais fasciné par la longue ligne de ses cuisses et celle de sa voix comme d'un même mouvement, si bien que, quoique j'aie pu grâce à ma prodigieuse mémoire de l'époque, en retracer le parcours sur mon carnet, j'avais perdu tout sens du temps. Des siècles peut-être ai-je erré derrière elle, c'est ce qu'il m'a semblé en tout cas, voyez (et je dis cela pour quelque rescapé de *Manhattan-Google* qui aura réussi à me déchiffrer jusque là), comme il est difficile de s'y retrouver dans ce que vous appelez « temps ». À ce point de mon histoire, Alex qui ignore ce dont je parle et dont je prétends néanmoins avoir gardé un vague « souvenir », m'a toujours interrompu, émerveillé, en me demandant si les gens dont je parle ne se perdaient pas dans ce « temps » qu'il se représentait semblable au labyrinthe que je traçais sur le sol. C'est peut-être là, du moins je me le dis aujourd'hui,

que j'ai entamé une sorte de voyage de retour (si l'hypothèse d'Achille est juste) dans lequel j'entraîne à ma suite *Ceux des Sables*. Finalement on n'est jamais innocent où que l'on passe.

Les bergers de Nausicaa nous suivaient également, avec leurs troupeaux, protégeant de leur masse notre fuite, "on ne berne pas les dieux longtemps" me dit-elle tandis que l'un d'eux – tromperie ou poésie ? – tirait des sons étonnants du bec d'un roseau – une technique que j'enseignai plus tard à l'un de nos âniers, Arouk –, des sifflements aussi puissants que si nous étions une armée de serpents, de quoi décourager, du moins j'essayais de m'en persuader, une armée de géants à nos trousses. Nausicaa, qui semblait très versée dans la généalogie de son peuple, me dit qu'il était le fils d'une certaine Pénélope conçu par elle après qu'elle eut cédé à cent huit prétendants à son trône, une « putain qui paillardait honorablement » ajouta-t-elle, et finalement, voyez comme nul n'est récompensé, elle fut violée par un adolescent espiègle, véritable sac à malices qui passait son temps à courir les routes, détrousser les voyageurs et trousser les jupons lorsqu'il quittait son île pour les lieux réservés aux hommes, et qui s'était caché dans un corps de bouc. Pan, c'était le nom de cet éphèbe, en avait gardé une passion atavique pour les chèvres avec lesquelles il allait jusqu'à s'enfermer la nuit dans les cavernes.

Je n'eus pas le loisir de me réjouir ni de ces « merveilles » ni de ces sons, il était temps d'embarquer, de quitter au plus vite l'« Océan céleste » où je m'étais égaré, me dit-elle, pour les « rivières amères » du monde. Si ce qu'elle me disait était exact – peut-on mettre en doute la parole d'une déesse ? J'hésitai un long moment – alors je devais revoir la représentation de mes errances sur une page et les redessiner à la manière de ces cartes anciennes, usées, fripées, et néanmoins soigneusement conservées sous vide dans le blockhaus aux archives secrètes, que j'avais consultées avant mon départ de *Manhattan-Google*, et dont l'une, d'un

certain Anaximandre, avait particulièrement retenu mon attention : il me fallait peut-être les redessiner à sa manière sur une sorte de disque flottant que le « géographe » – je gardai néanmoins mes doutes quant à ses connaissances – avait découpé en trois parts de gâteau, et si c'était le cas – toujours « si » – alors j'allais naviguer vers l'est selon les indications de Nausicaa pour rejoindre la terre des hommes que le « géographe » ou prétendu tel, avait nommé *Asia*. « Il n'y a qu'une route pour l'est » ajouta-t-elle, « tu ne peux pas te tromper ».

Pour de plus hardis explorateurs que moi, ou sait-on jamais, pour le cas où les dieux-géants seraient morts eux aussi – mais pas Nausicaa, pas Nausicaa ! – sachez que j'ai conservé précieusement l'itinéraire de mon détour.

Un de ses bergers, au corps vigoureux et tanné, qui me dit s'appeler Sinbad, avait pris place sur le radeau pour m'accompagner. Hélas il périt sous mes yeux, dévoré par un requin sur lequel il avait voulu mettre le pied, le prenant pour une île, et avec lui tous les feuillets sur lesquels il avait noté l'histoire de ses voyages dont il me régala depuis le départ. Ma mémoire avait dû être avalée elle aussi, je n'ai rien pu en retrouver et ne pourrai rien vous dire des aventures extraordinaires qu'il me conta.

VIII

QUATRIÈME MERVEILLE, LA DISEUSE DE BONNE AVENTURE DU DÉSERT

*Où Shahrzad raconte à Irving sa propre histoire et lui indique
le chemin de Ceux des Sables*

« J'ai deux soucis de moins, le jour qui vient de passer et le jour qui va venir. »
OMAR KHAYAM

« Qu'est-ce que ce qui existe de tout temps sans avoir pris naissance, et qu'est-ce que ce qui naît et renaît sans cesse sans exister jamais ? »

PLATON – *Timée*

Peut-être Sinbad aura-t-il su endormir le monstre marin de sa voix chaude et bien timbrée ? J'essayai de l'imaginer un instant à la découverte des dédales de ce nouveau palais tout en forçant le ton pour charmer son hôte et se faire expulser dans un hoquet de rire en même temps qu'une pluie de diamants qu'un marchand moins heureux que lui, et surtout moins inventif, aurait abandonné dans un des recoins de l'orque, matière, pour ses prochains auditeurs, à un huitième récit (si j'ai tout oublié du contenu de ses voyages, du moins en ai-je retenu le nombre), mais je n'eus pas le loisir de rêver longtemps à sa fortune, une vague plus hardie que les autres, comme si quelque main invisible avait déplié tous les vents du ciel pour la pousser droit sur l'est, et mon radeau avec elle, me jeta sur les sables d'or d'une rive dont depuis je n'ai pas vu la fin.

S'il n'y avait hélas aucune Nausicaa à l'horizon, au moins cela ne semblait pas être une terre de dieux courroucés. Et s'il leur était jamais arrivé de s'y égarer à la recherche de nymphes, il y a longtemps qu'avant de rejoindre leur nation turbulente, ils les avaient transformées en corps coulissants aux reflets moirés. Aussi loin que je pouvais voir, j'étais seul. Les rares empreintes visibles étaient celles de plantes qui faisaient des grâces, s'étiraient dans le vent et dessinaient parfois autour d'elles comme une trace dansante. Qu'on ne m' imagine pas désolé, les hommes ni les dieux, pour ce que j'en avais vu, n'avaient rien à faire ici, ni leurs gratte-ciel, ni leurs flèches, ni leurs carquois, leurs amours et leurs colères, dans un lieu où l'on n'était guère saisi que de l'étrange envie d'enfoncer ses racines dans le sol comme les plantes, à la recherche d'une eau invisible, et d'attendre patiemment la rosée ou les prochaines pluies, du rose craquelé

du sol au matin jusqu'à l'orangé brûlant des mamelons échelonnés à l'infini le soir. Je dis matin et soir, mais je crois que c'est là, justement, que le temps m'a quitté. Ou bien était-ce moi qui venais de le quitter ? Nausicaa avait certes parlé d'une « terre des hommes » à l'est – et je prenais soin d'avancer en ce sens en me guidant à mon ombre – mais à part quelques lézards entre des roches qui attendaient encore d'être moulues, quelques renards des sables que je rêvai parfois vaguement, dans ma solitude, d'appriivoiser, et la nuit quelques gerboises sauteuses à la frimousse malicieuse que je baptisai « diddles » en souvenir d'une bande dessinée de mon enfance, qu'à *Manhattan-Google* on avait ensuite retrouvée déclinée sur tous les supports possibles, mugs à thé, socquettes, trousse et carnets d'écoliers, petites souris sauteuses et impertinentes qui se sauvaient à mon approche, les hommes, s'ils existaient – encore ? – étaient loin.

Peut-être, là aussi, aurais-je dû m'étonner d'une certaine qualité de l'air, si épaisse que l'on n'entendait aucun son, mais il n'y avait pas eu de porte et je n'avais franchi aucun mur, avançant seulement comme si à chaque pas j'entrais dans un univers qu'aujourd'hui je qualifierais à la fois d'absent et de cotonneux. Tout juste l'idée m'a-t-elle vaguement traversé que j'étais endormi, que je rêvais peut-être, ou, à l'inverse, que je venais de me réveiller.

C'est seulement quand j'ai rencontré *Ceux des Sables* (longtemps, bien longtemps après, c'est-à-dire bien des marches après) que j'ai compris (imaginé ?), non sans avoir d'abord tenté vainement (des jours ? des siècles ?) de les relier, eux et leur terre, à *Manhattan-Google* et ce que je croyais avoir été mon « passé » au bout du parcours dont je n'avais jamais cessé d'enregistrer les méandres dans mon « théâtre », oui bien longtemps après que j'ai compris (supposé ? inventé ?) qu'il m'avait fallu m'alourdir pour cette dernière partie du voyage, comme j'avais dû m'alléger au départ, et que désormais nous étions eux et moi seuls à

pousser le monde dans l'espace, de nos pas, de nos souffles, de nos paroles, de nos rêves, dans un temps qui n'existerait – peut-être – qu'à la fin de notre enroulement déroulement si jamais nous y parvenions, malgré toutes mes ruses et précautions, et qu'alors notre *Tour-Ville-Monde* aurait rejoint *Manhattan-Google*, ce que certains jours j'hésite non seulement à croire mais à souhaiter.

En attendant je marchais, m'aidant de mon « bâton de pèlerin » – c'est Alex qui le nomma ainsi lorsque je lui eus raconté quelques anecdotes des bâtisseurs de la *Grande Nuit* sur leurs premiers voyageurs, anecdotes qu'à vrai dire je ne tenais ni de première ni même de seconde main mais de quelques Anciens, car il y en avait également chez eux, qui les colportaient, c'était le rôle des Anciens – et, faute de compagnons, m'en inventant dans le ciel qui avaient l'air de me suivre, animaux ou humains que je baptisais allègrement, ou dont je me racontais l'histoire.

C'est en ouvrant les paupières – un matin peut-être ? du moins dans la douceur rosée, presque pétillante, des dunes autour de moi – que je découvris, bien des marches après des marches, le visage d'une adolescente, ou plutôt deux billes noires et brûlantes plantées sur moi avec une sorte de sévérité impatiente qui avait l'air de me sommer de déclarer à la douane de ses yeux ce que je venais faire là, d'où je venais, qui j'étais, ce que je transportais et dans quelle intention, et me rappelait les formulaires en dix exemplaires à l'usage de ceux qui tentaient d'aborder à *Manhattan-Google* (et d'ailleurs n'y pénétraient jamais après lecture des années durant par le « Conseil des étrangers », de ces formulaires, de leurs déclarations et de leurs pièges). « Shahrzad » me dit-elle soudain néanmoins, se présentant avec un sourire gracieux, semblable à une de ces roses du désert qui viendrait d'éclorre. Il faut croire que la lecture de mon formulaire avait été plus rapide, ou plus indulgent le déchiffrement des

codes de mon visage où sans doute elle venait de reconnaître à quelle série animale – non nuisible – j'appartenais.

J'avais devant moi cette fois – je dois dire que cette étrange habitude de surgir sous mes yeux comme d'un rêve, est restée pour moi depuis, une des déroutantes caractéristiques à ranger avec les charmes féminins dans la catégorie de la surprise bienheureuse – non quelque aurore aux bras blancs et à la senteur de miel, mais une enfant maigrichonne et moricaude, aux yeux néanmoins ensorcelants, sorte de Barbie en haillons, qu'on me pardonne l'image mais il y avait « chez nous », voyez comme je n'étais pas encore tout à fait parti (ou arrivé), une Barbie-Shéhérazade à laquelle elle me fit irrésistiblement penser, sur la présence de laquelle en plein milieu du désert je ne m'interrogeai même pas, non que tant de « merveilles » aient fini par me blaser, mais parce que j'étais persuadé depuis toujours, et sans cela j'imagine que je ne serais pas parti à la découverte des « étranges étrangers » comme on disait à *Manhattan-Google* (quand on n'ajoutait pas quelque chose de plus désagréable), et je serais resté un *Immobile* comme mes compatriotes, persuadé, oui, que c'est d'exister qui est étonnant, le reste et tout ce qu'on peut rencontrer, ou selon mon hypothèse actuelle, inventer, n'en étant qu'une sous variété.

Voilà comment je me retrouvai à écouter – des jours ? des siècles ? – les histoires qu'une gardienne de chèvres à la langue bien pendue, elle aussi – ne vous étonnez pas que ce soit encore pour moi, et malgré les exploits de Sinbad, un des charmes féminins –, contes dont elle avait pris l'habitude de régaler ses chèvres, persuadée que le lait de celles-ci en était ensuite meilleur, ce dont non seulement je me gardai de la détromper mais qu'il me faut également confirmer : jamais je ne bus lait plus onctueux, aux saveurs puissantes et presque épicées, qu'en ce lieu entre quelques roches, devant une grotte où j'avais pris un peu de repos avant de repartir, et dont mon souvenir fait un palais somptueux.

Non, je n'ai rien « oublié » cette fois, mais il n'est pas de mon propos de les rapporter, la narration que j'ai faite de ces « mille et une nuits » – titre que j'ai choisi depuis faute d'un compte plus exact – faisant désormais partie des textes précieux de notre bibliothèque où chacun peut la consulter. Néanmoins je vous en dirai une, disons la mille et deuxième, que j'ai omise dans mon livre, peut-être parce qu'elle me concernait personnellement, m'annonça Shahrzad qui semblait lire dans l'avenir, et que je n'attachais pas beaucoup d'importance à ce qui chez elle me parut alors n'être rien de plus qu'un boniment de diseuse de bonne aventure. Et à présent ? Je ne sais. Il m'arrive d'y repenser sans pouvoir décider où est la vérité, ou la part de vérité.

« Il y eut » commença-t-elle, « en des temps reculés, un Dragon aux mille têtes qui régnait seul sur l'immensité d'un espace et d'un temps qui n'existaient pas, et néanmoins il était assez gigantesque, pour tenir toute la place, si je peux dire. Non, il ne s'ennuyait pas, ses yeux qui regardaient dans toutes les directions – si je peux dire – avaient assez à voir en lui-même et à l'extérieur de lui-même. Ce n'est donc pas par ennui qu'il s'endormit mais pour se voir autrement à travers les espaces – si je peux dire – du rêve. À sa grande surprise il découvrit alors qu'il n'était qu'un dragon-nain, et cependant il tenait toujours toute la place – si je peux dire –, si bien qu'il décida de voyager, d'avancer au lieu de rester immobile et satisfait dans un espace absent. Les voies du rêve sont impénétrables : à chaque fois qu'il faisait un pas surgissait un autre dragon-nain, une duplication de lui-même à vrai dire (il se reconnaissait parfaitement), et à eux deux, puis trois, puis quatre, et à l'infini, ils occupaient encore toute la place. « Peu importe la taille » se disai(en)t-il(s), « mais que se passera-t-il si je m'endors ? ». Il(s) étai(en)t curieux et décid(a - èrent) de s'endormir. C'est à peine si chacun d'eux avait la dimension d'une tête d'épingle, et ils commencèrent à fourmiller,

toujours avançant et toujours s'émerveillant, un jeu qui les amusa assez longtemps – si je peux dire – pour qu'à chaque petite explosion de dragon une fine poussière apparût, un résidu en quelque sorte, personne ne le remarqua, ni même eux, à vrai dire ils n'y prirent pas garde. Jusqu'au jour – si je peux dire – où ils décidèrent de remonter la chaîne de leurs sommeils successifs et de retrouver leur taille d'origine, ce que d'ailleurs ils ne purent, aucun d'eux ne se souvenant de celle-ci, et pour cause le temps n'existait pas, si bien qu'ils continuèrent à enfler sans danger pour l'espace qui n'existait pas, mais sans prendre garde là encore – et cependant ils avaient assez d'yeux pour cela, mais le jeu devait les captiver tant qu'ils ne remarquèrent rien d'autre – qu'ils laissaient derrière eux cette fois, à chaque explosion, une masse de plus en plus volumineuse. Peu importe, se dirent-ils, le jour où ils s'en aperçurent, il y a de la place – si je peux dire – pour tout, et ils se mirent à jouer avec ce qui ressemblait à des sortes de balles. Les poussières qu'ils avaient créées – oui, je suis obligée de dire ainsi désormais – se mirent à dormir et rêver elles aussi, si bien qu'aujourd'hui on ne sait plus bien où on en est. Il y en eut qui dormirent toujours, d'autres qui se réveillèrent parfois, émerveillées, résidus de rêves sans le savoir, et d'autres qui appelèrent « monde » ce qu'elles avaient sous les yeux. Certaines d'entre elles craignent encore de se rendormir et de ne pas retrouver leur chemin parmi tous ceux qui les ont menées jusque là. D'autres avancent en imaginant contenir un jour – et celles-ci prétendent que le temps a déjà existé – le bout du monde.

Mais peu importe, il y aura toujours assez de place – si je peux dire – pour qu'elles continuent à avancer ou se réveiller quelque part. Et où sont les dragons aux mille têtes ? Ici et partout, et ils continuent à se regarder de l'intérieur et de l'extérieur, à s'endormir et se réveiller, à grandir et rapetisser, ce qui ne change rien à rien, ils ne l'ignorent pas, quoi qu'en puissent penser les poussières. »

Quand elle avait fini une histoire, après avoir été, tandis qu'elle racontait, une très vieille – ou plutôt sans âge – et très belle femme, Shahrzad redevenait une gamine ordinaire, sautillante et satisfaite, et disparaissait quelque temps avec ses troupes. Après celle-ci, j'eus beau attendre – un jour ? des siècles ? –, elle ne revint jamais. Je finis par prendre la direction qu'elle m'avait indiquée et où je trouverais, oui, avait-elle ajouté avec malice, des hommes.

Au bout du chemin étaient *Ceux des Sables*.

IX

CHEZ CEUX DES SABLES 1

Où les acrobates se mettent à avancer en suivant Irving

et

emportent la Parole avec eux

« Ainsi donc, dis-je, la terre doit d'abord exister sous la forme d'un concept ? Puis elle doit être chantée ? Ce n'est qu'après cela que l'on peut dire qu'elle existe ?

- C'est cela

- En d'autres termes, « exister » c'est « être perçu » ?

- Oui »

BRUCE CHATWIN – *Le Chant des pistes*

D'abord il y eut à l'horizon des formes brunes qui tremblaient, semblables à des vapeurs de chaleur qui monteraient des sables. Elles étaient dispersées, réparties un peu partout sur les dunes aussi loin que portait mon regard. On eût dit un troupeau de ruminants paisibles occupés à brouter un à un tous ces grains dorés. Elles auraient pu aussi

bien être des ruines d'un monde disparu, des statues peut-être, posées là pour l'éternité comme les pièces d'un jeu d'échecs gigantesque.

Plus j'avancais, plus elles semblaient reculer, parfois comme englouties dans le creux d'une des ondulations et ressurgissant un peu plus loin. J'ai pensé d'abord qu'elles me fuyaient. Mais non, le vieux Tuborg m'apprit plus tard que tous s'étaient immobilisés du moment où j'étais apparu et n'avaient cessé de me fixer. "On t'attendait" m'a-t-il dit, de cette belle voix chaude et rauque de vieux Sage, oraculaire oui, "on attendait depuis longtemps". Pourquoi, il ne le dit pas. Était-ce bien nécessaire ? Étrangement je le savais, je savais que j'étais arrivé et qu'il ne restait plus qu'à dérouler ce frémissement caché sous leurs pas.

J'ai longtemps imaginé qu'un fleuve venait nous désaltérer, nous prendre entre ses bras, mais non, il n'y avait que les sables à l'infini, voilà pourquoi il a fallu construire, pour retenir ce serpent de vie qui courait sous leur peau dorée et que depuis nous poursuivons. Lui continue à nous entraîner. Jusqu'où ? Nul ne sait.

Un fleuve, il y en avait eu un, pourtant, c'est certain – peut-être dans un autre monde inventé par quelqu'un d'autre ? –, car il était resté des crevasses profondes dans le sable où le corps s'enfonçait mollement et laissait sa trace fraîche. Une longue trace où creuser nos puits et laver le linge après l'orage. Les femmes en revenaient avec aux cheveux des fleurs qui avaient poussé dans la nuit, en même temps que les grenouilles, les crapauds, les serpents et les crocodiles, disaient-elles. Ou bien un sillon refuge pour les siestes à l'abri d'un palmier nain d'où les âniers rapportaient, aux tout débuts de la construction, des paniers chargés d'argile à creuser, modeler, sécher. Plus loin, si on continuait à suivre la trace, à portée de marche et d'« hommes qui revenaient » (c'est ainsi qu'au début on évoquait les distances les plus

longues) c'était les marais où ils allaient se fournir en chargements de roseaux à faire la paille pour nos briques, mais aussi en légendes – qu'ils intégrèrent bien vite à celles qui couraient sur *Manhattan-Google* –, là-bas vivait Houbaba l'Ogre des Forêts, disaient-ils, au milieu des Sables, entre des arbres en pierres précieuses, des « bords de mort » comme ils les appelaient, et qu'ils ne voulaient pas approcher. Seuls quelques gaillards qui s'y risquèrent, revinrent avec de bons bois odoriférants que parfois on brûlait le soir au campement, mais dont je fis assez vite les coffrages pour nos premières constructions.

- Jusqu'où on va aller comme ça ? me demandait Alex tout en me suivant avec la corde et en la tendant quand je le lui demandais.

- Je ne sais pas... Je veux dire surtout que je ne sais pas si on arrivera.

C'était une idée qui l'enchantait – non seulement lui mais tous ici, particulièrement le *Conseil des Anciens* –, et qu'il me faisait répéter à chaque fois qu'il venait m'aider. Qu'importait en effet d'arriver pour eux qui n'avaient jamais rien fait d'autre que marcher ? À présent ils avançaient dans une sorte de rêve, mais j'ai compris qu'ils le portaient en eux depuis longtemps ce rêve. Était-ce la raison de cette attente mystérieuse dont m'avais parlé le vieux sage ? Pour ce qui est de moi je ne pensais qu'à suivre, poursuivre – saisir ? – ce qui avait tremblé sous la peau des sables et dont j'ai su seulement plus tard que c'était Sarah.

Ils m'attendaient ? La *Parole* – celle des sables qu'ils avaient entendue, m'expliqua un jour Tuborg – devait être dite, rappelée, elle avançait avec eux – et moi –, je faisais désormais partie des histoires qu'ils enchaînaient chaque jour, j'étais celui dont l'arrivée avait fait bouger le monde sous leurs pas. Les séries de carrés, puis de cercles, qu'au début je traçai autour du campement, devinrent leur itinéraire

rituel de chaque soir, qu'ils empruntaient les uns derrière les autres, se perdant, se croisant, se retrouvant, tout en enlaçant leurs histoires d'une façon qui était pour moi une forêt de paroles aussi inextricables que ces murs encore imaginaires qu'ils nommaient en les désignant.

X

CHEZ CEUX DES SABLES II

*Où Irving se met à bâtir un labyrinthe multidirectionnel,
démultiplié et tournant*

et

*Où la Parole est transmise à la femme qui va s'éloigner pour
toujours*

« Je connais un labyrinthe grec qui est une ligne unique, droite. Sur cette ligne, tant de philosophes se sont égarés qu'un détective peut bien s'y perdre. »

J.L. BORGES - *La Mort et la boussole*

« Ma noble sœur, la sainte Nisaba, a reçu la règle à mesurer et garde à son côté l'étalon de lazulite ; elle diffuse les grands pouvoirs, fixe les frontières, marque les bornes, elle est devenue la secrétaire du pays... »

Enki et l'ordre du monde - Mythe sumérien

Mes carrés ont grandi. Je ne sais plus bien à quel moment on a cessé d'être dehors pour être dedans. À quel moment on a cessé d'être *Ceux des Sables* pour devenir *Ceux de la Ville*. Les *Acrobates* continuaient à pousser chaque fois un peu plus loin leurs chameaux ou leurs ânes qu'ils ramenaient chargés de bois de palmes et de joncs, et ne remarquaient pas à leur retour combien de carrés, semblables et seulement chaque fois un peu plus grands après tout, s'étaient ajoutés aux

précédents. Sitôt franchie la première porte ils s'écroulaient sans se demander s'il s'agissait de la même qu'à leur départ, posaient leur baluchon à l'intérieur de la première enceinte et s'endormaient sur la brique encore tiède du soir pour un long sommeil. C'est seulement quand ils se mirent à ne plus retrouver leurs parents, leurs frères, leurs sœurs ou leurs cousins (ou quand ils s'égarèrent en tentant de partir à leur recherche) qui, durant leur absence, avaient installé leur nid douillet chaque fois un peu plus loin eux aussi, transformant au passage le monde autour d'eux, voire leurs habitudes et leurs façons de faire, au point que si les premiers avaient pu les rejoindre il est probable qu'ils ne les auraient pas reconnus, c'est seulement alors que tous ont compris qu'une limite avait été franchie et qu'on s'est mis à dire *Ceux de la Ville* pour ces lointains cousins qui faisaient leur vie quelque part ailleurs, dans un des îlots que j'avais ménagés à l'intérieur de mes carrés.

Au début c'était une construction massive, quelque chose comme un gros gâteau sec de briques rouges qui avançait par une succession d'enceintes. C'est seulement plus tard que j'ai eu l'idée d'un enroulement de cercles qui suivaient mieux la courbe des sables que les pas de ces « éclaireurs » en quelque sorte – ou leurs paroles ? Le doute subsiste – semblaient pousser devant eux, sans cependant jamais rejoindre l'horizon, mouvement qui me permit en outre de suivre avec de plus en plus de précision, plus tard lorsqu'il fallut s'enrouler de plus en plus loin vers un ciel à l'horizon qui lui aussi avançait avec nous, ce qui plaiderait pour l'avantage à leurs paroles, mais comme je l'ai fait remarquer peu importe, nous faisons marche commune.

À ce jour l'horizon ni le ciel ne sont encore atteints. Ni le Temps.

L'idée du labyrinthe, je l'ai dit, m'était venue des bâtisseurs de *la Grande Nuit*. Je l'ai perfectionné. Le mien est multidirectionnel, démultiplié et tournant, chaque espace

en engendrant un autre où se perdre à mesure que, non seulement les pas mais les chemins, avancent. La bibliothèque, par exemple, dont je ne parle ici que pour mémoire, et qui est mon véritable chef-d'œuvre, permet « d'avaler » – si je peux m'exprimer ainsi, mais finalement c'est le principe même de ma trouvaille – chaque livre qui passe. Je ne révélerai pas tous mes secrets, il y en aurait pour s'en emparer et en faire mauvais usage – *Manhattan-Google* était envahi de ce genre de pirates, j'ai appris à me méfier – mais je peux au moins dire que j'ai su utiliser la force de glissement des sables autant que leur résistance, pour élever, lorsque la nécessité m'en est apparue, une Tour qui a fait longtemps notre fierté, « le bâtiment qui se met debout » comme l'a appelé le vieux Tuborg, et que personne aujourd'hui, par la force des choses, ne remarque, depuis que chacun d'entre nous n'est plus qu'un des grains de sables qui la composent.

Peu à peu, quand nous nous sommes agrandis, le *Conseil des Anciens* a chargé Harane d'accompagner le chantier, d'en être la Récitante. Alors on ne parlait pas encore de Gardienne. Pour moi, elle en devint également le Scribe avant de prendre, bien plus tard, ses hautes fonctions au dernier étage de *La Tour*. Ses carnets d'alors sont désormais exposés eux aussi dans la vitrine du Grand Hall, enfin je dis carnets, à l'époque elle utilisait encore l'argile tendre à sécher, désormais nous n'avons plus guère que nos écrans, je ne sais si c'est « mieux » comme l'affirment certains, quand je me souviens de la vitesse à laquelle elle maniait le calame, creusant, trouant la chair molle de ces sortes de cœurs qu'elle allait ensuite offrir au soleil et où palpitaient, palpitent toujours – les mots restent brûlants de ce que nous avons été –, nos vies et nos rêves brefs.

Une jeune femme mince et douce cette Harane (enfin "jeune" selon les critères de *Manhattan-Google*, je pense qu'elle l'est toujours, en tout cas je n'ai pas remarqué de changement à la

dernière visite que je lui ai faite par l'Araignée n°1, celle qui m'est réservée), et qui parle peu en dehors de ses fonctions, c'est mieux ainsi, elle n'en a que plus d'attention au monde et aux autres. Plus tard, lorsqu'il a fallu choisir une Vigie je n'ai pas hésité, son regard, en apparence curieusement absent, semble traverser les épaisseurs et les distances sur une fréquence inconnue.

Avec son large bandeau sur le front pour se protéger du soleil, elle était capable de rester assise autant que le chantier durait, immobile, attentive, à la manière d'un chef d'orchestre qui perçoit le plus infime des sons dans la symphonie des instruments, notant les gestes des uns et des autres, le passage des femmes, le retour des « hommes des marais », la couleur de la terre, les cris et les rires, le décompte précis des charges sur les ânes, la voix têtue des enfants, le froissement des bottes de roseau, le floc d'une bouse de vache, le nombre des coups de masses et de burins, l'entassement des briques et le crissement des treuils, les pas hésitants d'abord, peureux parfois, puis de plus en plus rapides – et elle en notait la vitesse – de ceux qui empruntaient chaque soir ce que j'ai appelé depuis le « labyrinthe » – le sol de notre Hall désormais –, les chants d'Arouk, un des âniers dont on entendait la voix flûtée dès le matin, ses paroles et la portée musicale de ses variations fantaisistes (qui sont restées dans nos archives comme les soupirs et les bonheurs du chantier, ses difficultés aussi), en même temps que les histoires entrecroisées des uns et des autres, la vie enfin, le monde, qui passaient sous ses yeux avec l'agitation d'une ruche, mais aussi ce qu'elle en devinait, une moue, un regret, une fureur rentrée, un geste mal maîtrisé, une colère, un clin d'œil, les relations, invisibles souvent, des uns et des autres, si bien que j'ai pu, en lisant ses « carnets », retrouver non seulement tous les détails de la construction – détails qui seront une mine d'or pour d'autres architectes s'il en existe encore le jour où le temps sera inventé – mais tout ce qu'alors je n'avais ni

vu ni soupçonné et qu'elle seule avait traversé de ses rayons propres qui dénudaient les êtres et les choses.

À présent bien sûr ses doigts ne se jouent plus, à la vitesse d'une prestidigitatrice, des tablettes d'argile et des roseaux, ses pensées sont transmises instantanément au *Cerveau majeur* qui se charge de les transcrire. Mais de là-haut où elle est devenue notre *Vigie*, je sais qu'elle peut percevoir au plus loin et dans toutes les directions, l'œil sur une sorte de télescope intérieur qui se déploie – du moins à ce que je suppose – à l'infini.

Personne à part moi, *l'Assemblée des Anciens*, Leo – le peintre –, et bien sûr Harane, n'a désormais accès aux premiers stades de la construction dont chacun, à l'époque où elle a commencé à s'élever, pouvait admirer les « merveilles » que certains de nos plus vieux récits relatent, récits également conservés avec soin et mesure constante du degré d'hygrométrie derrière les vitrines du Grand Hall, alors qu'entre les îlots de quatre plèthres de côté chacun, on érigeait des poutres de palmier, les seules assez solides pour soutenir les fameux « jardins suspendus » qui ont fait la réputation de notre construction, afin de remblayer les espaces encore vides à l'intérieur du premier cercle, ainsi que les escaliers monumentaux aux flancs de ce qui ressemblait encore à un « gâteau », sortes de rambardes sur lesquelles au début les enfants usaient leurs culottes. Ça n'a pas duré.

C'est alors que j'ai fait la connaissance de Leo, le premier étranger qui surgit ici après moi. Il cherchait du travail et nous n'en manquions pas. Lui, il a prétendu ne venir de nulle part – était-ce vrai ? Je l'ignore encore –, pensant peut-être faire pièce ainsi à la phobie des étrangers dont les peuples rencontrés sur son passage, j'imagine, lui avaient appris à se défier, mais *Ceux d'Ici*, à cette époque encore intermédiaire entre les Sables et la Ville, eurent au contraire du mal à accepter cet « homme absent » comme ils

l'appelaient, qui ne portait aucune terre avec lui au bout de ses semelles ou de sa langue. Sans les images qu'il portait – en lui ? – je me demande s'ils l'auraient jamais accepté.

Car il y eut les images. Elles semblaient s'écouler de lui comme une sorte de sève inépuisable – il est toujours là d'ailleurs, à en produire –, où Alex, émerveillé, reconnut immédiatement son « théâtre ». « C'est de là qu'il vient » me dit-il, « son monde est dans la carapace de sa tête », et la rumeur s'en répandit aussitôt. Les bienfaits également. Les premières images étaient entrées chez nous et chacun en ressentit comme un renouveau, un souffle qui se mit à emporter avec plus de force les sables, la *Tour-Ville*, nos pas, nos paroles et nos rêves d'un même élan vers l'avant. Je n'ai pas besoin de préciser, tout le monde l'aura deviné, que Leo a eu immédiatement un contrat à durée pérenne, – comme Harane dont il devenait en quelque sorte le frère, sans doute est-ce de là qu'est née leur amitié –, non, comme vous l'imaginez peut-être, pour produire des images – les images, elles venaient toutes seules eût-on dit, il parlait en outre de leur puissance, le soir lorsque nous étions seuls à fumer longuement des sortes de narguilés tandis que tous autour de nous étaient en train de s'assoupir, avec des accents angoissés que je n'ai entendus que chez lui, comme si elles étaient une pâte, une matière dans laquelle il risquerait d'être englué, voire un monstre aux tentacules innombrables menaçant de le dévorer, il lui fallait donc absolument, disait-il, les tenir à distance –, mais embauché plutôt à monter avec nous les briques, et nous n'avions pas à l'époque trop de mains ni de moyens. C'est d'ailleurs lui qui remarqua le premier, son œil de peintre probablement, une nappe noire et brillante entre deux roches, ce naphte que l'astucieux Achille eut l'idée d'utiliser en colle pour les briques. Harane, elle, en fit du sel et de l'huile.

Il y a bien longtemps que les grues ont remplacé les palans et que les verrières, les miroirs ou les structures métalliques ont remplacé les briques, mais nos archives en ont

conservé notes et dessins – de la main de Leo – et je dois dire que de tous les Irving qui se sont succédés en moi – vous m'excuserez, c'est ainsi que je vois les choses – l'Irving d'alors (est-il le premier ? Je l'ignore) est le plus cher à mon cœur. C'est également lui qui a pensé, je ne sais sur quelle impulsion (celle de Sarah sans doute déjà, c'est ce que je dirais aujourd'hui), à faire bâtir un « quartier de la Sagesse » pour ceux, on les appelle des « philosophes » – sept, nous en avons choisi sept – qui observeraient le ciel. Ils sont bien loin de nous à présent – de plus en plus près du ciel mais leurs derniers calculs révèlent que celui-ci n'est pas encore atteint. Le sera-t-il jamais ? – mais ils transmettent leurs découvertes par impulsions au *Cerveau majeur*, et on ne compte plus les immenses services qu'ils nous ont rendus à traduire les chiffres des étoiles pour guider nos pas.

Oui, ce ne pouvait être que l'idée de Sarah.

XI

CEUX DES SABLES III

Où les bergers inventent le ciel et Irving reconnaît Sarah

« Dieu alluma au second cercle, à partir de la terre, une lumière que nous appelons le soleil, afin d'éclairer tout le ciel et de faire participer à la science du nombre tous les êtres vivants qui y sont appelés, instruits par le mouvement du même et du semblable. »

PLATON – *Timée*

« Ô Dame des Étoiles,
qui tiens à la main la tablette de lapis-
lazuli
Ô roseau Nisaba, roseau pur,
déesse nourrie du lait sacré,
qui tiens le roseau des sept nombres,

qui accomplis les cinquante grands décrets... »

TABLETTE SUMÉRIENNE DE TELLO, conservée au Musée archéologique d'Istanbul.

J'aurais dû dire « bergers philosophes » pour ceux que j'avais placés aux premières loges de ce qui est devenu *La Tour*. Mais c'est un pléonasme.

Bergers de père en fils bien sûr. Et philosophes, que je le dise tout de suite, pas seulement parce qu'ils ont été choisis pour grimper « l'escalier du ciel », comme ils l'ont appelé. À l'époque une telle nouveauté – véritable audace architecturale –, qu'il a été très critiqué, et moi son inventeur également, avec la violence des ignorants qui ne se privaient pas de me traiter d'« insolent », d'« orgueilleux », les plus modérés ajoutant « il ne sait pas ce qu'il fait, il va nous entraîner tous dans la chute », je n'ai pas écouté, le monde est toujours là et nous aussi. Escalier auquel aboutit leur quartier réservé, en vérité une sorte de nacelle fragile à laquelle personne d'autre qu'eux – hors moi – ne peut accéder qui se balance à l'est de *La Tour*, nacelle en plein ciel où ils se relaient pour observer notre progression et aussi ce qui vient au-devant de nous ou ce qui pourrait venir si l'un des nôtres lançait ses rêves un peu trop loin au-delà de ses pas ou de ses paroles et cela il faut également le surveiller avec la plus grande attention. Philosophes donc surtout, parce que ce sont eux, là-haut, à la proue (quoiqu'ils prétendent que nous sommes tous sur une sorte de nacelle infiniment creuse et légère qui avance dans le vide, je l'ai noté et fait noter dans nos archives, il faut peut-être le croire, personne d'autre qu'eux n'est à même de s'en assurer) qui veillent à l'ordre et au fonctionnement de cette machine « en route vers le temps », disent-ils.

Bien sûr on a choisi les meilleurs des bergers, et en premier Philomène, leur chef, dont il m'arrive bien souvent de

regretter le langage aussi rude et acéré que sa peau brunie au soleil, ce corps de femme comme taillé dans le roc avec une rigueur harmonieuse, ses chants qui transperçaient la pureté du soir (aujourd'hui, si haut qu'elle soit, je peux entendre ses trilles modulés en mineur avec quelque chose d'étonnamment douloureux comme si elle voulait de là-haut nous faire passer un message dont néanmoins rien ne porte la trace dans les impulsions que nous enregistrons), de regretter la présence de cette « femme de vérité » comme j'aimais l'appeler et nos conversations interminables sur la mathématique du monde. Car d'une certaine façon, pour eux, bergers, le monde c'était le ciel. À force de le regarder à la renverse, ils l'avaient inventé, comme nous la terre, en avaient reconnu tous les chemins, tissant, brodant de rêves lumineux, d'itinéraires et d'histoires le revers de ce manteau. Leurs calames en avaient même inventorié précisément le nombre et les noms, cohorte de compagnons familiers, chèvre, taureau, « Grand chien » – leur luminaire préféré –, sans oublier tous ceux, scarabées ou scorpions à déterrer dans le sable pour un mets croustillant, ceux dont ils s'inventaient les histoires fabuleuses, licornes ou poissons à têtes de chèvre, ou encore ceux qui seulement sonnaient bien à leurs oreilles comme ce « Compostelle » étoilé dont le large ruban blanc semblait leur ouvrir la voie. « Un nom pour les rimes » me dit un jour Philomène qui est aussi poète que mathématicienne. Et magicienne (ou plutôt mage, comme ils disaient alors, « magicien » c'est pour moi, mon théâtre, mes boîtes et mes labyrinthes, qu'ils l'ont inventé), mais est-ce que ce n'est pas la même chose ? disait-elle ? Quand je vois ce que depuis nous avons fait surgir des chiffres, je lui donne raison. Elle, en tout cas – et tous les bergers –, mage ou magicienne peu importe, puise ses miracles dans les chiffres du ciel, voyant, oui c'est ainsi qu'elle dit, la suite de ce monde que nous n'avons pas encore inventé (au passage, je me suis toujours demandé pourquoi à *Manhattan-Google* ils n'ont pas pensé à envoyer un magicien sur la lune

au lieu de l'homme aux semelles de plomb), le devinant dans la marche des planètes, ces « interprètes du Grand Livre », comme les appelle Philomène. Ici je dois dire que sur ce *Livre* nos savants se partagent en deux écoles. Pour les uns, l'école des Scribes, il s'agit d'un simple registre. Entendons-nous, pour la bonne marche de ce monde – ou la lecture du *Livre*, ce qui revient au même –, le registre doit être exhaustif. Je ne veux pas sous-estimer leur tâche, rien de plus délicat finalement. Ceux-là sont penchés tout le jour sur leurs tablettes, à noter le moindre friselis de vent, une goutte de pluie égarée, une parole en l'air, le nombre des grains de sable – à l'oreille, disent-ils, à l'oreille, on sait qu'il y en a un de plus –, le murmure d'un pas ou le sifflement du plus menu des oiseaux. Comme on l'imagine bien, à mesure que nous avançons dans l'espace, ingérant ou inventant je ne sais, une infinité de mondes, d'êtres et de choses, il a fallu prévoir pour les représentants de cette école (la première si j'en crois ce que m'en ont dit les Anciens, mais toujours aussi représentée) plusieurs salles spéciales à l'intérieur du Scriptorium, et j'envisage même pour cette salle un enroulement développement identique à celui de la bibliothèque.

Ne croyez pas que leur tâche soit aussi simple que je l'ai dit, rien de plus complexe que ces rangements – tout l'ordre du monde en dépend selon cette école – qui au reste donnent lieu à des débats à l'infini quant à la répartition en catégories et sous-catégories. Les critères variant non seulement avec chaque savant, mais également avec les étapes et les progrès de ses observations, les contestations – dont sont soigneusement conservées les traces dans les minutes des débats –, ou la variété, vertigineuse aurais-je tendance à dire, des apparitions d'un objet dans les paroles des uns et des autres. Quand Melissa est revenue des marais en décrivant les gerbes d'étincelles surgies de la gueule des crocodiles, c'est une infinité d'arbres à palabres qui fut nécessaire avant de décider de ranger le crocodile dans les animaux de

l'eau ou ceux du feu, ce qui au moment où j'écris n'est pas encore résolu mais peu importe, le crocodile a disparu, nos canalisations ne lui convenaient pas. Je n'ai pas besoin de préciser qu'il a fallu créer une fonction de Sous Scribes – et des salles à eux réservées – pour ceux qui sont chargés d'enregistrer les modifications, voire de les présenter en listes, tableaux ou dessins, ce qui n'est pas, croyez-le bien, un simple détail mais de la plus haute importance pour ce qui est de la représentation de l'univers dans le miroir où il convient que celui-ci se reconnaisse pour continuer à avancer.

Quant à la deuxième école, c'est celle des Historiens, des conteurs d'histoires si vous préférez, ceux pour qui le monde parle, avance en récits qu'ils s'acharnent à reconstituer, car ne croyez pas que ce soit plus simple pour eux qui ont à lire entre les lignes, interpréter, traduire, je laisse à penser les débats qui ne sont pas moins interminables que ceux des Scribes. Même si nous avons désormais nos lecteurs patentés et autres colporteurs de ragots (indispensables dans toute histoire qui se respecte) à la pointe des techniques les plus sophistiquées d'enregistrement, de véritables têtes de lecture micro numérisées – et je crois que pas une maison, pas un couloir, pas une canalisation, ni même une *Araignée*, n'a sa puce, indiscrete disent certains, indispensable disent les autres si l'on veut suivre le flux des histoires entrecroisées –, vous pensez bien que non seulement personne n'est d'accord quant à la ligne directrice du récit, sa vérité, qu'un certain nombre de petits malins prennent plaisir à brouiller si bien que c'est toute une équipe de détectives qu'il nous a fallu engager, quand ce n'est pas son utilité dans la bonne marche du monde qui est contestée.

Ce n'est pas à moi de décider quelle école détient la vérité. Les deux, dit Philomène, qui en tant que philosophe et chef des bergers est au-dessus de la mêlée et m'a fait d'ailleurs remarquer que pour chacune des écoles les mots sont

aussi importants que les choses. Je n'ai pu alors m'empêcher de lui confier ma vieille crainte de voir tout s'effacer sous mes yeux. Pire, que rien de tout cela n'existe qu'en moi, mon « théâtre », l'écorce où j'ai sculpté le monde et sous laquelle un jour, si le temps est inventé, on m'enterrera comme cela se faisait à *Manhattan-Google*. Elle a eu un sourire, un rire même, de vieille sage aux rides absentes, contemplant l'horizon de ce qui n'existe pas, ce qu'elle est seule à remarquer, et m'a abandonné avec un certain amusement à mes doutes (c'était la dernière fois avant qu'elle aille retrouver les autres à son poste, depuis nous ne communiquons plus que par impulsions, même s'il m'est arrivé dans les moments de nostalgie d'emprunter l'*Araignée* numéro 1 pour la rejoindre), déclarant, tandis que la nacelle qui la portait s'élevait, et avec un grand salut des deux bras, « qu'importe que le monde n'existe pas si on le raconte ? »

Depuis j'ai souvent repensé à cette phrase. Et dans les moments difficiles, il y en a eu croyez bien, elle m'a été d'un grand réconfort. D'une grande utilité également quand j'ai su, peu à peu, avec l'expérience, faire disparaître un récit sous un autre, emprunter les mots d'un voisin, comme ils font tous ici. Oui, elle a été une sorte de lorgnette à voir les choses autrement, ou découvrir la maison intérieure de ceux qui m'entourent en franchissant d'un pas allègre les dédales de leurs récits.

J'avais sans doute été jusqu'ici trop obsédé par la vérité, persuadé qu'il fallait aller la chercher quelque part, la déloger où qu'elle se trouve, du bout de mon bâton s'il le fallait, au plus profond des sables. Et voilà que j'avais fait cette longue route – et qu'au passage j'avais perdu le temps, j'ignore toujours où et comment – pour arriver au pays de ceux qui n'y croient pas et leur offrir au creux d'une écorce le tremblement de lieux déjà disparus. Peu importe, me disait Philomène à sa façon, de ceux-là aussi ils s'étaient emparés,

il leur arrivait même de les chanter comme s'ils y avaient eux-mêmes vécu, et les écoutant, il me semblait alors qu'ils les connaissaient mieux que moi. Que de les chanter si bien leur donnait en quelque sorte des droits sur ces terres que j'avais cru miennes. Ou dont je m'étais vaguement enorgueilli, même en les reniant, d'être le fils, perdu peut-être très loin, mais avec une attache invisible au pied.

Un jour il y a eu quelque chose comme une couleur du ciel qui s'étirait plus longuement à l'horizon, quelque chose comme une écharpe de tendresse échappée de mes mains tandis que je dessinais enfin le premier cercle, et j'ai compris soudain que ce n'est pas le sable qui compte mais l'espace entre ses grains.

C'est alors je l'ai vue devant moi.

Oui, Sarah, enveloppée dans les plis de l'ombre, une robe si bleue que je n'en ai pas encore trouvé la fin, et qui continue de nous tirer à elle. Je savais que sur le chemin des histoires, ce qui passe n'attend pas, alors je l'ai prise dans mes bras, elle si mince, si fragile, avec la sensation étrange pourtant de ne pouvoir la contenir.

Certains disent qu'elle a toujours été là. Que je ne la voyais pas, c'est tout. Peut-être ont-ils raison.

LIVRE DEUXIÈME

Le Livre de Leo

Le Peintre

ou

Le Monde sous le Monde

« Au centre de l'explosion, sur le pont qui se situe près du Musée des sciences, un homme et sa charrette avaient été projetés sous la forme d'une ombre précise montrant que l'homme était sur le point de fouetter son cheval au moment où l'explosion les avait littéralement désintégrés... »

JOHN HERSEY – *Hiroshima*

« Je suis sorti du métro à Canal Street, tout juste deux arrêts avant ce qui a été le World Trade Center (...) Maintenant, ce même lieu, d'après les rares photos qu'on a publiées, est devenu une Pompéi de cendres, un sous-sol de sinistres excavations où s'agitent les faisceaux de lampes et où des hommes équipés de masques respiratoires creusent parmi les décombres et trouvent les vestiges d'existences qui en seulement un mois sont devenues aussi lointaines que les reliques des tombes égyptiennes. »

ANTONIO MUNOZ MOLINA – *Fenêtres de Manhattan*

I

HABITER L'INFINI

Où Leo se rend aveugle pour entrer dans le monde des images

« Mes tableaux ne sont que les cendres de mon art. »

YVES KLEIN

« car nous avons en nous tout l'espace rêvé »

PAUL ELUARD – « Le Sourd et l'aveugle » –
Mourir de ne pas mourir

Longtemps je me suis efforcé d'être aveugle. Tous les peintres devraient commencer par être aveugles.

Il ne s'agit pas seulement de fermer les yeux. Mais d'une discipline de tout le corps. Un infini travail. Semblable à celui qu'Harane s'est imposé avant de franchir un jour les épreuves et d'être proclamée *Gardienne du Souffle*. Elle est discrète, elle n'en a jamais parlé, mais j'en connais un certain nombre, je sais surtout qu'il lui a fallu apprendre à entrer dans les autres, à être les autres, les livres, les images, "le monde" si l'on en croit Irving. Apprendre à être *Souffle*. Des siècles d'entraînement, d'affinage de toutes les facultés perceptives.

Moi, je n'ai passé aucune épreuve et je ne suis chargé d'aucune tâche. Je vais, je viens, avec la plus immense liberté. Mes images tombent dans le domaine public, c'est tout. Si je me suis rendu aveugle, c'est que je voulais habiter l'invisible. L'autre espace. Harane m'a confié qu'elle ne croit pas à celui que crée patiemment Irving, seulement à celui qu'elle imagine, – ou voit, je ne sais plus comment elle l'a dit – mais je crois que cela revient au même. Pour moi il y a un autre espace : il suffit de fermer les yeux.

C'est pour lui que je me suis imposé d'être aveugle, d'apprendre à l'être, un entraînement systématique, un long, immense et raisonné dérèglement de la vue, comme en témoignent les notes que j'ai prises au début – ensuite ce n'était plus la peine, je n'étais plus que cet effort, j'ai remarqué qu'il en est souvent ainsi, on finit un jour par n'être rien d'autre que son propre travail sur soi, un sportif immobilisé dans ce qu'il a modelé – :

Fermer les yeux. Écouter. Essayer d'être aveugle pour voir autrement. Laisser venir la présence du monde.

Un glissement de vent dans les feuilles. Il emporte les feuilles, loin, très loin, dans un lieu où elles n'existent pas. Ce matin j'ai compris soudain que lorsqu'on est aveugle, on pense que le monde s'enfuit. Il y a bien quelque chose qui existe, on l'entend, mais ce quelque chose bouge, s'échappe dans des sons qu'on n'atteint jamais.

.....

Mon doigt dans le vide. Avance, recule. Je le sens, je le sais. Je suis toujours au bout de mon doigt. Avance, recule, et cependant il bouge et ne bouge pas. Le vide existe-t-il ? On dit que l'aveugle voit du bout de ses doigts. C'est au contraire celui qui voit qui construit le monde autour de ce qu'il apprend de ceux-ci.

.....

Cette fois-ci c'est une étrange sensation qui m'a soudain traversé : j'étais dans un autre état de moi-même, antérieur, dont je savais parfaitement qu'il avait été le mien. Je l'ai reconnu, j'étais redevenu fœtus, je coïncidais avec lui. J'étais de retour non dans une absence de corps, non dans un corps illimité, mais dans un corps sans frontières. Ou plutôt j'ai senti que j'étais un réceptacle d'espace. Le monde ne s'enfuit pas, il est dans mon regard. Intérieur.

J'ai su que devenir aveugle c'est revenir dans un avant-monde, dans un « nulle part ». Plus tard, quand je suis arrivé

chez Ceux des Sables, c'est ce que je leur ai dit. Ils n'ont pas compris.

.....

Le temps qu'ils cherchent tous, il est là, je l'ai senti, au bout de mon doigt. Un point, juste un point. Avance, recule. Je le sens, je le sais soudain. Peut-être préfèrent-ils ne pas le savoir. Tout le monde a peur du temps.

.....

Franchir les murs de la nuit, la véritable, celle qui est à l'intérieur du cerveau, de tout le corps.

Il y a eu ainsi beaucoup d'« expériences ». J'ai compris que voir, voir véritablement, c'est comme naître d'une explosion. Au début je n'avais vu que la simple clôture du monde, le néant. J'ai pensé alors que j'étais mort, que j'étais un autre où que je sois. Plus tard, après bien des essais, je suis entré dans une sorte de mur jaune, mais avant d'entrer j'avais buté sur lui, un mur jaune dégradé, usé, où étaient restées pourtant des auréoles de lumière vive. Le blanc de l'espace, c'est longtemps après que je l'ai trouvé. Encore un autre mur, ou plutôt des murs en cercles concentriques, les uns derrière les autres à l'infini, blancs oui, mais il faudrait parler plutôt de « murs de lumière ». J'en étais le révélateur. Sur une plaque, en négatif, le monde était en moi. Une énergie noire. Une image en surgissait, puis une autre. Aujourd'hui je pense que le monde n'est rien d'autre que ces murs où chacun accroche ses visions. Un *monde-musée* en quelque sorte. Je garde pour moi mes théories, je ne voudrais décevoir ni Irving ni Harane, mais pour moi on ne fait que traverser le vide. Et le peupler. D'images, de rêves, de livres... D'êtres aussi, sans doute.

C'est alors que j'ai commencé à peindre ce que je voyais : les odeurs, le passage des courants d'air, celui des souffles

de chaque respiration – plutôt de ses modulations inquiètes, apeurées, douloureuses, et tant d'autres encore, aussi variées que les émotions –, l'absence, ou le silence des autres à côté de moi. À en peindre l'image je veux dire, à la traduire en formes, couleurs, matières. En énergies. J'étais devenu un générateur d'énergies.

Depuis, je creuse mes *galeries* dans ce vide où chacun peut circuler librement. Beaucoup croient seulement être devant un tableau – la fenêtre par laquelle ils sont entrés – mais ils sont déjà très loin à l'intérieur quand ils se retournent et cherchent la sortie. Il n'y a pas de sortie. Alors ils continuent à avancer et en général ils s'y reconnaissent, y trouvent leur place, il y en a toujours une qui leur convient. « Tiens, je n'avais jamais fait bien attention » se disent-ils, ou bien « j'avais dû mal regarder ».

Mes tableaux se succèdent sans démarcation, je tiens à ce qu'ils soient parfaitement ajustés, et j'y veille personnellement, de chaque côté de la galerie centrale qui fait suite au Hall d'entrée. Certains croient même que je peins sur la courbure des murs, il serait plus juste de dire que c'est la peinture qui crée les murs. Il n'y a encore eu personne pour aller au-delà du dernier tableau, d'ailleurs comment remarqueraient-ils que c'est le dernier ? C'est ainsi, se disent-ils sans doute, et aucun ne passe par-dessus bord faute de penser à enjamber la fenêtre. Le tableau. Bien sûr, à cause de ces différentes *fenêtres*, il y a beaucoup de bifurcations possibles dans tous les sens, à l'intérieur de ce qu'on appelle désormais des « canalisations », mais cela ne dépend pas de moi, ils choisissent chacun leur chemin selon ce qu'ils voient, c'est ainsi qu'ils s'égaillent dans l'espace, je n'ai fait que préparer la voie à leur regard. Voilà ce que j'ai appris à être aveugle : il y a de la place.

On peut habiter l'infini, il suffit de l'inventer.

La façon de voyager de chacun à travers mes tableaux n'est pas la même non plus, certains s'arrêtent très vite, d'autres

explorent jusqu'aux confins, essaient de nombreux trajets, reviennent sur leurs pas et parfois, pas toujours, s'installent. Quelques uns ne s'installent jamais. Il y a aussi ceux qui meurent en cours de route – du moins on ne les revoit pas –, ceux qui racontent ce qu'ils ont vu au-delà, leur histoire et celle des autres – plus ou moins vraie, personne ne vérifie –, et d'autres encore qui racontent les histoires racontées. D'autres hypothèses courent : peut-être n'existent-ils déjà plus ceux qui racontent, ni ceux dont ils parlent. C'est un vieux débat chez nos philosophes : sommes-nous déjà morts ou pas encore vivants ? Peut-être ne sommes-nous plus sur mes murs que les silhouettes que nous avons été un jour, les moulages de nos corps dans la cendre. Il y en a pour le dire. Des savants se penchent sur mes tableaux et y trouvent des traces d'explosion. Moi-même je ne suis peut-être qu'une de ces traces. Ou bien il y aurait eu d'autres mondes avant celui qui est dit « nôtre » ? Je ne serais pas étonné même que certains aient déjà découvert où allumer la prochaine mèche, du « nulle part » dont j'arrive j'en ai vu assez pour ne m'étonner de rien, et probablement d'autres trouveront-ils encore de meilleures idées. Harane est persuadée que nous sommes dans une histoire en boucle, Irving parle d'un labyrinthe où nous pouvons continuer de tourner éternellement, et moi d'une forêt d'images où il ne suffit pas d'avoir des cailloux dans ses poches pour revenir au point de départ. Sur la question de l'égarement, au moins nous sommes d'accord. Quant à savoir qui fait quoi, lequel donne l'impulsion au *Souffle* et pour quel monde, c'est une autre affaire.

D'autres mondes ? Pourquoi pas ? Moi l'Écrivain glissée dans un coin de l'histoire, je dois verser au dossier des preuves un étrange document. Parce que je fouine un peu partout, soulève les pans de rideaux et les lattes de parquet, j'ai découvert un jour une mince feuille de papier, usée, à

moitié déchirée, dont j'ai dû reconstituer le texte que voici :

"Ce matin-là, avant 6 heures, il faisait si clair et si chaud déjà que la journée s'annonçait caniculaire. Quelques instants plus tard, une sirène retentit : la sonnerie d'une minute annonçait la présence d'avions ennemis, mais elle indiquait aussi, par sa brièveté, aux habitants de Hiroshima qu'il s'agissait d'un faible danger. Car chaque jour, à la même heure, quand l'avion météorologique américain s'approchait de la ville, la sirène retentissait.

.....
.....(ici un passage que je n'ai pu reconstituer)

Le matin était redevenu calme, tranquille. On n'entendait aucun bruit d'avion. Alors, soudain, le ciel fut déchiré par un flash lumineux, jaune et brillant comme dix mille soleils. Nul ne se souvient avoir entendu le moindre bruit à Hiroshima Sur les 245 000 habitants, près de 100 000 étaient morts ou avaient reçu des blessures mortelles à l'instant de l'explosion.....
..... (autre passage illisible)

.....
.....
..... (ici un morceau brûlé)

les experts avaient trouvé une ombre permanente projetée sur le toit de l'édifice de la chambre de commerce par la tour du même bâtiment. On découvrit aussi des silhouettes humaines sur des murs, comme des négatifs de photos. Au centre de l'explosion, sur le pont qui se situe près du Musée des sciences, un homme et sa charrette avaient été projetés sous la forme d'une ombre précise montrant que l'homme était sur le point de fouetter son cheval au moment où l'explosion les avait littéralement désintégrés."

Je ne sais qui avait glissé là cette coupure de presse – à mon intention peut-être ? –, je soupçonne Leo qui fait l'innocent mais dont les tableaux nous entraînent en vertige au centre d'une explosion (et d'ailleurs où est ce « nulle part » dont il arrive ?), comme si nous étions toujours à la fois avant et après, et pour toujours fantômes aux orbites vides errant à la recherche d'eux-mêmes, des silhouettes en creux sur un monde cauchemar. Mais ce à quoi j'ai pensé en

lisant ce texte c'est que de toute façon, vivants ou morts, nous ne sommes que des ombres d'hommes. Irréels, oui. Jamais finis. Un jour peut-être...

*

Généralement Harane et moi nous nous installons « au-dessus du vertige » comme elle dit. Justement, le vertige on ne l'a ni l'un ni l'autre, on est au-dessus. « Il pourrait n'y avoir rien au-dessous de nous d'ailleurs » dit-elle, « ce serait pareil » et parfois ça l'amuse d'imaginer qu'Irving pourrait parfaitement rouler tout le monde. « D'une certaine façon il crée ses murs, comme toi après tout. Tout le monde se crée son propre mur et dessine ou peint sur lui ». Néanmoins, *la Tour* continue de grossir. Personne n'y croyait au début, ou plutôt personne n'avait eu l'idée d'en construire une ni rien d'autre d'ailleurs, pas plus Irving que ceux qui lui ont demandé de continuer à tracer ses signes sur le sable, je n'étais pas là mais je comprends qu'ils aient eu envie de voir jusqu'où il irait. Le premier qui trace un trait ne sait pas où celui-ci le mènera, le premier qui dit un mot ne sait pas où l'histoire le conduira. Il y a des légendes dans lesquelles on raconte que ceux-là, ceux des premiers temps (une façon de parler bien sûr) voulaient crever le ciel, savoir ce qu'il cachait, découvrir ses secrets, eh bien voilà, au moins ils savent maintenant qu'il n'y a pas de secrets et qu'il y a toujours du ciel un peu plus loin. Enfin, tant qu'on avance. Il y a même eu des prophéties de malheur. « Tour maudite » disaient les uns. D'autres racontent que *La Tour* est tombée plusieurs fois et a été reconstruite à chaque fois, toujours un peu plus loin, « insolente » disent certains textes. « Insolente » ! Ils oublient la difficulté, l'effort, la douleur parfois – des hommes sont morts pour cela –, ils oublient comme il a fallu du courage, de la ténacité, ne jamais s'arrêter, même quand tout s'écroulait, Irving dit que c'est ça qui lui a permis de

tenir, la volonté de tous ces hommes autour de lui qui ne se laissaient pas abattre même lorsque certains – et il y en a eu, il y en a toujours – venaient dire « à quoi ça sert tout ça ? », « ça te sert à quelque chose de vivre ? » répondait Irving.

D'autres encore prétendent que *La Tour* a été aplatie depuis longtemps et que nous continuons à avancer « sur le plat », ce qui est parfaitement inexact, en témoignent tous les ascenseurs que je dois prendre pour arriver jusqu'à l'étage d'Harane. Évidemment tout dépend de la façon dont on se place dans le ciel. Harane ne s'intéresse pas à ces questions, de toute façon elle n'a pas besoin d'ascenseurs pour tout voir. Pas plus qu'elle ne s'intéresse à *La Tour* ni à ce que construit Irving.

- Irving et toi vous allez en sens inverse, non ? me dit-elle souvent. Plus *La Tour* monte (enfin, c'est peut-être une façon de parler) et plus on dirait que tes tableaux creusent un monde d'en bas... Au point que je me demande...

Silence. Il y a toujours de longs silences dans nos conversations.

- C'est comme si Irving et toi vous creusiez chacun de votre côté, bon tu n'appelles peut-être pas ça « creuser », c'est une image, mais ça revient au même. On pourrait dire aussi que tu retournes la terre. Ou les Esprits des morts.

À présent que je me souviens de cette conversation, je suis étonné qu'Harane ait vu si juste déjà à cette époque où je peignais seulement de grandes toiles blanches avec parfois des filaments gris ou noirs, ou parfois, à l'inverse, des toiles noires avec des panneaux blancs emboîtés comme des volets filetés les uns dans les autres, et les gens disaient que leur regard tombait dans des éclats de lumière. Elle a dit aussi ce soir-là, je crois, que j'étais le versant obscur du monde d'Irving, que bien sûr il avait commencé à bâtir

avant que j'arrive mais qu'à présent *La Tour* se nourrissait de ce que je « déterrais », oui, elle a dit « déterrais » en insistant sur le mot et en précisant que c'était la mort que je déterrais, "les enfants parlent d'*Esprits* dans les canalisations, n'oublie pas » a-t-elle ajouté. J'ai dit gauchement que oui, que la mort, oui, m'était nécessaire pour peindre et qu'Irving prétend d'ailleurs qu'elle existait dans le pays d'où il vient.

- c'est peut-être ça qu'il cherche à inventer

a-t-elle poursuivi rêveusement...

- Il faut reconnaître que la mort, la vraie, simplifierait tout...

Je n'ai pas dit ce soir-là, et pourtant je crois que je le savais déjà – ou comprenais, devinais (et Harane aussi) – que la mort était dans la terre. Nécessairement. Dans ce noir que je brasse à pleines mains. Y avait été ou y serait un jour. Des traces moulées, émouvantes, charnelles, qu'il fallait retrouver.

C'est une de nos conversations du soir sur la terrasse et parfois je me demande si elles ne surgissent pas du soir plus que de nous. Parler peut être quelque chose d'extrêmement compliqué et parfois quelque chose d'extrêmement simple, allez comprendre pourquoi. En haut de *La Tour*, c'est très simple. On a l'impression que les paroles se jettent toutes seules dans le vide, voilà qui leur évite de se fatiguer à se déguiser, alors elles arrivent dans leur plus simple appareil, ces choses légères et fragiles qui se promènent dans les têtes des rêveurs du soir. Pour nous c'est un peu comme si on les regardait passer et disparaître dans tout ce bleu, se noyer tranquillement comme si rien n'avait jamais été dit, au point qu'il nous serait possible de déclarer avec la plus totale sincérité « Moi ? Mais je n'ai pas parlé ». Je ne sais pas si vous avez remarqué d'ailleurs

que les paroles du soir sont plus brèves et plus lentes, entrecoupées de longs silences, qu'elles se perdent en s'effilochant comme des nuages, et ralentissent encore leur rythme à mesure que les silhouettes de ceux qui parlent (parlent-ils ?) se dissolvent peu à peu dans l'ombre. J'aime ces soirs. Harane également. Et curieusement c'est dans ces moments où nous n'avons rien dit que nous avons le plus parlé. À présent j'aime imaginer que toutes ces paroles continuent à se promener en banderoles dans l'espace, avec la plus parfaite insignifiance. C'est sans doute aussi ce qui nous a permis de les prononcer, « Bon voyage ! » et les voilà parties en petites bulles – comme celles qu'Achille place dans le récit qu'il fait de ses histoires sous la terre avec ses copains, c'est notre « bande dessinée » dit-il –, pendant que nous continuons à siroter notre whisky et Harane à fumer sa pipe qu'elle appelle son « calumet de la paix », voilà qui nous permet de laisser planer un certain nombre de silences, les paroles s'en vont, les silences restent, dit-elle toujours.

C'est donc là – nous avons coutume de nous installer à l'extrême bord du vide (dans un fauteuil profond cela va de soi, Irving nous soigne bien), de manière à ne voir que celui-ci –, c'est là, oui, que nous avons eu la conversation que je viens de rapporter – car étrangement je me souviens de tout ce que nous avons dit au fil des soirées, je me souviens de leur couleur à chacune, soirée bleu mauve, bleu pâle, bleu éther, bleu rosé, bleu outremer, bleu orangé, bleu d'acier, bleu doré, et encore bien d'autres, comme si d'avoir lâché à la dérive ces chevelures de mots les avait inscrits plus fortement en moi. Pour ce qui est d'Harane, c'est son métier de retenir tout ce qui est dit, et j'imagine qu'elle l'a consigné quelque part dans un de ses grands livres.

II
LA GRANDE FORÊT
OU
L'ENFANCE DU PEINTRE

*Où le Peintre naît d'une Baigneuse et traverse la Forêt des
Peurs ancestrales*

ou

La longue marche de Leo vers Ceux d'ici

« C'est ainsi que fut créé Enkidu le
valeur, mis au monde dans la solitude, à
la musculature aussi dense qu'un météore.
Le corps abondamment velu, il avait la
chevelure d'une femme aux boucles
foisonnantes comme un champ de seigle. »
L'épopée de Gilgamesh

En réalité je suis originaire du Nord, pas loin du *Grand Extrême*, le pays des morts. Voilà ce que je n'ai pas dit à Harane, ni à Irving : chez nous aussi il y avait la mort. Cette proximité a bercé mon enfance. J'ai toujours été un enfant calme qui tournait lentement les pages des albums pour regarder les images. De ces voisins mystérieux je m'en étais fait une, d'image. Celles-ci, après tout, naissent au *pays des Ombres*. Souvent depuis, j'ai dû franchir les frontières interdites pour les en ramener, dociles, captives, et cependant prêtes à m'échapper si par hasard elles avaient lu dans mon regard le stratagème de l'amour – elles sont coquettes savez-vous, et préfèrent venir de leur plein gré –, je voyais leurs formes que la vie avait râpées, usées jusqu'à les réduire en une fine poussière, se recomposer en ombres si délicates qu'elles en étaient presque transparentes et se laissaient deviner les unes derrière les autres. Je me les

représentais dansant et jouant ou se jouant de ce monde, elles qui en avaient perdu la gravité.

Un jour, abîmé sur le dos, dans une soupenette, je suis resté longtemps les yeux fixés sur un velux où tombait régulièrement, lentement, une grêlée de neige, mon regard limité à l'étroit rectangle où se passait cette terrible chose monotone, ce petit son léger quand la neige atteint la vitre, s'y écrase avec douleur, douceur, dirait-on si on disait quelque chose, et c'est justement ce qui m'émouvait à cet instant, un écrasement et c'est tout, j'ai imaginé qu'il en était ainsi de l'écrasement des hommes dans le vide, aussi doux que ce "floc" de la neige, floc et simplement une vitre un peu alourdie, un peu plus blanche, j'ai même pensé qu'un seul grain pouvait suffire à la combler. Nous aussi, me disais-je, nous étions une formation, un trajet, un destin touchant de grains inutiles, au bout, tout au bout d'une chaîne de minuscules événements impossibles à décrire, pour exploser, finalement, sur le rectangle mauve d'un infini de ciel. J'ai envié ce flocon. Ce doit être si bon d'être seulement un flocon sans mémoire, de descendre lentement, lentement. Ensuite, quand je pensais à la mort, je l'imaginais, flottant encore quelques secondes, indécise avant d'aller s'écraser sur la fenêtre du monde. Alors, dans mes tableaux, la mort est là. À sa place comme elle doit l'être. Sa légèreté plumeuse, les gens ne la voient pas mais ils la devinent, et parfois il leur arrive de s'envoler avec elle. On n'imagine pas le nombre de gens qui meurent – disparaissent, s'effacent (à votre gré) – devant un tableau. Là où était une silhouette assise sur un banc, il ne reste plus rien. Ou qui le voudraient. C'est qu'alors ils ont trouvé leur place eux aussi, ces "disparus". Bien sûr ils ne laissent pas de volontés pour ça, mais j'en vois beaucoup qui viennent s'installer devant mes fenêtres, en espérant un miracle, un souffle peut-être – leur dernier – qui les emporterait. Ça

vous étonne cette affinité entre la peinture et la mort, n'est-ce-pas ? C'est que vous n'avez jamais bien regardé.

Quant à ce lieu, le Nord dont je viens, lorsque l'hiver, on dessinait un regard au burin sur l'étendue glacée, il continuait à vous fixer jusqu'à la fonte des neiges ce lieu, personne ici ne le soupçonne et d'ailleurs, probablement n'existe-il plus depuis ce temps, éteint lui aussi j'imagine, déchiqueté par l'énergie de dix mille soleils, aveugle, aveuglé, et maintenant transformé en lambeaux de chair grise, pendant d'abord le long des objets, des corps, comme ces montres amollies de Dali. Et puis peu à peu plus rien, ne pendant même plus. Comment meurt un monde voilà ce qu'il faudrait aussi se demander, un gâteau qui s'effrite peut-être, qui devient des miettes de plus en plus fines puis plus de miettes du tout et le clapet descend sur l'horizon noir. Fini, la pièce est terminée, rideau, les spectateurs peuvent sortir. Ils sont déjà sortis d'ailleurs. Le vide ? Même pas de vide puisqu'il n'y a plus rien. Voilà comment je vois les choses, parce que le noir d'une certaine façon je le connais bien, j'y suis né.

C'était dans un lieu qu'on appelait *la Forêt noire*. Ou encore *la Forêt des Peurs ancestrales*. Tout ce qui poussait développait l'anarchie de formes étranges sous les grands arbres, dans l'odeur d'humus, âcre, profonde, entre les feuilles décomposées. La mort est ce qui nourrit le mieux la vie. Et les peurs également poussaient là, si nombreuses sous les pas qu'il suffisait de se baisser pour en faire une pleine récolte.

Tous mes tableaux désormais sont noirs bien sûr, personne ne l'a remarqué parce tous sont trop occupés à voir ce que contient ce noir, à s'y enfoncer.

Ma mère, Nonne, était une Géante (en tout cas on le dit, de ces temps reculés je n'ai pas de souvenirs) comme ses sœurs

qui peuplaient cette forêt. De longs corps nus et lisses, pulpeux, orangés, assemblée de naïades qui ne faisaient, dit-on, que naître, faire naître, renaître, donner naissance, une sorte de cycle de parturitions de ces *Baigneuses* qui se roulaient dans la boue, alanguies, parfois à moitié endormies, serrées les unes contre les autres dans un hymne de corps se délivrant du monde. Rassemblées pour une ivresse dansée, un enlacement enroulement de chairs d'où surgirent, dit la légende, toutes les formes. Et le sol tremblait sous leurs masses en mouvements – *je les revois. Elles sont les seules taches claires de cette forêt où les arbres referment, bien loin au-dessus d'elles, leurs griffes* –.

Plus tard je sais que j'ai marché longtemps dans cette forêt déserte. Il n'y avait plus de femmes, plus de mères, plus de *Baigneuses*, seulement un silence terrifiant. Peut-être juste l'écho de leurs trépignements, un souvenir de leurs amours déchaînées avec la terre qui bougeait encore. Les arbres, eux, étaient toujours là, des piliers sombres qui emprisonnaient les chemins. J'ai marché avec le monde des morts sous mes pas. Il me semblait qu'ils avaient quitté leur pays, qu'ils s'étaient levés derrière moi et me suivaient. Je tremblais un peu de les sentir si près, et non pas enfouis mais debout, comme si j'avais fait se lever leurs ombres.

Voilà comment je revois mon enfance, une longue marche dans une cathédrale sonore avec cette armée des ténèbres à mes trousses – ces morts, c'est ensuite que je les ai apprivoisés, que j'ai compris ce qu'ils me voulaient, et qu'ils étaient là, en réalité, pour m'aider –, infime enfant dans un monde et un temps hors de proportions. Mais à quelle chenille aller demander qui j'étais ? Les fûts noirâtres, ou, soudain, quelques uns trop blancs, trop lisses, trop nus, comme s'il était resté quelque chose des nymphes anciennes (et en moi d'un trouble confus, éclat de nacre, chair d'un coquillage

enfoncé dans ses replis et dont je n'avais gardé que le reflet), des fûts si hauts qu'ils semblaient traverser le ciel, me barrant parfois la route et prétendant que c'était pour mon bien, d'autres fois m'aiguillant avec perversité vers quelque caverne de monstre – à ce que j'en supposais du moins –, les croisées des voûtes enfin, semblables à des griffes de rapaces, tout m'égarait. Les forêts sont là pour égarer les enfants. Les effrayer. Sans doute pour qu'ils aillent toujours droit devant eux, inventant les chemins, les issues. Il fallait traverser la peur, la duplicité des échos, des sifflements qui se répondent de partout, ubiquité pour vous guider vers votre perte.

Cette forêt hante toujours mes rêves. Ou mes cauchemars. Et mes tableaux, selon Harane. « Est-ce qu'on est peintre si on ne voit pas la monstruosité du monde ? Le Réel – s'il existe, », précise-t-elle aussitôt –, « le Réel est trop ». J'ajouterais pour ma part que le Réel est grimaçant. Par un effort de volonté surhumain, il me faut parfois ouvrir les yeux, remonter à la surface, retrouver l'air, échapper à des formes grotesques, décharnées, distordues, comme si on les avait essorées au-dessus de l'eau profonde du rêve, faces à cinquante têtes, langues bifides, longs corps annelés et démesurés de serpents dont la chair semble pourrir au cœur même de la vie, lèvres retroussées, sourires énigmatiques ou menaçants. Néanmoins ce sont elles, ces formes, qu'il me faut capter, apprivoiser, lorsque je ferme les yeux, gardiennes de la vie et de la mort, sphinx au seuil d'une porte à franchir. Qu'il me faut séduire afin de les emporter dans mon repaire où les dévorer. Étrangement, c'est avec les plus distordues, les plus effrayantes, que j'aime l'enlacement dans un combat démesuré. Alors il leur arrive de se retourner pour tomber côté pile, bien à plat, vous apprenant que vous avez gagné.

Moi l'écrivain, je voudrais tout de même me glisser entre les lignes de Leo pour signaler que cette monstruosité est bien connue des artistes et que les mots ne font pas exception. Peut-être sont-ils moins monstrueux, c'est tout. Plus vicieux il faut dire, habiles à se cacher les uns derrière les autres, et la lutte avec eux ressemble davantage à une partie de colin Maillard. Juste pour dire. Ou juste pour ceux qui voudraient s'y coller, au moins ils auront été prévenus. « Loup y es-tu ? » Eh bien non, le loup n'y est jamais...

De ce temps, des échos de la forêt, je n'ai pas non plus de véritables souvenirs mais seulement la sensation – parfois une image –, de l'errance, de l'écrasement, des ombres trompeuses, parfois des voix qui me suivaient ou plutôt un chuchotement continu dans lequel il me semblait entendre une procession de morts enchaînés les uns aux autres, que je craignais ou cherchais à fuir. Jusqu'au jour où j'ai compris qu'ils étaient à mes côtés, tendresse vigilante de compagnons qui savaient déjà tout.

C'est lorsque j'ai créé les canalisations que je les ai reconnus. Ces gouffres vertigineux dans lesquels chacun entre à sa façon, frôlant les autres, étrangement sans les remarquer. Sauf les enfants. Les enfants voient tout, voient ceux qui passent en se croyant solitaires – et même, quelquefois, s'installent –, ceux qui sont entrés par mes fenêtres sous prétexte de regarder et n'en sont jamais ressortis, ces forêts dans lesquelles je les ai attirés, comme si mes images contenaient la mort en elles – étaient la mort ? De cela nous discutons souvent Harane et moi – et cependant les enfants leur parlent, semblent même être les seuls à pouvoir parler avec eux, échanger des histoires, écouter, hocher la tête, rire de ce qu'ils entendent, et colporter ensuite les histoires qu'ils ont récoltées, comme des fleurs

sous leurs pas dirait-on – ou qu'ils ont fait naître ? –, les enfants savent lire les images, fleurs surgies de cette forêt où rien n'aurait dû pousser, je le sais bien moi qui l'ai inventée. Oui, les enfants reconnaissent ceux qu'ils croisent. Et aussi Sarah. Mais Sarah voit tout, reconnaît tout et tout le monde. Elle est fluide. On dirait qu'elle peut passer dans les interstices les plus étroits, parfois même là où personne ne voit qu'il y a un interstice. Peut-être a-t-elle la capacité d'être partout. C'est quelque chose dont nous discutons également très souvent avec Harane. Quelque chose qui l'intrigue et moi aussi, quoique nous soyons chacun concerné différemment, mais nous sommes d'accord pour dire que Sarah est porteuse d'un secret – comme une mère –, un secret en elle, un secret qui ne se sépare pas de son corps, qui ne s'en séparera peut-être jamais, un secret essentiel.

Les enfants, eux, glissent dans les canalisations, ils prétendent que c'est leur domaine et je le leur laisse bien volontiers – peut-être l'ai-je créé pour eux en souvenir de ma *Forêt noire*, je me le demande parfois –, joueurs, moqueurs, sur leurs planches de skateboard, ils vont des uns aux autres, les morts, les vivants, ou ceux qui sont seulement en demi mort – il y en a aussi –, ceux qui se réveilleront peut-être un jour et ceux qui ne se réveilleront jamais. « C'est parce que les enfants vivent dans les images, alors ils traversent tous les mondes » a dit Harane quand je lui ai raconté qu'ils affirmaient parler et rire avec les morts.

Ce soir-là – celui où nous avons parlé des images et des enfants – était bleu craquelé de blanc comme si des veines ou des ruisseaux couraient sous la peau du ciel. J'ai noté toutes les nuances de tous les ciels devant lesquels nous nous sommes installés Harane et moi, on ne sait jamais pour le jour où je me mettrai à peindre en bleu, et aussi parce qu'il me semble qu'il y a quelque chose entre ces ciels et les conversations que nous avons eues en les regardant.

J'ai répondu ce soir-là que d'ailleurs les images inventées par les enfants sont toujours « vraies ». Pourtant, des histoires pleines à craquer d'images ils en racontent, je dirais même qu'ils sont nos grands pourvoyeurs d'histoires, à se demander si on continue à en raconter quand on devient adulte, pourtant si, je le sais bien, et nos esplanades en résonnent – il n'y a pas de rues ici, il n'y a que des esplanades – mais ce ne sont plus les mêmes c'est tout, au point qu'au *Conseil de non contrefaçon des images*, certains ont proposé de ne retenir que celles des enfants, finalement, disaient-ils, ce sont elles les originaux de tout ce qu'on peut inventer plus tard. Bien sûr personne n'a suivi, mais il y avait quelque chose de juste là-dedans. En tout cas, lorsqu'ils parlent d'*Ombres* ou d'*Esprits*, il faut les croire. Et si ces gens-là sont morts, alors ai-je dit, ce sont des morts d'autrefois, des morts de bien avant nous, des morts d'un autre monde qui se sont incrustés dans la terre, qui ont laissé la trace d'une épaule, d'un sein, d'un geste dans la lave qui les a brûlés, à présent ils sont des ombres sur mes murs. Les gens, sans le savoir, les reconnaissent et vont vers eux en traversant mes fenêtres.

III

L'ENFANT DES SABLES

L'Enfance du Peintre (suite et fin)

ou

Celui qui dort sans dormir

« Ainsi, me direz-vous, écouter les
étoiles !
Vous avez donc perdu le sens !
Je vous dirai pourtant
Que pour les écouter souvent je me réveille
Et ouvre les fenêtres, et pâlis
d'épouvante... »
OLAVO BILAC

Il se tenait à l'écart.

C'est comme ça que je l'ai remarqué. Pensif – ou en attente ? –, les bras repliés sur ses genoux, les cachant, les protégeant peut-être. Sa silhouette avait quelque chose d'inaltérable comme sans doute celle de tous les enfants qui ont toujours l'air de monter à l'assaut, et pourtant si fragiles, comme friables. Lui, il me semblait que le premier souffle de vent allait le casser, l'effriter au sol en grains de sable.

Tous les soirs il regardait descendre le soleil. Ce gros soleil rouge et rond, parfaitement rouge et parfaitement rond, qui avait l'air de glisser vers un fleuve aux nuances de violet décomposé dans le ciel, un soleil tous les soirs pareil et tous les soirs différent, et lui, fasciné, attendant sans doute – c'est ce que j'imaginai – que ce soit fini, bien fini, que ce soit irrévocablement la pénombre où passent les chauves-souris qui tissent comme un deuxième monde à la place de celui qui a disparu.

La Ville ce n'était pas son affaire, ni les canalisations. Installé à l'extrême bout de ce que les Anciens appellent « le

Serpent d'Irving », il préférait les étoiles et le sable. Il y est resté. Il y est sans doute toujours, mais on ne le voit plus. Du moins je ne le vois plus. J'étais le seul à le voir. Lorsque je me suis mis à parler de lui ou à le désigner, les gens me regardaient un peu étonnés mais sans plus, j'étais peintre, après tout il était normal que je ne voie pas les mêmes choses qu'eux. Ou bien les cercles d'Irving lui ont-ils fait peur et il s'est enfoui, recroquevillé, dans un trou de sable, une roche peut-être ? Ou encore il a pris la couleur du sable, attendant son heure, un autre monde, un autre temps, pour surgir à nouveau et s'épanouir, semblable à tous ces possibles à l'intérieur de nous, dont un seul vient à l'existence, et les autres restent en réserve pour jamais ou pour un jour, sous d'autres cieux, d'autres lumières.

Harane qui sait beaucoup de choses prétend que je ne regarde pas du bon côté et qu'il est en moi.

- Alors je devrais le voir encore, lui ai-je rétorqué.

Elle a ri et m'a rappelé que depuis je suis devenu aveugle. « C'est à ce prix » a-t-elle ajouté. « C'est lui qui a tes yeux désormais ».

Avec une grimace qu'on aurait dit posée sur lui pour toujours, il ressemblait à un vieil enfant blond. Mais quand je le regardais il tournait soudain vers moi de grands yeux clairs, les yeux, n'est-ce pas, disent tout. Certains laissent passer le monde comme une barque sur une eau indulgente, d'autres sont des gouffres qui happent ce qui s'approche un peu trop d'eux - imprudent ! - ou bien ce sont des brouillards, des nuits, des fumées qui escamotent les choses sous une épaisseur opaque. Les siens étaient comme une rivière qui m'emportait dans son cours. Il me semblait alors que son visage redevenait aussi neuf, aussi frais, qu'une prairie de printemps.

Harane a raison, je le sais, ce sont les yeux de cet enfant qui sont à l'intérieur de moi quand je peins. Ce sont

ses yeux qui ont avalé le monde. Ça m'a réconforté de savoir que j'avais un jour été un enfant – cet enfant ? –, que lorsque je signe c'est pour lui, ça ne sert à rien de signer sinon à dire qu'on a bien été là, une signature en quelque sorte au bas d'un tableau dont on a crevé la toile, on est passé de l'autre côté sans que personne s'en rende compte, avec toute la fureur des enfants qui ne savent absolument pas ce qu'ils font là et voilà justement pourquoi ils s'en réjouissent. Donc qu'il y ait encore cet enfant en moi qui avais presque tout effacé du monde quand je m'étais fait aveugle, oui, cela me réjouissait.

Un jour – je n'étais pas arrivé depuis longtemps chez *Ceux des Sables*, c'était peu après avoir vu pour la première fois l'enfant au bout de sa jetée, immobile, attentif, comme emporté par ce qui entraînait en lui, un grain de sable, un nuage, la marée du ciel, les silhouettes des travailleurs (il me semblait qu'il pénétrait à l'intérieur de son crâne où il trouvait tout cela, est-ce qu'on peut entrer dans la boîte de son propre cerveau, avais-je demandé alors à Irving à mes côtés, « un autre labyrinthe » avait-t-il répondu, toujours à sa manière laconique, « ou des poupées gigogne peut-être ») –, un jour donc, Alex a remarqué ce qu'il a appelé des « pluies d'images » sous mes pas. Je me suis retourné, oui il y avait des traces sur la dune, des dessins aux formes étranges, des perles, des diamants, des vipères, des crapauds comme il en sort de la bouche de la bonne et de la vilaine fille du conte, je suis à moi seul la bonne et la mauvaise sans doute, me suis-je dit quand j'ai commencé à voir à quoi les images ressemblaient. Mais est-ce qu'un peintre choisit ? Il prend tout. Au début il n'y a eu qu'Alex pour les remarquer ces traces sur le sable, et peu à peu tous s'y sont mis, j'étais souvent suivi par une troupe de gamins, puis de badauds (des « Acrobates » dit toujours Irving qui les compare à des danseurs sur des fils, les fils du monde, dit-il, leur

monde bien avant qu'il soit devenu le nôtre, où ils se déplacent avec leur légèreté de fantômes du désert) amusés, émerveillés. Les images, les vraies bien sûr, sont sacrées ici. Elles portent l'*Esprit* disaient alors *Ceux des Sables*. Ou *le Souffle*, a dit Irving, pourquoi pas, a répondu le vieux Tuborg.

Au début je me suis mis à les reproduire, ces images, à les griffonner puis les peindre sur les écorces que je trouvais – j'ai su depuis que d'autres en ont dessiné sur des rochers dans un temps si reculé qu'à mon avis il est imaginaire, mais est-ce que ça ne revient pas au même ? –, ou celles qu'ils étaient allés chercher souvent très loin et qu'ils m'apportaient, des ocres de terre aussi, que je frottais parfois sur des roches, que je diluais, que je laissais tremper –, je les passais au feu, je les faisais sécher aplaties sous des pierres. J'étais étonné du résultat. Bien plus qu'eux. On aurait dit qu'ils avaient toujours vu ces images, qu'ils appelaient « des rêves ». « Tu dors sans dormir » ajoutait Alex. Moi je les appelle des « fenêtres », mais c'est la même chose, un autre chemin ouvert.

Ceux qui entrent par ces fenêtres, c'est à leurs risques et périls. Certains ont laissé des carnets qui font le récit de leurs aventures et j'ai été très surpris en lisant certains de ceux-ci durant nos veillées à Harane et moi (il faut dire que tous les manuscrits abandonnés, perdus, parfois retrouvés dans des poubelles, sont récupérés et placés – jetés bien souvent, les équipes de nettoyage n'ont pas toujours le respect des livres –, dans les souterrains de la bibliothèque d'où une sorte de long serpent coulissant, une version plus élaborée des premiers monte-charges dessinés par Irving, les achemine à l'étage de notre *Gardienne*) de découvrir quels trajets extraordinaires ils ont suivis, quelles terres, quelles abysses, quels gouffres nouveaux ils ont répertoriés. Voilà qui m'a appris à être modeste, je n'ai fait que pratiquer des ouvertures. Eux les empruntent et partent à

l'aventure. Étonnants aussi sont les termes qu'ils utilisent pour décrire ce qu'il faut appeler de véritables visions. Certains disent être dans des entrailles, d'autres dans la vallée de la mort – ou bien la traversent comme un fleuve –, d'autres encore dans des citadelles de flammes ou des pays d'ombres –, une variété si étonnante que j'ai préféré ne pas suggérer à Harane d'extraire les images de mes tableaux pour nos histoires du jeu de Go, sans me vanter je crains bien que le nombre n'en soit infini. Une chose est sûre, si mon hypothèse d'un « autre espace » est la bonne, alors ce sont des milliers de mondes qui sont ainsi créés par chacun de mes visiteurs. Qui pourrait les parcourir tous ?

Moi, probablement. Du moins je suppose que j'ai dû le faire. Ou les « vivre », ce serait plus exact, encore qu'aucune de mes mémoires ne soit capable de les reconnaître. Mais ils sont semblables à ces visages qui sont devant vous pour la première fois et dont on sait pourtant qu'on les a toujours connus. Ou bien sont-ils dans la mémoire de l'enfant des Sables peut-être ? Oui, ces visages, ou ces images, les formes que je dessinais, avaient traversé la forêt elles aussi, elles avaient eu peur, elles avaient cherché la sortie – et il n'y en a pas, c'est ainsi que j'ai inventé des fenêtres, pour tous ceux qui sont perdus –, et parce qu'elles avaient eu peur, elles avaient avancé.

L'enfant aussi. Il a sans doute fait tant de chemin qu'à présent il se tient immobile, « endormi » dirait Alex, mais c'est une impression, « en réalité on a emporté le train avec nous » m'a répondu Harane un jour où je m'étonnais que les adultes semblent s'être arrêtés, bloqués quelque part. Je sais que de là où il se trouve, il continue de regarder ce monde qui avance – ou *La Tour*, si vous voulez, *La Tour-monde* puisqu'il n'existe rien d'autre qu'elle –, comme s'il en voyait déjà la fin, car forcément il y aura une fin, bien qu'ici tout le monde le nie. J'ai dit ce soir-là à Harane (ciel bleu glacier virant sur l'horizon au violet) que les

peintres voient la mort devant eux. Elle m'a répondu en souriant que les écrivains également.

Alors je me suis souvenu que lorsque j'étais enfant, j'avais imaginé un *Homme aux Ombres*. Il était dans une cage de verre au bout d'une jetée sur la mer où il occupait son temps à dessiner dans des registres et regarder l'horizon. Dessiner, écrire, écrire, dessiner. Des *Ombres* l'approchaient, lui demandaient quelque chose, la vie est variée il y a tant à demander, un ami perdu, un souvenir, un frère. Lui regardait alors son registre, parfois déchirait un dessin et le leur tendait, au hasard semblait-il, mais en général il ne trouvait rien et les *Ombres* repartaient tassées sur elles-mêmes. Comme on ne peut pas avoir le regard toujours fixé sur l'Infini – je l'appelais aussi *L'Homme des Infinis* –, il arrivait à l'homme de contempler les choses, de toutes petites choses inutiles et brèves dont l'existence se brisait aussitôt comme si ce regard les avait détruites. Il avait une prédilection pour les plus petites, cailloux, brindilles, plumes d'oiseaux, grains de sable. Et aussi les gommes. Il en avait des quantités devant lui. Il effaçait beaucoup. Des regrets ? Non, je ne crois pas. Il effaçait souvent des esquisses.

Où le monde ? Non, il n'existe pas. Seulement des dessins si ça vous intéresse. Et on les efface, vous savez ? Ne vous faites pas trop d'illusions. Dans les tableaux – et sans doute les livres ? J'en parlerai à Harane – il y a surtout ce qui s'est effacé, a disparu, il y a surtout ce qui n'y est pas. Probablement pour que ceux qui les regardent ou les lisent, puissent les remplir à leur façon.

Le jour où l'Enfant s'est confondu avec les sables, j'ai pensé qu'il était temps d'appeler à mon secours *l'Homme aux Ombres*. Celui qui s'achemine vers la fin avec des armes dérisoires et des yeux d'enfant, une batterie de cuisine, un sac de pommes de terre, ou quelques amulettes rescapées de sa

vie. Celui qui pose désormais sa main – la main d'une armure – sur ce qui fuit.

Oui, il était temps pour moi de dessiner ce qui disparaît.

IV

LE LAC NOIR

Où les enfants découvrent le Lac noir des Origines

« Chaque objet sur terre a une histoire, cela va sans dire, laquelle découle d'une autre histoire, et ainsi de suite ; ça continue éternellement. »

MURRAY BAIL – *Eucalyptus*

« Tu penses si on les a vus venir de loin, les enfants. Je me demande même si ce n'est pas un de nous qui leur a tendu un piège, par chez nous ça manque un peu d'animation tu comprends. On se disait aussi, je crois bien, qu'au moins on pourrait leur apprendre quelque chose. Leur raconter nos histoires par exemple. Après tout c'est notre rôle à nous les *Esprits* de passer les histoires, qui le ferait sans ça ? Et c'est ainsi que chacun de nous s'est choisi parmi eux un "filleul" – il est vrai qu'ils l'ignorent –, c'est juste une façon de l'aider, celui-là, de surveiller qu'il ne fasse pas de faux-pas, qu'il n'aille pas dégringoler dans une trappe d'où personne ne pourrait plus le tirer, même l'astucieux Achille. Voilà qui donnerait raison à ceux qui nous appellent des *Anges gardiens*. Si l'on veut. Sauf que, je tiens à le signaler, nous sommes neutres. Comme votre *Gardienne* là-haut. Tu crois qu'elle se mêle de changer la place d'un grain de sable ? Elle enregistre, elle note, moi je dirais que c'est le plus important. Bien que ce ne soit pas son avis. Et ne va pas croire que parce que nous avons *disparu* (« les disparus », c'est ainsi qu'on nous appelle, n'est-ce pas, je n'ai jamais compris pourquoi, est-ce que les gens seraient plus aveugles que toi qui au moins as fait l'effort de l'être ? Bon, c'est peut-être une question de terminologie, les gens ne font jamais bien attention à la manière dont ils parlent), ne va

pas croire, donc, que nous ne la connaissons pas Harane. Elle aussi nous connaît d'ailleurs, elle nous a même mis dans ses registres en même temps – je te le dis, toi Leo tu es son ami, tu n'en diras rien – que des récits que nous lui passons ni vu ni connu. Il est vrai que bien souvent aussi elle invente. Mais bon, si on devait dire la vérité plus personne ne parlerait. Donc aux enfants on raconte nos histoires, ensuite ils sont persuadés que ce sont des histoires vraies. Pour ce qui est d'Harane, elle est honnête, elle dira d'où elle tient ce qu'elle écrit, mais peu importe puisque personne ne sait plus qui nous sommes. Elle pense, elle, que c'est nécessaire d'écrire pour que le monde existe, mais nous, là où nous sommes, nous avons des doutes sérieux sur l'existence de ce que vous appelez le monde.

Quant à votre Sarah... mais j'arrête, on en reparlera. Elle, je crois qu'elle est de passage au milieu de vous, un peu par hasard...»

Abram s'est interrompu. Ou la voix d'Abram – difficile de dire autrement pour un *Esprit* –, je l'entends murmurer dans les canalisations, après tout j'en suis le Créateur. De fenêtre en fenêtre on avance à travers de longs tunnels aux multiples bifurcations, voilà ce qui se produit quand on entre dans l'infini.

« Pour en revenir à Harane, les histoires que je lui raconte, ça n'en finit plus, elles naissent les unes des autres si je peux dire, l'éternité ça nous connaît ou, devrais-je dire, ces maillons qui enchaînent les choses les unes aux autres. À toi je n'apprendrai rien, à Harane non plus d'ailleurs : en ouvrant tes tunnels c'est cette longue chaîne que tu as placée, au point de départ croient-ils (ceux qui entrent), et souvent ils en tiennent le bout comme un fil d'Ariane qui va les sauver, en réalité c'est la fin qu'ils tiennent déjà entre leurs mains (d'une certaine façon les

enfants le savent, ou le devinent, voilà pourquoi nous les aimons tant. Plus tard ils l'oublieront. L'oublieront-ils ? Nous sommes là pour qu'ils n'oublient pas).

Allons bon, j'allais partir sans te raconter l'histoire du *Lac noir*, celle-ci c'est une histoire pour toi. Savais-tu seulement que de quelque côté que l'on aille dans tes profondeurs on finit par le trouver ? En tout cas les enfants l'ont trouvé. Ils savent se faufiler. Parce que, pas de doute, tu l'avais bien caché. À supposer que tu l'aies voulu. Peu importe. Ce qui les a attirés, c'est le bruit. Il faut te dire, partout dans les canalisations on entend un battement sourd et régulier. « On est à l'intérieur d'un cœur » a dit Alex le poète – oui, il m'amuse celui-là, avec sa frimousse d'éveillé qui fouine partout, et la malice de ses yeux qui ont toujours l'air de décorer le monde de guirlandes –, tandis qu'Achille s'est mis à sonder les murs du tunnel dans lequel ils se trouvaient, « il y a une cavité importante quelque part » a-t-il dit de son air pénétré, pince-sans-rire en réalité, tu connais Achille, ajoutant « nous sommes dans la veine cave ».

- Et si c'est la Bête au fond du labyrinthe qui est en train d'essayer de nous aspirer ? a lancé Ted qui, en sa qualité de chef (en réalité c'est ce qu'il croit être, les autres le laissent faire et finalement ce sont eux qui dirigent) invente des dangers dont ensuite il prétend les défendre. Les autres, terrifiés, se serraient autour de lui.

- C'est toujours comme ça au centre de la terre, a dit le petit Jules qui les a persuadés. Si bien que tout le monde a foncé derrière lui, et aussi derrière Alex qui s'était mis à chanter pour les entraîner. Ils étaient encore loin tu penses, je ne sais pas combien de temps ils ont mis pour le découvrir – c'est-à-dire combien de fois ils sont remontés à l'air « libre » –, mais ils sont tenaces. Achille a continué à sonder les parois et à mesurer leur approche par

écholocalisation, disait-il, tandis que la troupe des inquiets se racontait des histoires de bête immonde, de dragon aux sept têtes, pieuvres ou lézards géants – et borgnes, ajoutait Ted, expliquant comment il l’aveuglerait avec un tison brûlant –, des histoires si terrifiantes qu’ils en oubliaient d’avoir peur et que, finalement, leur excitation les poussait en avant plus vite que les autres.

Plus ils approchaient, plus le grondement sourd ressemblait à celui d’une gigantesque pompe aspirante et refoulante, et la terre sous leurs pas se faisait plus sèche, plus craquelée. Ils ont alors déposé tranquillement leurs planches de skate dans une des cavernes de la paroi et ont continué à pied. Peu à peu ils s’enfonçaient dans des amas de boue qui s’étaient formés comme à la sortie d’un égout. Souvent la boue leur arrivait à la taille mais Alex maintenait le moral de la troupe disant que c’est toujours comme ça dans les aventures, il faut des obstacles si on veut devenir des héros. En tout cas, il avait raison, ça les a encouragés à continuer jusqu’au moment où ils sont arrivés devant de fins ruisselets si brillants que certains ont cru à des filons d’or. C’est Alex encore qui a remarqué le premier que le tunnel s’était élargi, il ressemblait à présent à une sorte de ballon en train de gonfler.

– C’est notre souffle qui le pousse, a-t-il dit, et poussé lui aussi – par la fierté tu penses –, il a marché de plus en plus vite, les autres à sa suite, tandis que Jules s’était mis à prendre des notes pour les histoires qu’il écrit en douce la nuit.

Mais lorsqu’ils sont arrivés devant le lac, plus personne n’a rien dit. Ni noté.

Tu ne l’as pas vu, bien sûr on ne sait jamais ce qu’on crée exactement et tu seras peut-être le seul à ignorer à quoi il ressemble. Que te dire ? Beau, ça n’a guère de sens. Étrange, j’imagine que ça ne te dira rien non plus.

Fantastique peut-être ? Ce n'est pas mieux. Une eau trouble en tout cas, je la verrais plutôt verte mais eux l'ont baptisé le *Lac noir*. Nous, on l'appelle le *Lac des Origines*, parce qu'il a l'air d'avoir toujours été là. Noir peut-être, si l'on veut, pour le grouillement de formes qui se pressent sous la surface. Un aquarium en délire où il y aurait plus de formes que d'eau, excuse-moi mais c'est sans doute un délire de créateur, un vivier je sais bien, si on veut avoir une chance que le monde qu'on imagine vienne au jour, il faut produire toutes les espèces possibles sur la ligne de départ et ensuite que les meilleures gagnent, bon c'est ce que je pense mais je ne sais pas si c'est ce que tu as voulu (rien voulu, dis-tu ? Ah bon, tu dois le savoir mieux que moi). Ou noir peut-être aussi d'une matière, c'est vrai, épaisse et visqueuse, va savoir laquelle exactement, à ce que j'ai entendu personne n'était d'accord. Rien d'étonnant à cela : si tu veux mon avis, c'est un lac qui contient tout. Une sorte de perle miroir du monde pour ainsi dire, ce n'est pas à toi que j'apprendrai cela, non ?

- ça aussi tu crois que c'est nous qui l'avons créé en avançant ? a demandé Ted à Alex.

- oui, ça aussi, a affirmé Alex.

Désolé mais je dirais qu'il a raison, le lac était là devant eux et avant eux, j'en témoigne, cependant c'est eux les véritables créateurs. Tu le sais mieux que moi. Tous les artistes ont cette surprise : ce qu'ils inventent existait déjà.

Nous les *Esprits*, on raconte qu'il a plusieurs fois débordé et inondé tout ce qui existait. Te voilà au courant, au bout de tous tes tunnels il y a un *Lac noir*. Je te laisse te débrouiller avec ça, on n'est pas toujours maître de ce qu'on invente. »

*

Un lac, bon. Il est possible qu'il y en ait un tout au fond, moi aussi j'ai mes dédales, mes scènes intérieures et toutes sortes de pièces qui s'emboîtent les unes dans les autres. Si je l'avais su avant, l'aurais-je créé ? Il est probable que non, quel intérêt de créer ce qu'on connaît déjà ? Et qu'il déborde, c'est le destin de la création, non ? Pourtant, si j'avais le choix, si je devais recommencer, je verrais bien un autre lac, plus léger, cerné de brume et qui s'effacerait à mesure qu'on approche. Ou encore un lac avec une eau bien verte, bien lisse, où rien, jamais, ne se serait reflété.

En écoutant Abram je me suis dit que d'une certaine façon j'avais peint un faux puisque ce n'était pas celui que j'aurais voulu. Ou que je voudrais aujourd'hui je ne sais. Mais alors combien de lacs faudrait-il créer ? Cette idée m'a fait frémir, c'était peut-être également le cas de tout ce que j'avais peint. Ici où on veille avec tant de soin à la non contrefaçon des images, voilà que j'étais mon propre faussaire. L'idée a intéressé Harane le soir où nous en avons parlé (bleu outremer, un ciel qui virait à la perle noire). « C'est le cas d'Irving aussi. Nous sommes tous des faussaires » a-t-elle dit après réflexion, « mais alors, s'il y a un original, il est inaccessible. »

Qui nous dit d'ailleurs – je ne me présente pas, vous m'avez reconnue –, que c'est le lac intérieur de Leo qui est l'original ? Pour les enfants, uniques témoins de cette scène qu'on pourrait dire primitive, le lac qu'ils prétendent « noir » est le seul qui soit vrai, disons même – je crois qu'ils étaient une cinquantaine ce jour-là – qu'ils ont vu chacun le leur et néanmoins une cinquantaine de « vrais ». Hélas, voilà qui ne simplifie pas ma tâche, imprudemment acceptée il faut bien le reconnaître, de détection des faux. Non contrefaçon des images, c'est exact, nous avons érigé ce principe strict, un peu à l'instigation d'Irving qui parle

encore des illusionnistes de l'île de son "Manhattan-Google", dont, je le signale au passage, un certain nombre d'entre nous, et parmi les plus avertis, ont été amenés à penser qu'elle-même pourrait être un faux, non qu'il s'agisse de douter de l'intégrité d'Irving ou de dauber sa naïveté. Plutôt d'admirer en guise de modèle (et de repoussoir) jusqu'à quel degré de perfection peut aller la reproduction. Mais contrefaçon c'est vite dit, vous avez également les cas de mimétisme et ils sont nombreux (direz-vous que le caméléon couleur sable est un faux ?), il ne serait pas difficile de démontrer que Leo peut puiser autant de lacs dans le monde qu'en lui-même.

Pour ce qui est des canalisations, je ne sais pas, mais au moins pour ce qui est du lac, personne, de toute façon, ne saura jamais si c'est un faux ou s'il est authentique. Plus tard, quand les enfants ont raconté ce qu'ils avaient vu, il y a eu bien sûr tous ceux qui sont partis à sa découverte, les inévitables curieux, les touristes, les amateurs de lieux « vierges » – disaient-ils –, les passionnés, les aventuriers, les nostalgiques du passé, et aussi quelques candidats au suicide. À ma connaissance aucun n'est parvenu au but – ni les enfants à en retrouver le chemin – et le lac, resté inexploré, est entré dans la légende.

Le soir où je lui ai rapporté le récit d'Abram, Harane m'a avoué ses doutes sur la surveillance des images.

- Bien sûr au début il fallait éviter qu'elles se dispersent. C'est notre force, c'est notre identité, après tout, qui était en cause. Si elles se mettaient à s'éparpiller, à nous échapper, est-ce que nous pourrions continuer à nous comprendre ? Mais est-ce qu'à présent nous n'avons pas dépassé la limite ?

J'ai hésité mais je reconnais que ses doutes rejoignaient les miens.

- Tu vois, a-t-elle dit, au début un lieu n'appartenait qu'à une seule personne, sa chaumière par exemple, avec une fumée qui s'en allait de ce côté-là et pas d'un autre, et qu'il emportait avec lui dans son rêve où qu'il aille...

- Comme Irving ?

- Oui comme Irving finalement, qui transporte son *Manhattan-Google*.. Et seuls les gens qui habitaient dans ce village, dans ce bourg, dans cette île, savaient la vérité de ce lieu. Les autres, tous ceux qui venaient, qui passaient par là, « c'est joli chez vous », même s'ils faisaient des photos au début, des films ensuite (et je te passe tout ce qu'ils sont capables d'inventer désormais pour emporter l'image d'un lieu dans une petite boîte, si je parle des lieux, tu comprends bien que c'est un exemple, que pour tout le reste c'est pareil, tu retrouves n'importe quelle image sur papier glacé ou un écran, et le Loir gaulois sur une boîte de camembert ou la laitière crémeuse de Vermeer sur une publicité géante pour les yaourts), donc tous ceux qui passaient, et les mieux intentionnés, étaient des voleurs. Mais aujourd'hui, est-ce que nous ne sommes pas tous les voleurs des autres ? De leurs rêves, de leurs images ? De ce qu'ils ont écrit et même de ce qu'ils n'ont pas écrit (mais ils auraient pu le faire et tu as des petits malins qui se glissent entre les lignes), de ce qu'ils ont peint, de ce qu'ils ont vécu, tout cela on le découpe en rondelles pour le consommer, une tranche de tour de Babel, un morceau d'Aquilon doux zéphyr, et ainsi de suite... Tu te vois découpé en morceaux de canalisations ? De toute façon tu sais bien qu'on ne peut plus rien inventer, même si Irving continue à dérouler son monde autour de nous.

- Alors il faudrait qu'il invente le temps et la disparition.

« Oui, un monde fini » a-t-elle conclu en reprenant une gorgée de whisky.

V

La BOUCHE D'OMBRE

Où le monologue du Peintre se promène dans ses tripes

« À travers la noirceur de l'ombre, qui cache la mer et les cieux. »

MADELEINE DE SCUDÉRY – *Le Cabinet*

« Le moyen le plus simple d'identifier autrui à soi-même, c'est encore de le manger. »

CLAUDE LEVI-STRAUSS

Il m'arrive de penser que les tunnels que j'ai percés –

tunnels que j'ai percés. Permettez, il faut que je m'arrête ici. Entendez-moi bien, j'ignorais que c'était des tunnels et j'ignorais que je les avais percés, c'est aujourd'hui seulement qu'on peut le dire, ou que je les nomme ainsi à partir des descriptions qui m'en ont été faites. « Percés » mérite également un commentaire. J'aurais pu dire « créés », ce qui aurait mis tout le monde d'accord, mais selon moi, les véritables créateurs ce sont eux, ceux qui s'y engouffrent, les *Voyants* – appelons-les ainsi –, nombreux semble-t-il. Admettons.

« Percés » donc. Mais tout dépend de quel point de vue on se place. Vu de mon côté, j'ai seulement inventé du noir. Un monde noir si l'on veut. Anthracite. Ce noir des terres charbonneuses et de tous leurs dégradés sur des murs qui avancent à mesure que je les recouvre. Une substance que certains ont comparée à du fer. Un noir profond donc. Noir encore brûlant, presque irisé où affleure en couches – résidus, magmas, coulées, laves et cendres volcaniques veloutées – l'infinité des choses à créer. C'est ce noir que j'ai posé sur les murs. De tout le reste et de ce qui s'en est suivi, je ne peux rien dire, j'ignore si ce sont des

« tunnels » ou non, mais de ce noir je peux parler avec certitude, c'est lui que j'ai peint. Voulu peindre. Qu'ils en aient fait des *fenêtres* sur un monde *possible*, je n'y suis pour rien. Quoique... (« Ça se discute », dit Harane) —,

il m'arrive de penser, disais-je, que les tunnels que j'ai percés, me tirent vers eux bien plus que je ne les développe devant moi comme pourrait le faire croire la disposition que j'ai choisie — obsessionnelle disent certains, ils n'ont pas tort — en ajustant étroitement mes « fenêtres » les unes aux autres le long de la galerie qui prend sur le Hall d'entrée de *La Tour* et va nul ne sait encore où. Voilà qui m'incite à n'user qu'avec circonspection du terme de « création » en ce qui me concerne. Contrairement à une illusion bien répandue, le « créateur » n'est ni celui qui profère, prolifère, poussant devant lui ce qu'il extrait de sa bouche d'ombre, diamants ou vipères, mais plutôt celui dont une sorte d'invagination intestinale fait remonter ses propres viscères. Retournement, inversion de l'ordre du monde à travers un long circuit de régurgitation et d'avalement réciproques dont je me plais à imaginer qu'il rejoint quelque part un point spermatozoïdaire d'où renaître, un monde à recommencer, enseveli sous le noir profond, brûlant, presque irisé, que je régurgite en images — ici je dois apporter une précision : certes j'avais le choix des métaphores, mais aucune ne convient mieux, à mon sens, que le système digestif —.

Les images... tenez, parlons-en des images. Celles dont les *Voyants* disent qu'ils en reconnaissent la trace, la trame, la vibration, sous l'écorce du noir. Celles dont la légende raconte qu'elles glissent, s'écoulent *naturellement* de moi, et dont je pourrais aussi bien dire que je les vomis, que je les excrète, ces images qu'il faut bien l'avouer je sens courir le long de mon corps, le transpercer en quelque sorte jusqu'à s'installer dans les choses, non seulement la surface à revêtir mais tout ce que je pétris, journaux, brindilles,

filaments d'aciers, ou autres objets de récupération que bien souvent les enfants chassent pour moi durant leurs équipées, et que j'enrobe de mon goudron gluant (ici j'aurais envie de dire que c'est un véritable travail d'araigne enroulant la proie de son suc digestif liquéfiant), pour aboutir à des formes dont Harane a parfaitement remarqué la ressemblance avec la matière fécale. Et ce sont elles néanmoins, ces images rejetées, vomies, non tolérées en quelque sorte, qui me poursuivent, m'obsèdent, et, non seulement hantent mes cauchemars, mais continuent à m'aspirer vers elles de production en production, si bien que je peux affirmer être le premier prisonnier de mes propres pièges, avalé par eux ou avançant de l'un à l'autre (reculant en réalité, jusqu'où je ne sais, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à régurgiter peut-être), ouvrant un monde dont j'ignore tout.

Quoique...

« Ça se discute », a dit Harane. Ici je lui donne raison. Oui, j'ai ouvert des fenêtres sur un monde *possible*, un de *mes* mondes possibles, on ne sait pas toujours ce que l'on contient et cela vaut mieux, un monde pour ceux qui y pénètrent (heureux *Voyants* dont il m'arrive d'envier la chance ! « Malheureux *Voyants* peut-être » m'a répondu Harane), à leur tour absorbés, circulant, pourrait-on dire, à l'intérieur de mes propres *canalisations, tunnels, intestins*, comme on voudra, et, je n'ai pas besoin de le préciser, enrobés de sucs, sinon liquéfiés du moins métamorphosés (disent-ils), voilà au moins pour la partie visible de la métaphore du système digestif.

Métaphore à mon sens seule capable non seulement de représenter le circuit de régurgitation et avalement réciproques mais de renvoyer mes propres productions à leur véritable place où elles ne sont que miroir d'une autre, celle qu'Irving, à une échelle seulement plus vaste, fait avancer, enroule, déroule. Selon moi, nous sommes tous comme des vers à nous promener dans les intestins géants qu'il entortille

autour de nous. Qu'on appelle ça le monde, je veux bien, mais qu'on ait au moins l'honnêteté de reconnaître que toute création est une créature avec ses orifices divers, ses labyrinthes intérieurs dont certains vont chercher aujourd'hui les images radiographiées et les échos qui en remontent. Est-ce qu'un jour nous ne finirons pas, autres Ouroboros, par rentrer à l'intérieur de nous-mêmes ? –

Création... permettez un instant, n'allons pas trop vite, je désigne Irving comme Créateur, mais est-ce qu'il n'a pas été dépassé depuis longtemps par son œuvre, englobé par elle, et nous avec, ou plutôt n'est-ce pas justement – sans entrer dans le détail de ses secrets – son habileté, son génie bien sûr, que d'avoir inventé une machinerie qui se produit elle-même à mesure qu'elle avance en se transformant, si bien qu'en étant tous en train de déambuler à l'intérieur de ce système digestif géant, nous sommes enrobés, métamorphosés par ses sucs, assimilés par eux, et, disons-le au passage, dans la fraternité de la digestion, nous voilà soudés à notre « corps social ». Je ne sais s'il faut attribuer la paternité, voire le machiavélisme de l'invention à Irving, je ne fais qu'en suggérer l'hypothèse.

- Une image intéressante... a dit Harane le soir où je la lui ai soumise (ciel de rayons crépusculaires décomposés en un jaune mêlé d'indigo à l'horizon). Ceux qui affirment que si *La Tour* s'écroule, nous redeviendrons des graines d'espace, incapables de nous comprendre, de nous agréger, n'ont peut-être pas tort. Du bricolage, si tu veux, mais du bricolage qui est notre ciment...

Nous avons convenu entre deux verres de whisky et en rejoignant notre échiquier de Go, de n'en rien dire au *Conseil des Anciens*. Pour l'instant.

VI

MARGOT LA FOLLE

*Où l'on peut penser que le Peintre a ouvert une fenêtre sur
le vide*

*« Comme il n'y a qu'un seul univers à
expliquer, personne ne peut refaire ce qu'a
fait Newton, le plus heureux des mortels. »*

JOSEPH LAGRANGE

*« Alors, soudain, le ciel fut déchiré par un
flash lumineux, jaune et brillant comme dix
mille soleils. Nul ne se souvient avoir
entendu le moindre bruit à Hiroshima quand
la bombe a éclaté. »*

JOHN HERSEY – *Hiroshima*

*« Le diable, je suis bien obligé d'y
croire, car je le sens en moi. »*

BAUDELAIRE – *Mon cœur mis à nu*

*Moi l'écrivain je verse au dossier de l'honorable Défense
concernant la véracité des faits ici rapportés, quelques
pièces d'un dossier dont en ma qualité de scribe j'ai eu
connaissance, documents ou fragments énigmatiques aujourd'hui
tombés dans le domaine public et visibles, pour ceux qui
auraient la curiosité d'aller vérifier, dans la vitrine
centrale de notre Grand Hall, présentés dans la section
« Romans » sous l'étiquette – admirez la désinformation –
« Lieux imaginaires ».*

*Ces documents, se trouvaient glissés entre les pages (et
c'est là que l'affaire prend tout son sens jusqu'ici non
ébruité), d'un livre répertorié dans le Grand Codex sous le
nom de « Livre zéro », livre dont tout amène à penser, en
l'état actuel des recherches, qu'il appartiendrait non à un
autre temps mais à un autre Univers-temps, livre passé – c'est
l'hypothèse la plus fréquemment retenue à l'heure actuelle,
vous comprendrez qu'elle soit classée top secret –, passé,*

disais-je, non seulement sans désintégration mais sans la moindre détérioration, d'une ligne d'univers à une autre et peut-être, mais c'est mon sentiment personnel, en en ayant traversé de nombreuses autres.

J'ajoute que les pages contenant ces documents avaient été soigneusement collées, on notera que c'est une preuve supplémentaire de l'art, voire du machiavélisme (mais est-ce que ce n'est pas la même chose ?) avec lequel on nous dérobe ce qui nous revient de droit, dirais-je (agitation du côté de l'Accusation, grande envolée de manches au prétoire) : la vérité sur la Création.

Voici les pages en question. Je vous fais juges.

Document 1 (le document était chiffré, mais nous n'avons pas eu de mal à en reconstituer la teneur, établi à partir, tout le laisse supposer, d'un enregistrement) :

Vous êtes ici à l'intérieur d'une galerie – attention à la marche –, devant l'œuvre de la maturité du peintre, celle qu'on a appelée la période noire. J'ai dit « galerie » mais vous rencontrerez également au cours de vos recherches les termes de couloir, canalisations, tunnels, labyrinthe – pensez à allumer vos frontales et à vous encorder, nous allons entamer la descente –, voire « boyaux », probablement le terme qui correspond le mieux à l'intention du peintre. Je n'ai pas besoin d'insister sur le symbole de ces tripes en quelque sorte retournées, exposées comme à l'air libre, à une époque d'enfermement et tandis que s'édifiait derrière lui une sorte de blockhaus destiné, croit-on, à la survie du plus grand nombre – ajustez vos dosimètres nous n'allons pas tarder à entrer dans la zone où pourraient avoir pénétré des radiations –.

Nous sommes ici à l'entrée de la construction d'origine, l'*Ur-Babel*, une sorte de tour à l'horizontale dont l'architecte (on ne sait s'il y en eut un ou plusieurs) espérait semble-t-il, c'est en tout cas l'hypothèse la plus vraisemblable, qu'elle lui permettrait de rejoindre le Temps.

Y est-il parvenu, nul à ce jour ne le sait faute d'avoir pu parcourir la totalité de *La Tour*, ce qui laisse à penser, si tel est le cas, qu'en un faubourg lointain de notre monde résident actuellement des survivants d'un lieu que nous dirons « autre » pour simplifier, et parmi eux le peintre génial dont nous ne possédons hélas que ces fragments (quelques milliers de kilomètres). Ne rêvez pas mesdames, on dit qu'il ne s'intéressait qu'aux jeunes garçons, outre qu'il était, si l'on en juge par le journal de l'écrivain en titre d'alors, également appelée « Gardienne » ou « Vigie », la plupart du temps pris de boisson comme vous savez que c'est le cas pour nombre d'artistes. J'ajouterai pour ma part, mais c'est une réflexion personnelle, qu'il règne dans son œuvre une forme évidente de folie. Je vois que toutes ces dames ne se sont pas découragées, je vous prie néanmoins de rester tous groupés et de ne pas tenter de passer par l'une ou l'autre de ces « fenêtres », dans un monde où vous seriez irrémédiablement perdus.

Pour en revenir à cette construction, sachez qu'elle avançait par enroulements successifs. Vous visiterez tout à l'heure la salle des plans mais observez bien ici le point de départ de la première spirale d'acier (on ne sait à quelle date exactement l'acier a remplacé les édifications de brique des premiers essais et tâtonnements. Nous réserverons si vous le voulez bien pour un autre jour la visite de *La Tour*, très incomplète comme vous pouvez l'imaginer), ce point auquel s'articule sans la moindre démarcation (admirez au passage comme l'œuvre se confond avec son support), la première spirale d'une série probablement infinie, nul en tout cas n'a pu jusqu'ici parcourir la totalité de ces « fenêtres »,

appellation, je le signale, trouvée dans la correspondance du peintre. Si vous voulez bien me suivre...

...Comptez-vous, nous n'avons perdu personne ? Vous êtes passés, sans même vous en rendre compte j'imagine, par l'une des « fenêtres ». J'en entends parmi vous murmurer qu'il s'agit tout simplement de « trompe-l'œil », ce n'est pas si simple, croyez-moi, je me permettrai de vous faire tâter ces murs et vous conviendrez qu'ils sont bien réels, autant du moins que vous et moi – quant à ce que nous entendons par là, nous remettrons la question à une autre fois si vous le voulez bien –.

Vous vous trouvez à présent au cœur de l'une des œuvres les plus étonnantes du peintre de la maturité. Vous remarquerez qu'à cet endroit le tunnel s'élargit en une forme que les explorateurs les plus hardis décrivent comme ovoïdale, encore qu'aucun d'entre eux ait jamais pu en faire le tour. On la dit infinie et néanmoins infime tête d'épingle de l'œuvre peint dont certains pensent, je suis de ceux-là, qu'elle est le cœur et qu'elle contient tous les questions et réponses, départs et arrivées comme en écho les uns des autres, salle des machines ou *Grand Échangeur* à votre goût. Vous pourrez remarquer – ajustez vos lampes –, à intervalles réguliers, des nœuds de bifurcation, d'autres disent des yeux, d'où la pensée (l'image ? Le rêve ? Je vous laisse en décider) semble prendre son élan vers un autre tunnel, nous n'en parcourons que quelques uns et encore bien incomplètement – encordez-vous, la pente est glissante – afin d'approcher le plus possible de ce que d'aucuns appellent « la porte de l'Enfer », d'autres « la Bouche d'ombre », l'œuvre, disais-je, la plus étonnante, mais également la plus terrifiante du peintre, où les pigments noirs dansent à l'intérieur de sortes de rainures et de ridules d'une intense luminosité (notre œil, ai-je besoin de le rappeler, peut distinguer et classifier 20 000 à 30 000 couleurs, je laisse à penser combien de nuances), une œuvre

que je préfère pour ma part appeler « Margot la folle », du nom d'un personnage de conte populaire qui s'en va, l'esprit égaré par l'excès de ses misères et malheurs, demander des comptes au diable au cœur de l'enfer, ajustez vos spectroscopes et vous la verrez apparaître,

Vous dites ? Comment la voyaient-ils, eux ? Ah, tout laisse à penser que la conformation de leurs yeux était différente de la nôtre, d'autres suggèrent que la profondeur du noir rayonne d'images subliminales, je vous laisse tenter l'expérience sans vos infrarouges. Approchez mesdames du foyer infernal – si je peux me permettre : toutes nos cuisines sont des cuisines d'enfer –, ici un véritable incendie en haut à droite – ne vous laissez pas emporter par le souffle, nul ne sait exactement jusqu'à quelle distance il porte –, là, voyez-vous à présent cette ménagère fantassin au centre de la fenêtre ? Tout laisse à penser d'ailleurs que celle-ci en ouvre une autre, c'est là l'immense subtilité – certains disent « tricherie » – d'une œuvre qui nous aspire vers l'infini.

Revenons à cette ménagère infernale – folle ? –, vous observerez qu'elle est une sorte de cône de lumière en deux parties dont l'un qui semblerait être celui du passé, (disent nos savants toujours à l'affût d'une explication qui puisse leur livrer la clé de ce monde disparu), est délimité par l'évasement de sa jupe sombre, néanmoins, comme vous pouvez le constater, illuminée par ce baluchon dans lequel il semble qu'elle trimballe les misérables restes d'une vie, et quelque batterie de cuisine hétéroclite avec laquelle elle part ou croit partir à l'assaut du diable.

Permettez, je m'arrête un instant pour faire remarquer qu'ici les interprétations divergent. La batterie serait le symbole féminin de nourriture et de vie pour les uns, et cette « enragée » se hâterait alors avec détermination vers la gueule grande ouverte du diable qui l'attend (non, qui nous attend, remarquez d'ailleurs comme les yeux ne sont pas

dirigés vers elle mais bien vers nous, n'est-ce pas ?). Pour les autres elle serait au contraire une figure salvatrice portant au monstre, en offrande sacrificielle, les reliefs propitiatoires de sa cuisine, à relier à cet étrange haut fourneau dont elle vient – suivez mon rayon laser et la diagonale que vous voyez là sur la "fenêtre" –. Peut-être alors femme entre deux abîmes, disent ces derniers que nous dirons philosophes, son destin la conduisant de la naissance dans le sang à la gueule noire de la mort, tandis que les premiers verraient en elle la femme – et même, disent-ils, LA Femme – qui mettrait toujours le feu aux poudres, encore qu'ici on ne puisse parler de beauté fatale, notre hommasse plutôt encasquée dans sa fureur guerrière n'ayant rien d'une Hélène responsable du chaos qui l'entoure.

Certains pensent, et je suis de ceux-là, que dans le baluchon mystérieux, ces misérables restes d'une vie infime, seraient ceux d'un enfant mort-né. Quel enfant ? Le sien peut-être, ou le nôtre, ou vous, moi, nous autres qui nous disons des humains et nous balançons entre deux vertiges – ne vous penchez pas, tenez-vous les uns aux autres –, il faudrait alors, si cette hypothèse est juste, voir dans cette « fenêtre » sur le vide, une intuition véritablement géniale (prémonition ? avertissement ?) du peintre. Le cache-t-elle cet enfant avorté (je n'en veux pour preuve que tous ces œufs éclatés, brisés, de la vision du peintre), ou le tient-elle en réserve, baluchon en guise de massue à asséner au Gardien-forteresse (vous aurez certainement remarqué à l'arrière-plan les crénelures du front de ce château d'enfer véritablement kafkaïen), femme que l'on pourrait dire « folle » dans cet impossible combat quichottesque ?

Remarquez au passage cette épée qu'elle tient dans la main droite, mais est-ce bien une épée ? Elle pourrait s'en soutenir comme d'une canne, vieille décrépète qui remplit son baluchon de détritibus et poursuit sa route (d'où vient-elle ?). D'ailleurs, à supposer que ce soit une épée, est-elle pour

autant une guerrière ? Sème-t-elle le désordre de la folie et de la mort d'un monde autour d'elle, ou vient-elle en justicière ?

Ou bien encore est-ce lui-même, cet enfant caché, qu'elle offre à la dévoration du monstre ? Je me permettrai de signaler que cet ovoïde illuminé, d'un blanc laiteux caressé de jaune au centre du personnage, et qui ressemble à un baluchon, pourrait tout aussi bien être son giron d'où l'épée, le bâton, oui, ce pieu, disons, à l'horizontale, surgirait (à l'appui, vous me le concèderez, le sexe indéterminé du personnage). Je dois ajouter, ce n'est qu'une hypothèse personnelle mais je vous la livre, que quelques feuillets de la main de l'artiste parvenus en ma possession, évoquent une étrange fureur auto dévoratrice qui m'amènerait à reconnaître dans cette œuvre la métaphore du créateur (homme, femme, nul ne le sait, vous l'aurez remarqué) mais je laisse à d'autres l'étude de cette piste de lecture.

Enfin observons, dirigé vers le haut, j'y reviens, le cône du futur dirons-nous, délimité par les extrémités des bras et la tête blafarde, hagarde, morte peut-être déjà, sorte de tige qui semble s'élaner vers son avenir, je veux dire le nôtre puisque, notez que c'est encore une hypothèse de mon cru, cette femme dont (quelles que soient les conclusions qu'on en tire) le parcours consiste à aller d'un feu à l'autre (accidentel ? provoqué par elle ?), pourrait représenter une onde thermique propagée à la vitesse de la lumière, semant la destruction et la mort cul par-dessus tête et brûlant tout sur son passage, traversée en délire d'une création (d'un orifice à un autre n'est-ce pas ?). Alors cette femme serait notre ancêtre d'un autre monde (y a-t-il solution de continuité ou non ? nous l'ignorons), certains disent que ce serait un autre « temps » – quel temps ? Nul ne le saura jamais –, cela revient au même, croyez bien, que ce temps ait duré l'espace rêvé d'une seconde du vôtre ou des siècles du sien...



2



Document 2 (feuilletts soigneusement repliés à l'intérieur du document précédent et qui seraient, selon toute probabilité, des notes de la main de l'artiste, extraits, semble-t-il, d'un ensemble de réflexions sur son art, en filigrane desquelles les analyses au carbone 14 ont permis de révéler deux fragments – reproductions probablement – de ce qui semble avoir été l'œuvre la plus célèbre du peintre) :

– Je suis actuellement occupé à un travail qui est une sorte de traversée du feu. Ou du Temps à la poursuite duquel nous sommes selon I. À droite quelque chose comme un flash lumineux, rouge et brillant (je parle de ce qui ne peut se distinguer qu'à des profondeurs infinies derrière la couche

² *Dulle Griet* ou *Margot la Folle* de Pieter Brueghel l'Ancien, inspiré de *Dulle Griet*, personnage du folklore gantois - 1562 (Musée Mayer van den Bergh - Anvers)

des émotions superposées sous la trame noire), et ce feu se déploie en une ligne dégradée vers la gauche, laissant échapper comme une pluie de formes agitées, transpercées, transperçant (je parle toujours des *formes-émotions*). Au centre une femme (je ne sais encore si ce sera un homme ou une femme, peu importe, elle pourrait avoir en elle à la fois les attributs de la vie et ceux de la mort) qui ne sera rien d'autre qu'une trajectoire. Les formes agitées, occupées à s'emmêler, s'entre-déchirer (aucune ne regardera le spectateur, elles ne seront que mouvements), occupées à vivre donc, elles les sème sur son passage. Elle non plus ne regarde pas, ou bien son regard sera fixe, un regard déjà mort car c'est vers la mort qu'elle va, emportant tous ceux qu'elle a créés vers la bouche grande ouverte, édentée, crénelée d'une bâtisse, une tour semble-t-il – fragilité de nos édifices qui s'écroulent –. Je pense l'appeler "La Porteuse de temps" : ne le transporte-t-elle pas dans la proéminence de son ventre ?

« Elle me fait penser au personnage d'une vieille légende, laisse-moi chercher, un livre flamand je crois, *Margot la folle*, c'est ça, une désespérée, une misérable, croulant sous le poids du malheur et qui va en demander des comptes au diable » a dit H. quand je lui en ai parlé.

– Création – sur une scène de théâtre (drame, la création est une lutte – ce sera à développer –, de la guerre intérieure, « intestinale », à la conquête de l'espace) avancent non des êtres ni des choses mais des formes.

Avancent, non, « se jettent » je dirais plutôt, se jettent comme on se jette à l'eau. Le geste de l'artiste suspendu – hardiesse, désespoir ? Un peu des deux, l'ultime *Bouche* est un appel des ténèbres (à voir : les enfants, les tunnels – la

peur d'être mangés, avalés, engouffrés, c'est leur peur, c'est leur désir, qui créent).

– Le geste vise et projette l'artiste. Une seconde d'un temps qui n'est qu'en lui contient l'entier du temps. Entre les deux la création. L'espace déchiré.

– *L'espace déchiré* : un trou béant dans le connu, les formes y pénètrent. La création est une histoire. Une trajectoire. Toutes mes cellules dans un seul geste et sur le tableau – disons des animalcules étranges et familiers à la fois, formes mouvantes d'une vie en gestation. Des formes où je suis mouvant, en mouvement et déjà achevé. Un feu vital (au centre ? à l'origine ?) les propulse. Au terme l'artiste s'avale lui-même.

– Invagination intestinale : celle de l'univers – d'Irving ? –. En parler à H.



Document 3 (feuilletsoigneusement repliés à l'intérieur du document précédent, probablement une lettre de la main du peintre) :

Vous me demandez, chère amie, pour quelle raison tous mes tableaux sont noirs. Encore que le mot « raison » ne puisse convenir, je veux tenter de répondre à votre question. Pardonnez-moi de le faire à ma manière « constellée », à mesure que les idées me viennent, par bonds capricieux en années-lumière, si je peux m'exprimer ainsi pour parler du noir. Mais, oui, le noir est lumineux. Ou : contient la lumière. Comme elle, nous sommes enfermés en lui. Est-ce cela que vous appelez un « autre monde » ?...

— Vous savez que le noir a d'infinies résonances lumineuses. Jusqu'à quelles profondeurs descendre à l'intérieur de ce noir ? Nous ne savons rien de la formation des images que nous manipulons néanmoins avec l'aisance diabolique d'apprentis sorciers, que savons-nous si elles ne sont pas des nomades qui se promènent d'un cerveau à un autre ?

— Le noir est traversé de « radiations d'un autre monde » écrivez-vous joliment. Je dirais surtout que le peintre - ou sa création, mais est-ce que cela ne revient pas au même ? — naît de la mort.

— Le noir : un espace ? Ce n'est même pas un lieu que crée le peintre mais quelque chose comme une possibilité de temps infinie.

— Pour l'œuvre dont vous parlez et que j'ai fini par appeler « Margot l'enragée » (d'autres disent « folle »), mais que j'avais hésité à appeler « La Porteuse de temps » (est-ce que le temps n'est pas une création « folle » que chacun porte en soi ?), le noir y diffuse sans doute ce rayonnement infernal que vous y reconnaissez.

Je ne peux vous confier aujourd'hui que ces bribes de réflexion. J'y reviendrai peut-être à l'occasion...

—

« Loin à l'horizon des sables, elle passe égarée, sombre et tremblée, silhouette de lanterne magique, vieille aborigène, femme comme toutes les femmes sauvant ce qu'elle peut sauver, ce qu'elle peut encore rêver du monde confisqué, transportant avec elle tout un attirail, un trésor de guerre récupéré de monceaux de ferrailles ou de détritrus, comme elle

ramassait autrefois des touffes d'épineux, des morceaux de bois pour le feu, des bâtons à fouir, vieille volée, vieille qu'on a dérobée à elle-même, elle a toujours été là... et toujours n'a pas plus de sens pour elle que pour nous. Je veux dire qu'elle est dans les sables, qu'elle se coule en eux, qu'elle est leurs formes, leurs plis. Elle est partout. On ne la voit pas parce qu'elle avance trop vite...

Mais si on la voit... si on la voit, alors... » dit Tuborg.

VII
LE TRIOMPHE DE LA MORT³



³ *Le Triomphe de la mort* - œuvre de Pieter Breughel l'Ancien (1562) - Musée du Prado, Madrid

Où le Peintre disparaît dans son tableau

« Dans la vie la seule chose certaine c'est la mort, et c'est la seule chose sur laquelle on ne peut rien savoir avec certitude. »

SÖREN KIERKEGAARD

« Il semble que le rôle de l'artiste soit de fouiller et de remuer, au risque de la destruction, possible récompense pour avoir envahi une terre interdite. Quelques uns ont échappé à la destruction et sont revenus en faire le récit. »

MARC ROTHKO – *Écrits sur l'art*

« Déjà il faisait jour ailleurs, mais là était une nuit plus noire et plus épaisse que toutes les nuits. »

PLINE LE JEUNE, "Lettre à Tacite", *Lettres*, VI.

« La « journée » sera belle. Triomphante, oui, comme elle doit. Tout est presque en place. Les derniers moments avant l'Ouverture sont toujours chargés d'une sorte de courant électrique d'une si haute intensité – un instant de plus et tout va se rompre – qu'en ce point extrême semble condensé ce que même moi je suis tenté d'appeler vie. Mêlée de positions, attitudes, gestes désaccordés des milliers de figurants dans tous les sens – ce tableau-ci est grand –, va-et-vient d'êtres étrangement proches et solitaires à la fois, chacun tendu sur le fil de sa propre trajectoire, sourd et aveugle à celle des autres, balbutiant, se parlant à soi-même, tâtant sa poche ou vérifiant une ultime fois son image dans le miroir.

Pour ce qui est de moi je suis prêt depuis longtemps déjà, mais tous ne sont pas encore à leur place ou n'ont pas pris la pose, frôlements, cris, chutes de corps, jurons, certains s'agitent à la recherche d'une pièce de costume ou d'un attribut essentiel, croix, épée, bâton, lanterne, on se

baisse, on se relève, on termine de se maquiller, l'une tapote ses jupes, l'autre refait les plis de son manteau, un squelette rajuste une de ses côtes, l'empereur a perdu sa couronne, un mendiant ne retrouve plus son chapeau, à gauche deux machinistes s'occupent à hisser une cloche énorme au sommet d'un arbre mort, un autre fait rouler à l'avant de la scène le tonneau des pièces d'or, à droite on entend les coups des charpentiers dressant le dernier gibet, le chariot des crânes, lui, est déjà installé mais le cheval est nerveux, il faut lui mettre des œillères (on a dû en poursuivre un autre qui s'était enfui dans les coulisses, effrayé par les flammes), le vautour apprivoisé, un des rares à se tenir tranquille, a pris sa position sur la croupe du cheval, l'armée des squelettes commence à se masser en ordre mais on cherche la faux du chef d'orchestre tandis que le porteur de torches s'inquiète de savoir s'il peut commencer à allumer les incendies.

C'est bien avant le lever du rideau qu'il faut être à son poste. Une « journée » complète – un tableau –, il faut des siècles d'ajustement pour la préparer. Je dirais que tout est dans l'art de se préparer soi. Pour moi je l'ai dit, je suis prêt, mais c'est parce qu'il y a longtemps que je m'y exerce. Je ne suis pourtant pas grand chose dans le tableau, un individu très ordinaire en pourpoint rouge dans le coin en bas à droite, le seul qui ne semble pas encore trop atteint par la destruction (reliefs d'un repas interrompu sur une table ronde derrière moi – blancheur étonnante de sa nappe –, un bouffon, presque un arlequin, plongeant sous celle-ci – partie de cartes et de jacquets en train de se déliter à ses pieds –, et deux voluptueuses au luth emmêlées à ma droite), tout doit laisser penser que je viens de débarquer – nigaud innocent, ahuri, ingénu de service ? – au beau milieu de bacchanales morbides parfaitement inattendues. Néanmoins je tire mon épée de son fourreau... Ça n'a l'air de rien me direz-vous, il n'y a pas grand chose à faire que rester immobile, sur ses gardes,

dans cette posture d'indécision. Qu'on se détrompe : je suis la figure même de l'Attente, du Destin donc, de cet instant où tout va basculer lorsque je vais tirer l'épée. Une immense responsabilité. Pour un tel frémissement intérieur, invisible, il faut beaucoup d'art, sachez-le. Quant aux autres, ils sont déjà morts, transpercés, fendus, torturés, transformés en crânes entassés comme des choux sur la carriole que le cocher de service rapporte du marché pour en alimenter la marmite fumante et rougeoyante au centre du tableau. Mais pour moi tout est encore possible. Ce sont des siècles d'attente, d'incertitude, de perplexité (d'angoisse, disons-le aussi) que doit révéler toute ma posture lorsque je surgis et découvre derrière le rideau enfin tombé, ma propre image en miroir, démultipliée en supplices variés, aussi intenses et raffinés qu'infinis, dont un, un seul, est celui qui m'attend. Mais lequel ? Oui, encore quelques secondes d'attente et je le saurai, voilà ce que ma position, tendue, penchée vers l'avant, bouche bée incrédule face à l'horreur, doit exprimer.

Voilà pourquoi je dis qu'il m'a fallu des siècles d'entraînement, d'exercices de maîtrise de mon corps et de ma pensée pour y parvenir. Une discipline sévère et constante, quotidienne, de l'un et de l'autre, mais également, dirais-je, scientifiquement préparée, dosée. Étirements de la peau, des muscles – il est vrai de plus en plus facilités par des appareils sophistiqués dans les Gymnasiums modernes –, équilibres, déséquilibres, tendus, tenus sur un pied (la plante, les orteils en alternance), une jambe, une cuisse, un bras, le poignet. Il m'a même fallu en faire sur la tête, travail indispensable pour la bascule des idées, le renversement des points de vue. Une position dont seuls les plus grands parmi les grands parviennent à la prolonger indéfiniment dans les « ateliers de solitude » où certains, dit-on, ont passé la totalité de leur temps de préparation (chacun est spécialiste en sa matière, songez à ce qu'a dû

être l'entraînement pour figurer un crâne, devenir crâne !), je ne dis pas « vie », puisque le seul instant qu'on puisse véritablement appeler ainsi est celui qui nous réunit tous en un tableau où chacun des mouvements prévus est la somme des mouvements antérieurs pour aujourd'hui, demain et l'éternité (de celui qui regarde ?).

Alors, oui, enfin, un jour on est prêt à entrer dans ce triomphe de la mort.

Les sentiments des uns et des autres, je ne m'y attarderai pas, mais à la veille d'une « journée » aussi mémorable, ils sont évidemment aussi variés qu'ambigus (peut-être même faudrait-il dire quelque chose comme « polyaignus »), exaspération ou ennui suscités par l'invitation à une fête au milieu d'une foule d'inconnus, on serait volontiers resté dans son coin tranquille, qu'est-ce que je vais aller faire là, de toute façon ce n'est pas pour moi que la fête est organisée, sans compter qu'il n'y aura guère moyen de s'y faire remarquer, et cependant (vanité bien humaine, voyez où elle va se loger !), impossible de ne pas éprouver ivresse, joie, impatience de participer au Grand Œuvre, fierté – même pour les plus petites mains comme moi – d'être élus, en même temps qu'inquiétude, anxiété (narcissiques), vais-je figurer correctement, serai-je prêt à temps, vais-je savoir mon rôle (pour ce qui est des trous de mémoire, il existe non des « souffleurs », la parole en ce jour n'ayant pas grand sens, mais des « pousseurs » habiles à vous diriger de leur fourche vers votre place), un mélange donc de sentiments que, ne serait-ce que pour en éviter la rumination stérile, mon programme d'entraînement soumet à une discipline systématique.

C'est grâce à elle que, tandis que tout s'agite encore autour de moi, installé au millimètre près à ma place exacte, jambe gauche arquée dans l'extrême tension de tous ses muscles, la main droite souple et ferme sur le fourreau de l'épée, je peux tourner mon visage vers la scène, mâchoire contractée dans l'intense stupeur de la découverte. Et je

m'applique à n'être plus que vide, un infime point d'impact de l'explosion attendue. Pour y parvenir il ne faut pas moins que l'éternité.

Le plus difficile pour être (devenir) ce personnage naïf, ahuri, qui débouche sur l'horreur comme l'enfant du ventre de sa mère, et qui doit cependant se tenir prêt, la main sur son arme, prêt à combattre en ayant perdu d'avance, le plus difficile, oui, c'est ce vide. Faire le vide en soi. N'être qu'attente. Non la mienne mais celle du vase qu'on va remplir. Avant d'entrer sur le bord droit du tableau, je dois avoir absorbé, avoir bu millimètre à millimètre tout ce qu'il contient, flagellations, éentrations, supplice de la roue, du feu, de la noyade – imaginez cet écorché, un nouveau-né, surgissant du col maternel face à un écran de télévision où passerait en boucle un diaporama de toutes les mises à mort possibles qui l'attendent –, pire, c'est aussi le calice de toutes les souffrances, désespoirs, douleurs, terreurs, que je dois boire jusqu'à la lie. Et rejeter. Évacuer afin de me présenter propre, net, impeccable, innocent, comme si je n'avais rien vu – bu –, vase qui n'a jamais servi.

Si je passe sur tous les aspects techniques de la préparation du corps à la manière d'un athlète, le secret est d'apprendre à être toutes les formes, toutes les figures, tous les êtres. J'ai été rêve, méditation du grain de sable, lenteur ou fureur de la vague, éclaboussement d'un grain de pluie sur la vitre, j'ai été miette de pain effritée, époussetée, oubliée, brin d'herbe, grain de poussière, grain de terre, tête d'aiguille, fumée ou nuage. Plus que cela, j'en suis le résultat, le mixte (monstrueux ?) comme le noir est celui de toutes les couleurs. J'ai dû apprendre à devenir non seulement ce qui « est » mais surtout ce qui n'est pas, espaces, interstices, failles, mondes absents à l'intérieur d'eux-mêmes et entre eux, dérobés à la lumière, masse invisible, matière noire qui contient toutes les autres.

L'explosion est en moi, le feu au centre du tableau, et déjà sur mon pourpoint. Le nouveau-né ce n'est pas seulement moi, mais le tableau prêt à naître dès qu'ils auront fini de chahuter tous autour de moi, de se chercher, se perdre et se retrouver, dès qu'ils se seront immobilisés, acceptant enfin (je soupçonne que c'est leur angoisse qui traîne ainsi) d'entrer dans le temps inéluctable du tableau achevé. Son éternité n'est-ce pas ? »

—

Presque au terme de notre visite – j'en vois qui rampent d'épuisement pour parvenir à nous suivre – j'ai choisi, vous l'aurez remarqué, de vous raconter ce tableau – et j'ai été bien inspiré si j'en juge par vos mines défaites (l'administration décline toute responsabilité, je m'en réfère au document qu'elle vous a fait signer à l'entrée) j'ai choisi, disais-je, de vous le faire « vivre » (un terme ici bien étrange, je le reconnais) de l'intérieur, du point de vue de ce petit personnage que vous remarquez dans le coin droit, là, le voyez-vous ? Le seul dirait-on qu'une sorte d'épidémie de mort n'a pas encore atteint, peut-être parce qu'il vient, comme il semblerait, de faire une irruption inopinée au milieu de l'horreur comme s'il ne s'était douté de rien auparavant (faut-il le dire inconscient ?), le seul donc qui vous ménage – nous ménage –, peut-être un peu d'espoir, encore que tout semble bien être déjà joué d'avance. Eh oui, j'en vois quelques uns qui tremblent (mesdames où est passée votre vaillance ?), cependant vous êtes loin d'avoir tout parcouru des tunnels, et beaucoup de couches obscures n'ont pas encore été dégagées ni filtrées aux rayons X – l'œuvre est immense (infinie ?) – mais la vérité est que nous sommes au lieu où l'état actuel de nos recherches s'accorde à penser que l'artiste a cessé de peindre pour une raison inconnue au sujet de laquelle sont émises toutes sortes d'hypothèses, la plus

étrange, quoique la plus en faveur, étant une sorte d'implosion produite par le peintre lui-même du bout de son pinceau, et qui aurait ouvert d'autres tunnels hors de notre portée où il continuerait à ce jour à produire d'autres « fenêtres », j'en veux pour preuve ces deux ouvertures béantes et sombres que vous voyez là à gauche, dans une sorte de forteresse en ruine dont le toit est occupé par un arbre, symbole, même dans son dessèchement, d'une continuité possible.

À l'appui aussi, ces deux feuillets d'un parchemin fragile. Je vous invite à vous pencher les uns après les autres au-dessus de la vitrine où ils sont conservés à température et degré d'hygrométrie constants, feuillets qui avaient été glissés dans la faille de la roche à l'entrée de ce tunnel (inachevé comme vous pouvez le constater), en réalité palimpseste de textes en langues différentes, inconnues et toutes actuellement encore indéchiffrables, mais sous lesquelles nos spécialistes sont parvenus par rayonnement synchroton, à reconstituer le message d'origine. Là encore les suppositions vont bon train : s'agit-il d'un texte – de lui ? d'un autre ? – dont le peintre accompagnait ses travaux et qui aurait été miraculeusement épargné par l'implosion ? Un texte, vous le constaterez vous-même, qui laisse – nous laisse –, peut-être, une forme d'espoir, si j'ose dire, du moins de réconfort, dans une forme émouvante qui porte, pourquoi pas, la vie en gestation. Je vous laisse en juger et le lire dans la méditation, le recueillement peut-être, je vous attends à la sortie, n'oubliez pas le guide...

*

« Tatsuaki se dit qu'il a le temps, qu'il ouvrira plus tard la feuille de bananier où se trouve le caillé de soja fermenté pour son repas, bonheur d'imaginer, en attendant (le temps est une gourmandise), le petit ventre bombé de la

feuille repliée soigneusement, ce matin bien avant l'aube, par Ayaka – le petit ventre contient l'amour d'Ayaka, la caresse de sa main, la chaleur de la cahute, la chaleur de la nuit autour d'eux –. Si la tempête fait rage, ailleurs peut-être, ce n'est pas ici, elle appartient à un autre monde, eux sont dans ce bain de ténèbres, à la dérive l'un de l'autre (peut-être n'ont-ils jamais existé ?), engloutis, dévorés par elles, la nuit est une amoureuse.

La chaleur de la nuit, la maisonnette, la feuille de bananier au petit ventre bombé, et le petit ventre d'Ayaka bombé lui aussi qui contient son amour, avancent avec lui et le sampan qu'il pousse un peu plus loin vers les montagnes presque bleues déjà.

Il a regardé naître le matin calme sur le delta, les lumières de Sutzu, les eaux d'un jour immobile, d'un jour de demain à soulever au bout de sa ligne, il voudrait suspendre sa ligne pour toujours avec ce bonheur au bout du bras, ce bonheur qu'il dépliera avec la feuille tout à l'heure, laissant le soleil se reposer un peu sur l'eau...

.....

Kiyoschi a quitté le presbytère dans la fraîcheur de la nuit – pourtant la journée sera chaude, brûlante même. Comme hier ? Comme tous les jours d'avant avant ? Encore plus ?

Serrant sur lui le vieux paletot fripé tricoté par les petites mains de Tayusha, il avance, regardant le ciel avec inquiétude, le ciel gris de l'aube, gris de poussière, gris de fumée, de toutes les craintes qui se sont rassemblées en particules et planent en menace au-dessus de la ville.

Les petites mains de Tayusha qui ont tricoté l'amour à mailles menues, il avance à présent, serrant le tricot sur sa poitrine, avance très vite dans la rue encombrée, fourmi au milieu de toutes celles qui déménagent la fourmilière, qui emportent leur attirail, leurs vies, dans des baluchons, lui serrant sur lui l'amour de Tayusha tandis qu'il déménage les

trésors de la chapelle à mettre à l'abri, les sirènes ont résonné, les sirènes déchirent une lamelle de ciel gris. Mais Tayuscha est à l'abri avec l'enfant, à Ushida, chez une amie, avant de partir elle a enveloppé soigneusement l'enfant dans son châle, la tendresse du châle autour de son corps, l'enfant dort dans les bras chauds de Tayusha, Tayusha a emporté l'enfant sur son sein, et lui emporte sur la charrette à bras les Bibles, les registres, les ornements, les chaises, Tayusha et la vie de l'enfant qui sommeille sur elle, et aussi le soleil qui ne va pas tarder à prendre ses aises pour la journée.

Les montagnes bleuissent à l'horizon, elles se préparent à exploser au soleil, les sirènes déchirent une autre lamelle de ciel, il imagine l'eau, le ventre lisse de l'eau qui contient tous les temps passés et à venir, se dit-il soudain pour essayer d'oublier le poids de la charrette qu'il tire avec l'ami qui l'a rejoint à travers les rues montantes d'Hiroshima, oui Tayusha est à l'abri et le bonheur aussi, le bonheur n'avance pas, le cheval non plus qui en a assez des sirènes et des fourmis et des rues montantes, Kiyoshi lève le fouet pour le faire avancer...

Et le bonheur ? Et le bonheur... ? »

- Il y a le lac... le lac qui est intéressant... tu pourrais en faire quelque chose... a dit Harane quand je lui ai lu ce passage où je venais d'esquisser les grandes lignes de mon prochain tableau.

Elle parlait comme dans un rêve quand elle a continué

- ...le lac... il est tellement – comment dire ? –, tellement « achevé », avec ce pêcheur au milieu comme un détail, le pêcheur, immobile, à contre-jour, fait partie du... tableau. Oui c'est ça, « achevé » comme un tableau. Comme du temps... « arrêté » dans un monde où le temps existerait.

Le temps va peut-être se mettre en route ? Une explosion, juste une explosion.

On pourrait alors imaginer que le pêcheur devienne un morceau de lave, ou bien de la peau fondue le long de son corps en lambeaux très lourds, des yeux qui lui sortent de l'orbite, huîtres dégringolant sur ses joues, et le charretier une silhouette sur un mur... Au fond, lui, le pêcheur, ou le charretier, toi, moi, et toute cette foule, nous serions déjà dans l'éternité du tableau, c'est juste qu'on ne peut pas regarder celui-ci...

Est-ce que c'est réconfortant ? Je ne sais pas...

LIVRE TROISIÈME

Première Partie

Le Livre d'Harane

La Vigie

ou

La Bibliothèque en folie

« Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien
pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées... »
VICTOR HUGO – « Pasteurs et troupeaux » – *Les
Contemplations*

I

LA MANGEUSE D'IMAGES

« Les images ne disparaissent pas. Elles restent. Elles continuent d'exister dans notre esprit. Tatouées dans nos pensées. Et on pense à elles. Tout le temps. Toujours. »

SIA FIGIEL – *La Petite-fille dans le cercle de la lune*

Pourquoi j'aime être à cette place ? Voilà : parce que le monde, l'univers, quand on est en bas, on peut, admettons, lui inventer une forme, l'imaginer, le calculer même – certains vont jusque là –, mais vu d'en haut il y a un doute. Parce qu'ici – ma passion des phares – que reste-t-il qu'un peu d'écume ? Quelques poussières et lumières à la rigueur. Pas grand chose finalement pour croire que tout cela va s'assembler, grandir, grossir, bref pousser le ventre de l'espace jusqu'à exister un jour. C'est l'affaire d'Irving pas la mienne, je la lui laisse.

Honnêtement, je dois dire que je ne partage pas sa passion, son optimisme pour le monde, ou son pessimisme selon comme on regarde. Pour moi, le monde c'est comme s'il n'était pas là. Ou moi, je ne sais pas lequel, en tout cas il y en a un des deux qui manque. Enfant, j'avais toujours l'impression que la réalité se promenait derrière des grilles, là où je n'avais pas accès. Moi je donnais la main à ma mère, mon père, des voisins, mes grands-mères, j'essayais d'être sage pour ne pas risquer de rater le monde le jour où j'aurais le droit d'y entrer, et j'essayais de deviner aux sons, aux effluves qui m'en arrivaient, à quoi il pouvait bien ressembler. Peine perdue. Je pense aujourd'hui que derrière les grilles il n'y a rien. Rien. Selon moi on peut toujours avancer, le jour où on

arrive la cage est vide. Voilà pourquoi j'ai choisi les livres, au moins il n'y a pas tromperie sur la marchandise.

Peu importe d'ailleurs qu'Irving et moi n'ayons pas la même vision du monde, il fabrique le sien, je fabrique le mien (avec les matériaux qu'il me fournit sans le savoir certes), mais ce sera l'affaire de quelqu'un d'autre de se demander lequel des deux existe réellement et lequel fonctionne le mieux. Notez bien que ce sont deux questions différentes. J'ai lu qu'en Chine il y a bien longtemps, les gens plaçaient dans une petite niche de leur maison, toujours sous leurs yeux, un poème, un rouleau peint, une description, qui évoquaient un lieu où ils voyageaient ainsi en pensée quand ils se mettaient à lire ou regarder : voulez-vous me dire s'il était bien important que le lieu existe ou pas ?

Donc je m'occupe d'écrire. Il est vrai que c'est mon affaire personnelle, Irving, ni personne n'autre, ne m'a rien demandé. Que je fasse des heures supplémentaires, à partir du moment où mon travail de chien de garde et d'archiviste est accompli correctement, cela lui est égal. Que j'ajoute un livre à tous les autres quelle importance ? Sauf qu'il n'y aura personne pour le mettre en place, mais je dois dire que ce livre qui n'existera pas dans un monde absent convient parfaitement à mes convictions philosophiques.

C'est ainsi que moi aussi, à ma façon, je sème des lieux, des êtres, je les nomme, les rebaptise, à vrai dire peu importe, de toute façon on les reconnaîtra, je les mélange, je crée des rencontres, parfois j'embrouille un peu tout, histoire de mettre du piment, mais je ferai remarquer que si Irving s'inquiète d'avoir créé par mégarde, sait-on jamais, quelque être malfaisant, personnellement je n'ai pas cette angoisse. Pas celle-là en tout cas. Oui, parce que j'en ai d'autres, forcément. N'allez pas croire que le monde des livres soit plus sage que l'autre. Quand ils se mettent à s'agiter, une occasion de danser la sarabande (ce qui n'est

que justice peut-être si je songe à celle que je leur fais faire régulièrement à l'intérieur de mon crâne, me fait remarquer Leo), il m'arrive de penser qu'ils se vengent de la surveillance que j'exerce. Et aussi d'être aimés. D'être dévorés je veux dire. Parce que bien sûr, pour écrire, il faut aimer. Dévorer, donc. Comme ces Indiens d'Amazonie qui offraient leur propre corps en sépulture à la chair et la mémoire des êtres aimés. Il est vrai que je découpe les livres un peu à ma façon, mais les Indiens également, pour ce qui est de la chair en tout cas. D'ailleurs il y a une justice, s'ils se retrouvent en morceaux, s'ils meurent ainsi à chaque fois, les livres, je ferai remarquer que moi aussi. Il m'est arrivé de mourir quand l'un d'eux que je venais d'achever mourait, et de ressusciter quand j'en prenais un autre entre mes mains, j'allais dire entre mes bras. Il n'est pas écrit sur chacun d'eux « Mangez-moi » mais c'est ce que j'ai fait et à chaque fois je me suis retrouvée dans un autre monde, comme Alice. Je dois dire que grâce à eux je suis montée, descendue, en moi, hors de moi, j'ai rapetissé, grandi, grossi, dans toutes les directions moi aussi, et si d'aventure quelque chenille venait à me demander qui je suis, je répondrais que je suis un monde de mondes, voilà une chose certaine, et celui-là n'est pas derrière des grilles, il avance avec moi.

Écrire c'est ma contribution au *Souffle*, même si personne ne m'a rien demandé, j'insiste. Non que j'en tire la moindre vanité, je ferai observer que je ne fais que prêter mon corps, aux livres et à leurs images, mère porteuse en quelque sorte, pour un temps indéterminé ou limité selon qu'on se place dans le monde d'Irving ou le mien, temps au bout duquel j'arriverai à bout de souffle et m'écroulerai morte, oui, après avoir passé la flamme au suivant.

Au début je suis seulement entrée dans le monde infinitésimal des images – et ce fut un long parcours sachez-le – qui se divisent en images qui se divisent en images qui se divisent en... qui se divisent en... Tant de fragments

d'images, que je suis capable désormais de reconnaître celles des étrangers (sachez, je dois le faire remarquer ici, que c'est une autre de mes fonctions) avant même qu'ils aient posé le pied sur le sol. En réalité un petit morceau d'elles est déjà en moi, il suffit de savoir les reconnaître, peu de gens savent cela, c'est mon secret.

Si on voulait retrouver tous ces fragments (les chercheurs d'images ne manquent pas, pensez à tous ceux qui se traînent dans la poussière des bibliothèques déchirant de leurs mains les entrailles des livres pour tenter de faire apparaître celles dont ils ont besoin et qui se cachent au plus profond) pas de danger qu'ils viennent les chercher jusqu'ici, il faudrait me découper moi aussi.

Quoique personne ne s'en soucie, je pense faire ainsi œuvre utile – je ne cherche pas la reconnaissance, notez bien –, en constituant de mon propre corps une sorte d'album, disons un thesaurus d'images qui sont le seul et vrai *Souffle*. S'il y en a un. Le doute est permis. Je n'irai pas contester l'œuvre géniale d'Irving et cette bibliothèque où les livres avancent sur leurs rails et enroulent le monde autour d'eux, mais la véritable *anima* n'est-elle pas plutôt, dites-moi un peu, dans ces images, ces cellules qui la portent, qui la composent et recomposent ? Que le chevalier à la triste figure se promène en son livre – ses livres même –, enchantée de l'y saluer à l'occasion mais songez au bonheur pour lui d'aller parfois prendre l'air ailleurs. Que Virgile ait d'autres occasions de mourir – « on ne meurt qu'une fois » dit-on, rien de plus faux, les livres sont là pour nous le prouver –, ou qu'Ulysse retarde un peu plus son retour par la route buissonnière des vents en passant par Dublin, je dirais que c'est une promenade de santé qui ne peut que les enchanter. Voilà comment eux et moi, car il nous arrive certains soirs de nous rencontrer de façon fort civile, concevons le voyage. Au moins de cela ils ne me tiennent pas rigueur, les choses sont

un peu différentes évidemment lorsqu'il m'arrive de lâcher les fauves du 9^e cercle de l'Enfer.

Mais les images, celles que certains personnages promènent négligemment dans leurs poches, celles qui se cachent derrière un arbre, un rêve, un mot vagabond qui passait par là, ce sont elles qui m'intéressent. Ce sont elles dont la division nous mène toujours un peu plus loin, filles de filles et mères de mères, véritable machinerie moléculaire si vous voulez.

Oui, le *Souffle* est en elles. Mais je n'en parle qu'à Leo, sur ce point comme sur bien d'autres il est d'accord avec moi.

II

LA DANSE DES IMAGES

*Où l'on découvre que l'écrivain à son tour décide d'inventer
le monde*

« Je me trouvais sur le bord de l'abîme de douleur, où retentit le tonnerre d'infinis hurlements. Cet abîme était si obscur, si profond, si sombre, que jetant mes regards au fond, je n'y discernais aucune chose. »
DANTE – *La Divine Comédie* – L'Enfer, Chant IV

Les images, entendons nous bien, c'est des heures supplémentaires, Irving ne m'en demandait pas tant, sauf de reconnaître celles qui apparaissent lorsqu'une *Araignée* dépose son contingent d'étrangers, bien maigre parfois. Certains jours même on n'en voit qu'un seul surgir de la toile, serrant contre lui son unique valise, bien souvent râpée aux bords, voire rapiécée, le seul bien qui lui reste d'une traversée de l'espace houleuse et des multiples prélèvements opérés par *les Grands Inquisiteurs* des lieux dont il a été successivement expulsé. Voilà qui nous apprend que nous ne sommes pas encore au bout du monde, qu'il reste des terres quelque part. À enrouler dit Irving. Tant qu'il y a des chasseurs d'étrangers il y a des terres. Et il ajoute d'ailleurs que tant qu'il y a des terres il y a des chasseurs d'étrangers.

Il arrive qu'on entende résonner dans la valise de l'homme le bruit métallique de deux ou trois objets qui s'entrechoquent, généralement une brosse à dents et un peigne, tout ce qu'on lui a laissé, il arrive même qu'elle soit vide et qu'il n'ose l'avouer – songez, c'est sa seule pièce d'identité ! – honteux de sa misère, comme nu, se cramponnant à elle avec d'autant plus de force qu'elle n'est

plus une valise mais l'idée d'une valise, à l'intérieur de laquelle se trouve encore, il essaie de le croire, un peu d'air de son pays. Enfin celui qu'il prenait pour le sien.

Mais les images, elles, ont échappé à tous les contrôles, toutes les perquisitions. Personne n'a pu l'en déposséder. C'est comme ça d'ailleurs qu'ici on a commencé à s'intéresser à elles, il les a passées en fraude et personne n'a rien remarqué (sans me flatter ce n'est pas mon cas, pour ce qui est des images mon flair est infailible). "Il y a là une matière invisible, un combustible nouveau" a dit Irving quand je le lui ai signalé, "et facilement renouvelable." Au passage, pour ceux qui s'interrogent sur la réalité scientifique du phénomène, il faut savoir que les images se divisent toutes seules, un jour vous vous réveillez et vous découvrez que vous êtes plein d'images, c'est normal, a dit Achille qui a mis aussitôt la question à l'étude, elles ne peuvent vivre qu'ainsi, chacune d'elles contient des milliers de possibles dont certains viendront au jour, d'autres non, tout dépendra de l'étranger qui viendra les féconder, un mariage en quelque sorte.

Moi, au début, je me suis contentée de jouer avec cette propriété. Il faut être minutieux, il faut savoir les classer, et là commence la difficulté, j'ai le choix entre leur origine (avec tous les lieux – prétendus, allez savoir la vérité ! – qui sont venus s'installer chez nous à la pointe des souliers et des cerveaux étrangers, la liste est longue, je pourrais me contenter d'un classement alphabétique sans intérêt, je préfère les grouper par affinités, voilà qui m'emmène très loin dans les méandres et l'arbitraire de mes propres déambulations intellectuelles, mais après tout j'en suis la principale et unique utilisatrice), les sous-catégories logiques, les sous-catégories théoriques, les sous-catégories symboliques et bien d'autres encore, sans oublier les sous-catégories des sous-catégories, bref de quoi

occuper les longues nuits d'une éternelle absence de temps (certains disent que ça ne durera pas, sait-on jamais ?) en notes, contre-notes et feuillets qui s'accumulent sur mon bureau. Pour diverses raisons que vous devinez aisément, Irving a prévu celui-ci large et je dirais même infini (du moins si l'on suit son hypothèse d'expansion de son monde) puisqu'il lui a donné la circonférence de *La Tour* qui, comme vous le savez à présent, s'élargit à mesure qu'on avance, toute la question sera un jour de savoir si je peux rejoindre mes notes à mesure qu'elles tournent (du même mouvement, mais inverse, que celui de la bibliothèque) assez vite pour trouver la bonne référence de l'image à introduire dans le livre que j'écris. En douce.

Bien sûr, il a fallu résoudre également la question de la présentation des données, boîtes imbriquées les unes dans les autres (un abîme qui ne laisse pas d'être angoissant). Tableaux linéaires à entrées multiples, à colonnes variables ou superposées, voire se déplaçant dans l'espace par jeux de transparence (un truc d'Irving que j'ai réutilisé), je vous en passe un certain nombre (Irving nous a appris que les traders de *Manhattan-Google*, petite patrie dont il prétend venir et dont il garde, quoi qu'il en dise, une vague nostalgie, étaient les rois des tableaux). J'ai fini par adopter le système de l'arbre, des arbres devrais-je dire, car il a fallu en inventer plusieurs, l'arbre phylogénétique par exemple (en voilà un qui m'a donné beaucoup de fil à retordre quand il a fallu choisir les liens de parenté de mes fragments d'images, j'ai fini par en faire autant que de sous-catégories), l'arbre généalogique (cela ne vous semble pas, mais l'origine, l'histoire, l'ascendance de chaque morceau d'image sont décisives) et bien d'autres encore auxquels je vous laisse rêver. Sachez seulement que chacun de ces arbres plante ses racines aux pieds de mon bureau, l'enserme, le tord, voire l'étrangle quelque peu à la manière

des banyans. Vous comprenez que mes nuits ne se passent pas toujours sur un lit de roses. C'est là, je dois dire, le jour où j'ai adopté ce modèle de l'arbre, que mes cauchemars ont commencé, bien que pour Leo ce ne soit pas forcément des cauchemars, "c'est un arbre de vie", dit-il, "qui en a libéré la puissance". Ce qui n'est pas forcément plus rassurant.

La vitalité des images, ou de ces diabolotins qui en sont la décomposition, on ne l'imagine pas. Ils sautent de branches en branches, inventent de nouveaux chemins, dansent véritablement des giques nouvelles qu'à mes heures et selon le motif, il m'arrive de trouver divertissantes et même stimulantes, voire que je glisse entre deux pages de la dernière histoire. Certains sont complices, moqueurs et, je le reconnais, d'excellente compagnie. Que d'autres soient plus critiques, fassent des grimaces dans mon dos, j'en ai pris mon parti, ce n'est que justice et même c'est finalement me rendre service. Mais là où je ne suis plus d'accord, c'est lorsqu'ils se mettent à tout saboter, à embrouiller les fils et les branches avec un malin plaisir de destruction gratuite parfaitement déstabilisante. Mais laissons pour l'instant ces malfaisances dont j'ai appris – grâce à Leo – à tirer parti, non sans que cela m'ait coûté bien des angoisses, pour ne parler que du désordre sympathique que tous ces lutins sont venus mettre dans mes notes et mes tableaux. Il m'a fallu, avant de les apprivoiser, creuser plus avant les lois de leur activité. C'était aussi entrer dans les dédales – je n'aurais pas la prétention de faire concurrence au labyrinthe d'Irving, mais voilà, le mot est lâché – et les mécanismes de cette fragmentation d'images dont j'étais à l'origine la seule coupable, s'il faut absolument en chercher une. En réalité c'était des morceaux de cerveaux – par filiation, parenté, affinité que sais-je encore – qui étaient ainsi lancés dans l'espace. Attrape qui pourra. Selon Leo, que ces *fragments-lutins* profitent de leur liberté nouvelle pour

s'éparpiller un peu partout sur l'arbre infini où je les ai déposés, rien de plus normal, je leur avais ouvert la cage, « il te reste à veiller sur cette progéniture, en canaliser l'énergie. Écris un roman. Un certain nombre de lutins sont à l'œuvre dans l'élaboration d'un roman. Il est vrai qu'ils se cachent et c'est pourquoi on ne les remarque pas. Pourtant ils s'activent, ils vont, ils courent, ils transpirent, descendent et remontent les escaliers, aux soutes, aux machines, au four et au moulin ils sont partout, efficaces et minuscules et c'est encore pourquoi on ne les remarque pas. Bien sûr, tant d'activité ne peut être compensée – récompensée ? – que par un peu de récréation, et comme tout lutin qui se respecte ceux-ci sont malicieux, s'amuse à brouiller les pistes, mélanger les fils ou effacer l'explication que l'auteur venait de composer sagement. A toi de savoir être le chef d'orchestre. »

Leo est toujours de bon conseil. Je l'ai écouté. Je me suis mise à écrire. Voilà comment depuis ce temps, Irving, Leo et moi avançons nos mondes sur des rails parallèles. Quoique complémentaires. Ce qu'à vrai dire on ne vérifiera que tout au bout. S'il y a un bout. Et s'il reste des témoins pour le constat.

III

LA BIBLIOTHÈQUE EN FOLIE

Où l'on apprend qu'Harane décide d'écrire le Livre des Livres

« Cette période sorcière où chaque brin du monde donnait lecture des possibles du monde. »

PATRICK CHAMOISEAU - *Une enfance créole I - Antan d'Enfance*

« Mais aux pires moments je sais que rien au monde ne pourrait m'obliger à partir.

Quelque chose ne se dément pas :
l'impression que je suis ici à ma place exacte. Pour le reste l'incertitude... »

JEAN-PIERRE ABRAHAM - *Armen*

Pour ceux qui me chercheraient, je suis la plupart du temps derrière la fenêtre la plus haute, et ce dernier étage, le mien, est inachevé. Il le restera. On dirait à le voir (oui, je le vois lorsque je change de dimension, vous le savez les écrivains grandissent ou rapetissent à volonté, une façon de se glisser en douce dans tous les mondes possibles) qu'à ce niveau les murs de *La Tour* ont été retirés par l'architecte, laissant apparaître une vue en coupe de l'intérieur (un appartement témoin en quelque sorte, et moi témoin également je suppose) pour un personnage qui pourrait être assis à son bureau à l'intérieur d'une niche, une des arcades à ciel ouvert. Très élaborées les arcades, je dois dire que l'idée des baies géminées est excellente, j'ai un faible pour la lumière lorsque j'écris.

Quant à Leo c'est là qu'il a coutume, lorsqu'il vient, de planter son chevalet, ici, à mon étage, dans le dernier boyau en colimaçon de *la Tour*, réplique de ceux que les enfants ont découverts et à l'intérieur desquels ils se promènent, qui sont à la fois nos viscères et nos catacombes. Car il a bien

fallu créer un lieu pour nos détritrus et nos morts. Le tri se fait en bas soyez rassurés, quoique certains prétendent qu'il n'y a pas de tri. L'immensité de nos déchets si vous songez qu'ils arrivent de partout – et nous ne cessons de nous agrandir conformément au projet d'Irving –, collectés à tous les niveaux et dans toutes les directions, ainsi que l'innumérabilité de nos morts, aussi nombreux que les vivants, c'est-à-dire en nombre infini puisque en raison de l'absence de temps nous sommes tous à la fois vivants et morts (pour votre gouverne voilà comment un ensemble infini peut aller se loger à l'intérieur d'un autre), les uns et les autres centralisés, chacun de leur côté je vous rassure, par une machinerie complexe.

Ce monde du monde dans les profondeurs, parfaitement invisible, sauf aux yeux des enfants et aux miens (Leo prétend le voir également, j'ignore si c'est exact mais une chose est sûre, chacun de ses tableaux fait apparaître ce cæcum à sa façon) ce monde serait, dit-on, le *Ur-labyrinthe* construit par Irving (je ne le signale que pour mémoire puisque j'ai décidé de tout dire, mais on sait que chaque innovation s'accompagne de son lot de légendes, pour moi je ne me prononce pas) et qui s'est expansé à mesure de notre avancée, on a tendance à oublier ses origines, mais elles, elles ne vous oublient pas et vous suivent.

Revenons, si vous le voulez bien, à mon étage. Qui n'est pas, au cas où vous l'auriez oublié, le dernier mais le premier, et ceux qui s'empilent au-dessous de moi en me poussant, me rapprochent un peu plus du ciel au fur et à mesure.

C'est là que je suis le mieux, au-dessus donc de tous ceux qui, ainsi poussés, ont été plus ou moins construits sur le vide, menaçant parfois de tomber (mais, si nous ne sommes certes pas à l'abri d'une catastrophe, effondrements de terrains, gisements nucléaires toujours imprévisibles, Irving

connaît son affaire, nous lui faisons confiance), encore en attente bien sûr de contrebutements, et plus tard, bien plus tard, ne soyons pas pressés, le monde ne se construit pas en un jour, de locataires. À le voir en l'état actuel, l'ensemble de la construction pourrait être dit ébréché, voire par endroits comme sauvagement coupé, et cependant solide, prêt à pousser d'autres étages sous les autres – qui a jamais pensé qu'aucun monde pouvait être parfait ? – et en arrière-plan le ciel est bleu.

Au total je ne suis pas mal là où je suis.

Car tout de même, avec l'enroulement déroulement de la bibliothèque, c'est l'infinité des paysages, des êtres, et des situations du monde qui défile sous mes yeux, lentement, royalement, non seulement pour que je mémorise chacun des livres, que je puisse vérifier l'exactitude de leur place ou que je rectifie d'une pichenette taquine, amicale, parfois un peu brusque – cela arrive –, leur alignement, mais aussi pour que chacun se fasse admirer au passage dans une sorte de pirouette ou clin d'œil mental. Songez à tout ce qui passe ainsi devant moi ! Plaines, océans, montagnes, déserts et villes, d'ici j'ai un poste d'observation imprenable sur les mondes, l'immensité de ceux-ci. Inventés dit-on, croit-on. Mais non, réels. Réels pour ceux dont ils ont surgi, et pour moi aussi désormais, qui en ai mangé les images à petits morceaux, petits puzzles de papier, qui les ai mâchés, ces mondes, ingérés, caressés de toute ma salive digestive jusqu'au labyrinthe intestinal de mes rêves d'où je les vois surgir, avec désordre et anarchie, voire rébellion parfois, mais avec amour finalement, c'est du moins ce que m'affirme Leo, comme tout ce dont nous nous sommes nourris et qui nous redonne au centuple ce que nous lui avons pris. « Allaitement d'enfant anthropophage qui n'en finit pas de dévorer sa mère », dit-il à sa manière (forcément) imagée, un allaitement

que, si l'on sait regarder, on retrouve dans ses tableaux, derrière la ruine même et le délabrement des formes.

Et quelle variété, songez un peu !... Mer du temps perdu et ses dépendances innombrables, de l'île des Houyhnhnms à l'archipel des citrouilles non loin du rivage des Syrtes ou des falaises de marbre, montagnes de cendre et d'ombre au-dessus des déserts de l'Exopotamie ou des Tartares – mon préféré, et que je contemple jusqu'à l'infini dont il m'ouvre l'horizon lorsqu'il a l'occasion de repasser devant moi –, plaines de Caïn, étendues mouvantes, et glissantes à perte de vue, de la Grande Garabagne, monde brûlant et brûlé des terres du comté de Yoknapatawpha, bois perdus et enchevêtrés de la Gaste Forêt, ou plages de sable fin du lac des vagues mugissantes au pays des Rutabagas, minuscules bourgades de la Manche ou villes tentaculaires – dédales de Métropolis où il m'arrive d'errer –, et je passe sur l'étonnante variété architecturale, tours penchées ou non – dont, selon moi, Irving a rapporté le modèle de ses voyages et dont il lui arrive de s'inspirer –, châteaux endormis, chaumières, forteresses ou abbayes de Charabia, sans oublier Thélème du Bon repos dont je rejoins les jardins (généralement lorsque je sors de *Manhattan-Google* (ils sont voisins) qu'à mon grand étonnement j'ai découvert dans un des livres (mais peut-être est-ce un faux placé là par Irving), et tant d'autres... Seul l'archipel de la Sagesse manque au catalogue. « Détruit par erreur » dit une étiquette que je laisse figurer en lieu et place, sait-on jamais...

Autant dire que je ne m'ennuie jamais, que ce paysage (lors même que je ne le regarde pas, images subliminales en quelque sorte, ce qui me permet de vaquer à mes nombreuses occupations), m'est un compagnon de bonheur. De risque aussi j'y reviendrai, mais parlons plutôt pour l'instant des rencontres inattendues, des surprises, des foucades, des passions pour ces êtres qui viennent vers moi, car le

peuplement de ces mondes est aussi varié que leur paysage. Mains tendues, bras ouverts, hurluberlus ou guindés sous leur chapeau haut-de-forme à la Pickwick, certains dans leur délicat savoir vivre ou leur inquiétude soigneusement masquée, Jane Eyre si touchante dans son sérieux décidé, Hidalgo au long cours, dames au chapeau vert, royale Sanseverina ou Puck farceur, songez à tous ceux avec lesquels il m'est possible de tenir conférence lorsqu'en panne de conseils je vais les consulter, à ceux que je dois déloger au fond de leur coquille intimidée, les intrigants et les grandes dames, les fierabras et les évaporées ou les joyeux drilles rubiconds et joviaux qui déambulent au milieu de foules où je dois les dénicher, les débusquer. Songez à nos conversations longues ou brèves lorsqu'il leur arrive de quitter leur logement et on conviendra que l'immensité de mes locaux leur permet de le faire sans hâte ni dérangement aucun de l'ordre auquel ils sont assignés (je ne l'ai pas précisé mais il va de soi qu'ils conservent leur ordre d'entrée, tout autre, qu'il soit alphabétique ou thématique, ne pourrait aboutir qu'à un désordre infini). Songez à tous ces signes que nous échangeons – je parle des habitants de ces livres qui après tout n'en sont que les locataires –, saluts mitigés, parfois secs, dont certains se contentent de me tirer la révérence au passage, ou explosion de joie débordante que d'autres, sans me vanter, manifestent à retrouver l'amie perdue.

Il arrive aussi qu'ils déambulent la nuit. J'entends leurs conciliabules ou des gémissements, des récriminations – j'ai beau tendre l'oreille ou tenter d'intervenir et de me faire reconnaître, c'est fini, plus personne quand j'arrive – voire des bruits de lutte au milieu desquels il m'est arrivé d'identifier les voix de d'Artagnan ou Pardaillan mais impossible de pincer le coupable, plus aucune trace au matin.

Les images elles aussi déambulent. En moi. Je les laisse aller, découvrir les dimensions de leur monde, se faire une place, tâter les murs, explorer les fissures, elles me parcourent, réseau de veines, de veinules qu'elles créent au fur et à mesure, je suis leurs avenues, leur mail, leur jetée, leurs allées, leurs sentes, parfois leur cul-de-sac mais elles sont trop habiles pour se laisser prendre aux pièges. On pourrait penser qu'un jour il ne restera plus de place pour les nouvelles arrivantes, mais non il y en a toujours – peut-être le cerveau est-il construit sur le modèle du monde d'Irving ? –, je les laisse faire connaissance de leurs voisines, mais aussi de moi, leur propriétaire, qu'elles tentent d'appriivoiser, séduire, subjuguier quand ce n'est pas corrompre avec quelque promesse retorse que je dois savoir repousser de toute mon énergie, et rien n'est plus difficile quand on sait le doute qu'elles sont capables de semer. Bref elles prennent position, ou plutôt elles prennent possession de moi, elles qui ont su pulvériser les livres, naître de leur dissolution et s'échapper, se recomposer avec un pouvoir diabolique. On croit que chaque texte s'est contenté d'inventer des formes, bien sages, bien nettes, aux contours bien arrêtés, détrompez-vous, les images sont des forces en mouvement capables de tout renverser sur leur chemin. Un chemin d'ailleurs qui ne mène nulle part, mais pas toujours, et peu leur importe à vrai dire, elles se perdent et se retrouvent de façon incongrue dans ce labyrinthe qu'elles créent en avançant et que certains appellent « mémoire » dans les vieux grimoires de ceux pour qui le temps existait.

Finalement je dirais que je suis pour elles une sorte de « jardin des délices » où elles se livrent aux plus étonnantes inventions, marchant à l'envers, dansant, se contorsionnant, lave d'énergie en fusion, espace d'impatience, de fureur de vivre et de rebuffades qui me transmet souvent sans que j'en aie conscience, la liberté jaillissante de leurs excentricités acrobatiques.

Je ne dirais pas pour autant que la paix règne entre elles. Les plus faibles périssent assez vite sous l'assaut des autres, certaines font alliance, constellations d'images à qui il arrive de prendre le pouvoir un peu vite et qu'il faut savoir débusquer des forteresses dans lesquelles elles ont su s'enfermer. Parfois c'est même à une guerre impitoyable qu'elles se livrent et dont je suis la première victime, songez aux cris stridents, véritables déchirements capables de produire les pires cauchemars et de faire des autres d'innocentes récréations, aux chutes dans des gouffres dont je sais que de longtemps elles n'auront l'occasion de ressurgir – ni moi peut-être avec elles, tant nos destins sont associés –, au vent de leurs ailes noires capables de vous frôler d'une sorte de terrifiante folie, aux lancers de projectiles, missiles et anti-missiles dont je suis le terrain obligé, enfin aux matins désenchantés, aux désastres des morts qu'il me faut dénombrer sur le champ de bataille – mon bureau –, en désordre, semblable à celui de Waterloo sous les yeux d'un Fabrice, tableau dont j'imagine qu'il risque de décourager ceux d'entre vous qu'aurait pu tenter la fascinante quoique dangereuse exploration de ce continent inconnu.

Il m'a fallu, je le reconnais, beaucoup de persévérance, de patience et d'expérience pour apprendre à entrer dans la cage aux fauves et en maîtriser l'anarchie. Je le dois à Leo qui en matière d'images, on le comprend aisément, est un maître incontesté. J'ai appris grâce à lui d'autres gestes, d'autres approches. J'ai appris à creuser des tunnels à l'intérieur de moi, jusqu'aux lieux les plus reculés où elles avaient su se retrancher, à me laisser glisser lentement, soigneusement maintenu aux parois du monde connu, le long des puits infinis où elles avaient été se loger, à me faire feuilles et plumes pour avancer vers elles en silence, à me faire bâton fouisseur creusant, fouillant les terres dans lesquelles elles s'étaient enracinées, à me faire fleuve, force moi-même à l'assaut de leurs roches, de leurs lances à

éroder, découpant mes empreintes sur leur peau minérale, portant dans mon flux, façonnant en formes, en visages, en lieux, la résistance qu'elles m'opposaient.

À me faire écrivain donc.

Délogeant au fond du puits les histoires endormies dont chacune d'elles était venue poser les germes.

Au milieu de tant de désordre vous devez vous demander comment je parviens à maintenir l'ordre indispensable de la progression. Les images se volatilisent, décomposent les livres et leurs histoires. Quant à ces derniers ils profitent de toutes les occasions pour fuguer. Et ils sont malins. J'ai beau scruter soigneusement leurs étiquettes, vérifier que chacun des locataires est bien rentré chez lui à l'aube et non dans le livre voisin, je n'en ai jamais pris un en faute. Heureusement non plus, aucun d'eux, pris de vertige ou d'envie suicidaire, n'a basculé dans le vide, ce dont non seulement je serais tenue pour responsable, mais une légende veut que si un seul venait à tomber, *La Tour* s'écroulerait et qu'alors probablement chacun de ces livres et de leurs images ainsi que leur précieuse progéniture, jusqu'ici soigneusement préservés, protégés, s'éparpilleraient à la surface du monde dans une invraisemblable confusion où peut-être ils ne se reconnaîtraient plus jamais, séparés désormais les uns des autres par le plus grand malentendu de l'histoire.

C'est vous dire l'importance de mon rôle, voire sa *gravité* si je peux oser une comparaison avec celle dont Achille prétend qu'elle s'exerce sur notre *Tour* (et même sur chacun de nous, pensez un peu !) et dont il fait et refait constamment les calculs entre deux descentes à l'intérieur des "boyaux", *Enfers* selon certains, où il pense en trouver la clé (il parle plutôt de *Loi*) pour en évaluer la menace. Quoique j'aie tout lieu de penser qu'Achille élucubre parfois un peu (il a même prétendu un jour que les allées et venues de "mes" livres en

sont une manifestation), je prends, je *dois* prendre au sérieux tous les risques. Ces livres – et leurs images ! – c'est le Monde voyez-vous. Le seul monde, le nôtre. Je me garde bien entendu de m'en ouvrir à Irving pour ne pas le contrarier mais sachez que j'ai entrepris un *Livre des livres* à ingurgiter au dernier moment et emporter avec moi dans l'Inconnu d'un autre monde possible. Au cas bien sûr où je réchapperais du désastre.

Afin de multiplier les chances de survie, j'en ferai quelques copies à confier aux plus agiles mais également aux plus sages d'entre nous, Harane bien sûr, Alex le malin peut-être, et Achille pourquoi pas. Pour Irving j'hésite, nos conceptions divergent. J'en parlerai à Harane.

Ma seule crainte est de ne pas achever l'œuvre des œuvres assez tôt. D'être rattrapée par l'invention du Temps.

IV

LE SAC À HISTOIRES

Où Harane monte les parois transparentes de son "Théâtre"

« Il y a pour chaque moment une histoire distincte ajoutée à des millions d'histoires, toutes différentes, et avec des souvenirs qui resteront à jamais sous la surface. »

JANET FRAME – *Ma terre, mon île*

« Comme Orphée, je descendrais dans l'enfer de l'art pour en ramener la vie. »

BALZAC – *Le Chef-d'œuvre inconnu*

« Un jour nous serons prisonniers des images. Il n'y aura plus rien du tout dans cet enfer. Que des images. Et le supplice ce sera ça : nous les regarderons passer et repasser à l'infini en nous » m'a dit un jour Irving qui a gardé le souvenir du *Manhattan-Google* de sa jeunesse d'où la vie, la vraie vie, avait presque disparu, dit-il, remplacée par des reproductions de reproductions, mangée, ruminée, transformée en « mondes virtuels », c'est ainsi qu'on les appelait, « même les lieux, tu crois qu'ils sont à toi, à tes yeux, tes rêves ? » ajouta-t-il. « Chacun est le ravisseur des lieux des autres – et je ne parle pas des êtres, tous des *Barbie* surdéveloppées dont on ne sait pas quel numéro de reproduction leur est attribué –, au mieux tu es *propriétaire-voleur* ». Bon, mais *Manhattan-Google* a disparu et nous faisons l'inverse : les images c'est moi qui les mange. Je ne me contente pas de les ingérer, d'ailleurs, je les plante toujours quelque part et elles s'y plaisent, elles poussent, se multiplient, je suis la SPA des images abandonnées, Leo m'appelle plus gentiment « jardin aux images ».

Au début, outre mes classements infiniment longs en vue de les répertorier, je me suis contentée de les jeter dans le feu

pour alimenter nos brasiers du soir – et Leo y participait avec allégresse, lui qui a de reste dans ses cartons de nombreuses chutes d'images –, au moins elles étaient utiles et dégageaient de belles flammes vigoureuses qui alimentaient le *Souffle*, une façon pour elles de renaître, elles s'embrasaient d'ailleurs souvent mieux que bien des paroles, je l'atteste, un véritable bonheur que de les voir s'élancer, sans compter que cela calmait leurs ardeurs sabbatiques et me donnait un peu de repos. Une occupation qui avait le mérite d'accompagner avec nonchalance nos causeries tout en nourrissant le brasier universel, enfin si j'en crois les théories d'Irving. C'est lui, le passionné de jeu de Go, qui nous a suggéré, lors d'une de ses visites, d'en faire les pierres du jeu.

Autre usage et somptueuse idée. Il faut dire qu'elle a exigé de moi de nouveaux classements – mais vous avez deviné que le plaisir de classer est un de mes péchés mignons –, un certain nombre de nuits de veille à décider quelles images seraient noires, lesquelles seraient blanches, sans compter les cas ambigus, qui sont, il faut bien le dire, les plus nombreux, voilà, je le signale au passage, qui a beaucoup appris à l'écrivain (futur) quant aux nuances de l'éclairage. Leo et moi nous y retrouvions tous les deux, il composait un tableau en avançant sur le *goban*, de mon côté je m'intéressais à la vie et la mort des images, celles qui se faisaient coincer, enfermer et ne pouvaient plus avancer, étouffant dans un monde où elles n'avaient plus rien à faire, ou bien aux chaînes d'images et leur degré de liberté, vous ne me croirez peut-être pas mais c'est toujours le plus important, sinon, voyez-vous, quand on se met à écrire une histoire – et un jour je m'y suis mise –, celle-ci coule comme le sable, rien ne l'arrête, le sable, nous étions en train de découvrir avec Irving qu'on ne peut le laisser avancer n'importe où, n'importe comment.

À vrai dire, à écouter les uns et les autres – ici je

n'ai que l'embarras du choix –, j'ai appris à suivre autrement les chemins des histoires. À les raconter à rebours par exemple, à effacer les événements désagréables, à les parcourir dans tous les sens. Certains s'y perdent mais c'est une habitude à prendre, il y a des sorties un peu partout, des carrefours auxquels on n'avait pas fait attention, ou bien un fil qu'on vous tend par hasard. J'ai appris à revenir autant de fois que je le désire au point de départ, ce point – invraisemblable – où surgit ce qui existait et n'existait pas, le possible et l'impossible à la fois, l'ange qui vous frôle de son aile.

Pour Leo et moi, le jeu en a été renouvelé et d'un plaisir chaque fois plus subtil dans sa variété avec la découverte d'un lot nouveau d'images, noires ou blanches, tirées par chaque joueur au départ. Pensez aussi à celui de capturer les cavaliers de l'Apocalypse, le cercle muet de toute lumière ou les trois Parques grâce aux 7 chandeliers d'or, au pâtre promontoire au chapeau de nuées, aux doigts de rose de l'aurore, au baiser de la reine, à la douce nuit qui marche, aux marées de l'amour ou à l'Agneau mystique. Des configurations en naissaient, des idylles s'ébauchaient – mais aussi des impasses – qui menaient naturellement à des milliers d'histoires possibles.

La véritable idée, la meilleure, celle par laquelle il a réussi à me convaincre d'écrire, c'est Leo qui l'a eue lorsqu'il a suggéré de jouer avec ces possibles, « songe à toutes les histoires qui sont contenues dans chaque image, et tu verras le nombre de parties que nous pourrions faire. » Innocemment j'ai alors accepté de les écrire. Mais c'est qu'avant de les mettre dans le sac à histoires où les piocher, il fallait bien les fabriquer. « Sac à histoires » c'est une expression d'Alex qui prétend enfourner toutes celles qu'on lui raconte à l'intérieur d'une sorte de sac de marin usé qu'Irving lui a offert, un sac avec lequel il a fait, lui

Irving, dit-il, le tour du monde, et qu'à présent Alex, trimballe toujours sur son épaule comme une sorte de médaille d'honneur de leur amitié. J'étais naïvement persuadée d'en venir aisément à bout, après tout n'avais-je pas déjà non seulement répertorié avec minutie toutes celles que j'avais dévorées – prises, je le ferai remarquer, dans le vaste corpus des livres dont j'ai la charge – mais également, croyais-je, leurs innombrables bifurcations ?

Aujourd'hui je comprends que Leo m'a bien eue et que l'ensemble infini des histoires à écrire est encore devant moi – quoique déjà à l'intérieur de notre infinie bibliothèque, écrire, voilà ce qu'il faut dire d'abord, c'est plonger dans la nuit –, mais cela fait partie de ses farces et, disons-le également de son immense amitié, la vraie, la seule, celle qui vous offre ce que vous êtes.

Attention, les histoires je ne les extrais pas toutes de mon répertoire d'images, Leo m'en fournit un grand nombre déjà élaborées – je pense qu'il lui arrive d'en chiper en douce à Alex ou de les troquer contre quelque invention destinée à aménager l'abri souterrain de la bande de gamins, je n'exclus pas non plus qu'Alex soit un fournisseur attitré et malicieux –. Leo donc en rapporte de ses séjours chez *Ceux d'en bas* une pleine brassée, rien de plus facile, il sait flatter les uns et les autres, surgir au moment où chacun s'élançe, ravi, sur le podium du héros – il faut bien dire que du plus vaniteux au plus timide, du plus brillant au plus falot (celui qu'on oublie toujours dans son coin), chacun aime grimper sur ce podium où le voilà soudain important, roi du ballet des étoiles et des constellations à faire graviter autour de son monde –, et chez nous personne ne se prive de ce plaisir, personne non plus ne songerait à en priver qui que ce soit, cela fait partie de la plus élémentaire des politesses. Certains jours, quand Leo surgit, échevelé, les joues rouges d'excitation –

mais je m'aperçois que je n'ai pas présenté Leo, à quoi pensais-je, en réalité une véritable boule de feu en mouvement, si mal contenue dans l'espace pourtant confortable d'une carrure de géant qu'elle semble exploser dans ses gestes, sa voix (rare, les paroles ce n'est pas son fort), sa chevelure (de véritables filaments électriques plutôt), capable néanmoins, pour mon plus grand étonnement, de s'immobiliser des heures, des journées (des siècles ?) les yeux vides, absents, noyés de brume, devant la toile blanche, le damier d'une de nos parties, le brasier de nos images et de nos paroles, ou le ciel. Voilà, désormais vous savez à quoi ressemble Leo –,

alors je sais que la récolte a été bonne. Il ne nous reste plus qu'à mettre un peu d'ordre, décomposer, recomposer une matière bien souvent brute, décider de la dominante noire ou blanche – matière à discussions innombrables, voire désaccord, dans le doute l'histoire est alors mise au rebut –, voire transposer les éléments de l'une dans l'autre, de quoi, vous le devinez, avancer nos pierres désormais animées, dans des directions imprévisibles que bien souvent d'ailleurs le blocage des issues par l'adversaire aide à inventer.

La trace de nos recherches, de nos hésitations, de notre progression et des avancées laborieuses ou bondissantes, est dans les cahiers que j'ai tenus de cette aventure, mon écorce à moi, mon *Théâtre*. Ils en conservent le *Souffle*, nos *souffles*, pour qui saura les y reconnaître. Une illusion sans doute, mais à chacun la sienne. Mon *Théâtre*, lui, est vaste, fait de parois transparentes qu'on monte et abat à son gré, espaces de miroirs sitôt disparus qu'apparus où des clés invisibles ouvrent et ferment des lieux encore à créer. L'obscurité y est dense, nul ne sait en avançant à tâtons, s'il vient de s'emparer d'un fauteuil dans la salle ou sur la scène.

Leo suggère que je rassemble ce qui n'est peut-être que la compilation de nos stratégies et de nos échecs successifs, bref de notre histoire, dans un ensemble unifié semblable au tunnel de tableaux dont il accompagne la création en marche d'Irving, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'une histoire, elle, est un monde chaotique. Que moi, ou qui que ce soit derrière mon dos quand je n'y serai plus, change le moindre détail et tout sera modifié. Je ne peux rien dire, j'ai procédé de même.

Il m'arrive de me demander si le monde d'Irving est aussi fragile que le mien. Si c'est le cas, et rien n'interdit de le penser, alors il s'invente à chaque seconde lui aussi.

LIVRE TROISIÈME

Deuxième Partie

Le Livre d'Harane

L'Écrivain

ou

Le Théâtre vide

I

COMMENT J'AI INVENTÉ L'ESPACE

Où l'écrivain invente l'espace pour ne pas tomber dans le vide

« (...) cette bouche ouverte et infinie du silence absolu par lequel je parle même si personne n'entend. »

José Carlos SOMOZA – *La Bouche*

« Tout ce qui nous entoure est certainement faux, mais nous-mêmes sommes bien vrais. »

TORGNY LINDGREN – *Paula ou l'Eloge de la vérité*

« Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. Taaroa appelle, mais rien ne lui répond ; et, seul existant, il se changea en l'Univers »

PAUL GAUGUIN – *Ancien Culte Mahorie*

La peau du ciel si souple. J'en fais ce que je veux. Il suffit d'attendre. Je peux attendre autant qu'il faut. De quoi est fait le monde exactement, nul ne sait. Peut-être de pensées.

Lentement, patiemment, je laisse les miennes flotter sur ce vide. Il faut du temps, mais pour moi, le temps est une fiction, je l'arrête comme je veux, il me suffit d'aller plus vite que lui, et ce ciel, alors, j'y glisse mes pensées. Ou ce qu'on appelle ainsi. Pour moi ce seraient plutôt des sortes de *vibremments*, comme des cordes de lumière qui se déploieraient, se déploieraient, avanceraient en ondulant, serrées les unes contre les autres. Ensuite il faut s'y reconnaître, retrouver la bonne, celle qui, fugitivement –

fugitivement oui, hélas, sachez-le bien. Je dis cela pour ceux qui auraient, à défaut de curiosité, la courtoisie de

s'intéresser à cet extravagant métier d'écrivain, rien ne peut l'être plus non seulement que l'activité mais l'homme, ce dénicheur de mondes perdus, ce vagabond du « hors de », de l'en deçà, à ranger, pendant que nous y sommes, dans toutes les catégories de l'*extra* –,

celle qui, donc, la corde de lumière, en ondulant (*innocemment, comme ça, l'air de rien, je passais par là*) a fait naître l'étrange sensation qu'elle cachait quelque chose. On se retourne, il n'y a plus rien – si, une ombre derrière elle, en elle peut-être, ou seulement dans son passage, son mouvement, voire dans mon regard déplacé d'un millimètre –.

Ainsi, selon moi, des mondes existent, invisibles à l'œil nu, ils se cachent en chaque chose et chaque être. En réalité l'écrivain est un chasseur d'espaces, tant qu'il n'a pas trouvé il peut guetter. Guetter est sa vocation. Inventer l'espace sera ma modeste contribution au Grand Œuvre d'Irving. On dira que c'est seulement *mon* espace. Celui de l'en-dedans. Certes. Ses cirques de turbulences, ses formes à peine esquissées que défaites, mais aussi le vent d'images, le *Souffle* dont je suis dépositaire, un théâtre de paysages imprévisibles en fondus enchaînés où aucun observateur ne lira la même chose.

À vrai dire il y a d'innombrables moyens d'inventer l'espace. Nous construisons tous. Chacun ramasse ses fétus de paille et les assemble à sa façon. Qu'on en profite pour s'enfermer, creuser des fossés autour de forteresses inexpugnables où guetter la vaste plaine et l'ennemi derrière les meurtrières, qu'on se croie invisible et qu'on se promène nu dans son palais de cristal, qu'on s'entortille dans de misérables vêtements troués ou dans le plus brillant habit d'Arlequin, qu'on se construise des abris transparents ou opaques, fragiles ou résistants, précaires ou pérennes, qu'on

monte des parois, qu'on entasse des sacs de sable ou d'histoires –

d'histoires, oui. Je m'arrête un instant pour le préciser : les histoires, je ne vous étonnerai pas si j'ose dire que ce sont souvent les meilleures caches, les édifices les plus complexes à forcer. Ici on est très fort pour les histoires, j'en écoute beaucoup d'où je suis, car il m'arrive de me glisser dans une ou l'autre de ces *boîtes-Espaces* construites par des inconnus. Curiosité d'écrivain, si vous voulez, mieux vaut être au courant de tout. Pour ce qui est de pénétrer c'est une entreprise délicate – j'aime mieux prévenir les amateurs – que de repérer les interstices où se faufiler, un art de contorsionniste à réduire sa taille, modeler sa silhouette pour circuler ensuite avec le plus grand naturel. Il me semble alors que j'ai pénétré à l'intérieur d'une de ces plaquettes qu'on observe en laboratoire, que je suis une parmi les milliers de bactéries qui s'échappent, se déforment sous le regard impitoyable du microscope – le mien –, tandis que j'enregistre, je note, j'empile des milliers de notes mentales, comme vous savez j'apporte à mes observations un sérieux et un soin scientifiques –,

Qu'on tisse donc, qu'on couse, plâtre ou bétonne, on construit tous son espace. Je dirais même que c'est l'activité la plus commune, au point qu'on se demande comment ils coexistent tous. On pourrait penser qu'ils vont finir par se rencontrer, se heurter, et probablement se détruire. Un paradoxe pour tous ces bâtisseurs de l'image, de la parole, du rêve, de l'acier, des briques ou du bois, et même du sable (oui, du sable, en posant un pas devant l'autre, légèrement, comme pour effacer sa trace, le peuple de Tuborg a fait surgir montagnes et rivières, dessiné son paysage, et en a sillonné les routes intérieures). « C'est que ces mondes sont emboîtés les uns dans les autres » explique Leo, « et leurs surfaces se reflètent en miroir.

Quant à l'espace d'Irving, celui-là il se murmure que ce sont les *Araignées* qui l'ont inventé. C'est parce qu'elles vont si vite, voyez-vous. Pour elles l'espace n'existe pas, on dirait qu'elles arrivent avant d'être parties. Mais elles tissent un réseau. Pour Irving, peu importe, « ce sont des alliées » dit-il, mais elles pensent peut-être, elles, que c'est lui qui les aide... Allez savoir. Et d'ailleurs peut-être sommes-nous finalement pris dans leurs rets. Peut-être notre *Tour* rebondit-elle comme sur un trampoline dans les mailles de leur toile infinie et puissante ?

Alors on peut raconter l'histoire d'Irving autrement : "Il était une fois, donc, les *Araignées* qui traversaient le ciel". Si je dis « il était une fois » c'est que personne ne sait quand elles sont apparues. Il est probable qu'elles étaient là avant nous, si toutefois cet avant veut dire quelque chose. Mon idée est qu'on devrait dire « il était une fois » pour tout. Et tous.

(Au passage dans une de mes *boîtes-Univers*, j'aurais aimé être une *Araignée*, être le globe de ce corps bombé et transparent – oui, les nôtres sont, c'est ainsi du moins qu'on les imagine, car, à vrai dire, personne n'a jamais vu que leur sillage, comme des boules de cristal lumineuses –, son entêtement sage, patient, prudent et rusé.

Les *Araignées*, disais-je, pour ce qui est de leur tâche – celle qu'elles se sont fixée ? – sont, il faut le leur reconnaître, infatigables, allant et venant dans tous les sens. Leur tâche, semble-t-il, est de collecter tous les grains de sable, toutes les particules étrangères, et de les rassembler, comme si elles fabriquaient un gigantesque silo. Au début, disons qu'il n'y avait que des particules étrangères évidemment. Il en reste encore et elles les trouvent, elles ont l'œil à tout, ce qui en a amené certains à supposer qu'elles ont autant d'yeux que de dimensions (et pour celles-ci on a avancé le nombre de huit).

Une chose est sûre, leurs talents sont multiples particulièrement pour repérer infailliblement les étrangers dans la grande famille des déshérités, des éclopés, ces êtres en chemin depuis si longtemps qu'ils ne savent même plus pourquoi ils sont partis. La souplesse des *Araignées* à se glisser partout en a sauvé plus d'un, l'arrachant parfois à un de ces trous noirs, ces culs-de-basse-fosse où on les laissait croupir, quelques rapports parvenus jusqu'à nous prétendent qu'elles creusent des tunnels d'où elles les font sortir avant qu'ils ne soient entrés, je ne le mentionne que par honnêteté, je ne sais s'il faut ajouter foi à cette affirmation -, et ne parlons pas de leur vitesse qui leur permet de battre tous les records de fuite. C'est ainsi qu'aujourd'hui elles parviennent encore à en conduire quelques uns chez nous. Chacun attend avec impatience leurs images *étranges*. Les enfants aussi les aiment, mais, c'est une chose étonnante, j'ai lu qu'ils oublient très vite cet éblouissement devant celui « qui ne fait pas comme les autres », paré à leurs yeux des insignes de l'extraordinaire dont ils n'ont de cesse de se revêtir, c'est même la première chose qu'ils oublient en vieillissant, quand ils se jettent dans la mer de conformité, je parle, bien sûr, de ce qui arrive dans d'autres mondes, il semble qu'il y en ait eu, voire qu'il y en ait, ne serait-ce que celui d'où Irving prétend surgir (où le temps existait, dit-il. Raison de plus pour se méfier de ce dernier). Heureusement, chez nous, les enfants restent des enfants. Et les vieillards des vieillards, au moins les choses sont claires.

Les *Araignées* il faut se contenter de les entendre, d'entendre leur léger chuintement, leurs reptations comme de longs serpents occupés à dessiner la carte du ciel, quand elles glissent sur leurs rails au démarrage (et encore à condition d'avoir l'oreille exercée, pour moi c'est mon métier de les distinguer les unes des autres, je n'ai aucun mérite), le bourdonnement particulier propre à chacune lorsqu'elles

sont lancées à pleine vitesse. Lorsqu'il y en avait beaucoup qui sillonnaient le ciel, celui-ci n'était qu'une rumeur trépidante et continue, celle d'une immense usine qu'on entendrait de loin et dans une sorte de demi-sommeil, ou d'une salle des machines au plus profond d'un navire, dont chacun perçoit le bruit sourd comme s'il venait d'une salle dans les profondeurs de son propre corps, vibrations, grincements, parfois choc – il y en eut – de bielles et rouages infatigables. Il m'arrive encore d'entendre cette rumeur, comme si une mégapole engloutie continuait à émettre tous les bruits de sa vie souterraine et étrange.

Oui, un travail mystérieux, laissons-les faire, elles semblent savoir ce qu'elles veulent. Pour ce qui est de l'espace, chacun sa façon. La mienne n'est pas la leur, ni celle d'Irving. Leo, lui, le saisit à pleines mains, le tord, le distend, et les choses tombent dans ses filets. Ensuite il épouse leur ronde, dit-il, il suffit de suivre leurs courbes, leurs embrassements, leurs chutes, et c'est un monde d'ivresses, de désespoirs, de baisers qui s'éloignent les uns des autres dans une nuit sans fond.

Pour ce qui est du mien il faudrait que je laisse la parole à Leo. Peut-être dirait-il (mais comment savoir ce que veulent dire exactement les mots ?) qu'il voit la même chose dans ce que j'écris que dans ses tableaux. Mais pour moi mon espace se dissout en fumée, se disperse, s'évapore. Il est celui d'un monde infinitésimal, turbulent, le monde chaotique des mots – et des pensées – qui entrent en collision et n'arrivent jamais où l'innocent le croyait. Il est celui d'une guerre impitoyable, des pièges qui se tendent pour happer ce qui passe – sais-je jamais si j'ai utilisé le bon mot pour dire ce paysage que je vois, crois voir, qui est en moi, trouble, ambigu, indécis, ce monde de pics fantômes qui surgissent et trompent la vue, ce monde mouvant, en mouvement pour décider de naître et n'arriver nulle part. Les pensées

brûlent et s'enfuient – les mots aussi – elles sont partout à la fois, superposées, repliées parfois les unes sur les autres. Beaucoup sont cachées. Pour une que je déloge, la plupart s'échappent, et, précisons-le, les instruments de mesure pour ces rayons déviés, ces images démultipliées, ces paysages accélérés, ces ombres portées, sont aussi à inventer.

Une longue patience. J'ai appris. Si je reste assez longtemps attentive, ce ciel infiniment monotone devient infiniment mobile. Alors je sais que j'ai gagné. Que j'ai sauvé d'un puits sans fond ce qui aurait pu ne jamais exister.

Mais le plus dur est d'avancer. Parfois pourtant je me demande si je n'aurais pas mieux fait de rester où j'étais. Non, je ne connais pas les étreintes et les meurtres gigantesques dont parlent les tableaux de Leo. Dans le noir. Je ne connais que l'intense, aveuglante lumière des mots. Pour l'écrivain, inventer l'espace n'est pas simple, croyez-moi. Mais auparavant...

Auparavant je me suis perdue dans mon regard. Il m'est arrivé de ne pas savoir où j'étais. D'ici, de mon balcon sur l'immensité du vide, l'immensité d'un monde à remplir (le creux de son ventre est le mien), cette immensité, au début, me donnait des nausées, et parfois il m'a semblé passer par dessus bord, il m'a semblé que je me vidais à l'intérieur de moi-même, que je devenais vide moi aussi, que je dégringolais à mesure que l'étirement télescopique de la *Tour-Ville* d'Irving (comment l'appeler je ne sais, pourquoi pas, oui, un télescope, un gigantesque avant-pont sur le monde, et quand il aura tout fait rentrer à l'intérieur de ses lentilles géantes peut-être existerons-nous) me projetait toujours un peu plus haut, et qu'en réalité – puis-je dire ainsi ? – je n'étais que cette chute sans fin.

Voilà sans doute pourquoi j'ai inventé l'espace. Le mien. Pour me tenir compagnie. Quant au temps, s'il a jamais existé et si la vitesse est proportionnelle à la durée de la chute, il y a longtemps que je l'ai pulvérisé. Peut-être dans un coin de mon cerveau – certains disent mon imagination – en ai-je gardé une trace. Mais c'est un jeu, tout au plus un jeu, sachez-le.

Oui, le plus dur est d'avancer. Nul ne sait, lorsqu'il avance, ce qui résonne au fond du ciel. Quelle bouche s'entrouvre, se distord dans un cri démesuré pour le happer. Je ne suis que chute, je pourrais dire également que je ne suis que cri. Celle qui est là pour dire le cri, le mien et celui des autres à l'intérieur du gouffre. Que peut-on faire d'autre que hurler ?

Le gouffre – nul ne saura jamais la vérité – il est possible qu'il n'existe qu'en miroir. On n'échappe à un vertige que par un autre.

- Le vide c'est la sérénité, nous le fuyons, dit toujours Leo. Nos pensées pourvoyeuses d'espace – de vibrations dis-tu, oui de vibrations mais de conflits néanmoins – délimitent le théâtre de la guerre. Toi et moi nous nous tenons à l'horizon des événements. Mais là-bas...

Mes tunnels, tes mots en fusion ou les labyrinthes d'Irving, continue Leo, vont sans doute tous au même endroit. La surface de chaque miroir est irisée, elle piège les ombres et dévie la lumière, elle est vertige et folie, oui, mais il y a des milliards de cordes qui chantent pour l'inventer.

- Peut-être, mais qui écoute ?

- Parfois, il arrive que dans le miroir on voie un étranger, nous-mêmes, venir vers nous jusqu'à la collision...

Et il dessine d'un geste le monstre né de nos pensées, de nos rêves.

II
CEUX D'EN BAS⁴
ou
TROIS QUARKS POUR MISTER MARK⁵

Où l'on pénètre dans une des Boîtes-Univers d'Harane

« Il est de coutume que dans chaque ville
de fous, il y ait un seul sage. »

NAGUIB MAHFOUZ – *Les Mille et une nuits*

« Trois quarks pour Monsieur Mark. »

JAMES JOYCE – *Finnegans Wake*

Dans ces *Boîtes-Espace* ou *Boîtes-Univers* comme je les appelle faute de terme existant, ce que je vois – crois voir ? – ce que j'aperçois d'ici, ce que j'avais la prétention de connaître le mieux (je rappelle pour mémoire qu'autrefois, bien avant que je ne sois là, à mon poste, je circulais parmi *Ceux d'en bas*), il m'arrive, je dois l'avouer, de penser que ce sont des poussières, des fragments, des milliards de points acharnés à s'accrocher, se repousser, se pourchasser, se détruire, se diviser, à la recherche, dirait-on, d'un ultime et unique fragment, ou peut-être de sa volatilisation.

Voilà ce qu'on gagne à inventer l'espace : vertige et folie. Au moins je n'en dis rien à personne, à moi seule désormais de trouver le remède, et je n'en vois pas d'autre que de continuer à avancer – dix mille pages de notes, un jeu

⁴ Dans ce chapitre, l'imaginaire des activités de *Ceux d'en bas* est inspiré du tableau de Brueghel l'Ancien "Le Combat de Carnaval et Carême" - 1559 - *Kunsthistorisches Museum* de Vienne

⁵ La théorie des quarks (qui proposait un modèle utilisant trois constituants élémentaires ayant des charges électriques fractionnaires par rapport à la charge de l'électron) a été formulée par le physicien Murray Gell-Mann prix Nobel de physique en 1969. Le terme "quark" provient d'une phrase du roman *Finnegans Wake* de James Joyce : "Trois quarks pour Mister Mark"(dans le cadre du roman de Joyce autour des rêves d'un barman, la phrase pouvait signifier "trois quarts - de bière -pour M.Mark").

de patience étalé devant moi -. Pas d'autre solution que de s'accrocher aux lignes noires qui avancent, tracent un chemin lent dans l'épaisseur blanche de la page - et qui même tracent la page - alors il semble que tout le sang de vie de ceux que j'ai captés sur ce chemin d'ombre s'est figé. Tant de violence réduite à la rigoureuse organisation de signes sur un cahier ! Tant de violence pour aboutir à ces jambages sagement disciplinés, ces montées et ces descentes régulières, élégantes. Cela pourrait même paraître ridicule que toutes les particules en folie dans ces *Boîtes-Espace* soient devenues la cendre froide de l'encre, mais je préfère y voir une sorte d'hygiène. La brûlure devient une mécanique tranquille et hallucinatoire qui n'a plus à faire qu'avec l'acier de la plume et le huis clos du cahier. L'ordre, la palissade des mots, mon édifice, voilà qui permet d'enfermer dans des limites raisonnables la follette vie, de lui rabattre son caquet, de la ramener à rien.

Vertige et folie, oui, désormais écrire est le remède d'écrire. La fin de ce supplice est-elle prévue quelque part dans l'ascension hélicoïdale du Grand Œuvre d'Irving ?

À vrai dire, ici nous sommes tous fous, nous sommes tous sages, personne pour nous départager malgré les efforts de nombreux officiels et sommités dont le propre consiste généralement à être péremptoirs. Rien n'est resté des avis qu'ils ont remis en si nombreux exemplaires que nos armoires ne suffissent pas à les contenir. J'en ai jeté quelques uns au feu au cas où ils alimenteraient le *Souffle*, sait-on jamais. Quant aux filets, aux réseaux qu'ils ont tendus entre les choses et les êtres pour tenter de les séparer, il n'en est rien resté, les rats ont tout rongé, pour ma part, j'estime que c'est plutôt une bonne chose.

Ainsi il me faut avancer, folle ou sage, dans ces boîtes-Univers, à ma façon et avec mon regard pour seul instrument de mesure.

Joyeuses ripailles en bas, à ce que j'aperçois. Et culbutos dans tous les sens. On étale des victuailles, on se hèle à vive voix d'un bout à l'autre de la place – ça doit être jour de marché – *Salut Olaf ! Gloire à ton soleil ! Et ta femme ?*, un grand barbu roux cet Olaf, je n'ai pas pu apercevoir grand chose d'autre, il avait déjà disparu au milieu de la fourmilière. Ceux d'en bas prolifèrent apparemment. Oui, à présent que je m'éloigne d'eux – les reverrai-je un jour ? Probablement jamais – je les appelle ainsi. Je ne les reverrai pas mais je les regarde s'agiter – se démener, s'envoyer des coups de pied (en douce bien souvent, j'en témoigne), s'enfuir, revenir, se donner des accolades et jurer qu'ils se sont toujours aimés en préparant le prochain coup de pied – du bout de ma lorgnette. Lorgnette ou kaléidoscope ? Car ils sont là comme entre deux lamelles, devenues petites bactéries mentales flottant dans une goutte de liquide – pour l'observation, juste pour l'observation –, ils sont immobiles dans leur flaque, on dirait qu'ils se mettent à gigoter lorsque je les regarde. De quel lieu ou de quel temps –

lieu ou temps, le temps qu'ils vivent ou pensent vivre, peu importe, parce que pour moi qui m'éloigne d'eux ça ne fait aucune différence, ils sont tous au même endroit, je vous laisse déduire le reste –,

de quel lieu donc les ai-je tirés, je l'ignore, mais je peux les repasser à l'endroit et à l'envers dans ma caméra intérieure, un divertissement comme un autre, il faut dire que les livres à insérer en bonne et due place attendent de plus en plus longtemps leur tour, les étrangers se font rares et le doux chuintement des *Araignées* dans les nuits dorées – les *Araignées* ne circulent que la nuit – ne vient plus bercer mes

rêveries. Restent Leo, le jeu de Go, les bouteilles de whisky et mes carnets. Heureusement que j'ai décidé d'écrire. J'ai de la chance.

J'ai de la chance aussi : d'ici je peux voir dans toutes les directions et même dans toutes les dimensions et par transparence des uns derrière les autres ou sur les autres. Si je reste dans le coin du Géant Olaf – disparu quoique géant au milieu d'un enchevêtrement de tables (*en réalité* – si je puis dire – sous l'une d'elles en train de cuver son « soleil ») – les ventres sont proéminents et les tonneaux bien rebondis, les visages rouges et joufflus, les jupes des femmes bouffent allègrement autour d'elles, leurs paniers débordent de volailles piaillantes, et toute la scène est rouge, comme réverbérée par les briques des maisons aussi emmêlées que les petits vers hurlants qui s'entortillent sur la scène. Certains ont de grands chapeaux coniques, des houppelandes où dégringole leur ventre, une petite vieille accroupie en robe bleu fané fait frire ses œufs au milieu de la place, une autre juchée en haut de son échelle dégrasse des vitraux depuis longtemps éteints, coiffes blanches, coiffes rouges, ballots de linge, béquilles et sébiles, c'est le grand déballage de printemps, une brocante humaine offerte à qui veut, on a donné – ou j'ai donné ? – un coup de pied dans la fourmilière et ils sortent tous à l'air libre leurs brindilles de vie. Braves petits vers qui actionnent le mécanisme de leur univers à coup d'énergies, ils se battent, ils se battent ! Pour exister, pour avoir le droit de tenir un peu plus longtemps sur cette terre, pour manger, aimer, rire et pleurer, que d'efforts pour remonter les seaux, tourner les broches, remplir leurs ventres, arracher leurs dents, écorcher leurs violes ou leurs chats, ils se battent, ils se battent, et aussi entre eux souvent – difficile de savoir s'arrêter –, ils iront griller en enfer, leur dit-on (quelques prédicateurs au visage de carême, d'ici il m'arrive de les entendre fulminer ceux-là,

oui, beau combat de carnaval et carême, misère et lumière est-ce que ce n'est pas le lot de la vie humaine ?), mais au moins (se disent-ils) ils se seront agités dans tous les sens en rivalisant de gaudrioles.

D'autres coins sont plus monotones si je tourne mon regard ailleurs, il m'arrive de rencontrer non plus des vers mais des rats enfermés dans leurs soupentes, immobiles et solitaires face à des boîtes qui diffusent une lumière bleue, leurs tunnels sont lugubres, dit Leo qui les observe avec moi, que sont-ils donc allés faire là ? Ils grignotent, ils grignotent de la lumière, dirait-on, tu crois qu'ils en laisseront pour les suivants ?

Ils ne sont pas gais c'est certain, pas bien intéressants non plus, ajoute Leo, mais c'est toi qui as ouvert la boîte, non ? Tu ne peux tout de même pas supprimer ceux qui te déplaisent, va savoir si ce n'est pas la disparition du plus ratatiné, du plus ridicule, du plus infect d'entre eux qui ferait voler ton espace en éclats. Il a raison. Je garde. Je biffe, j'efface, les pleins et les déliés montent et descendent, se chevauchent, il m'arrive de ne plus savoir où j'écris, j'encadre, j'encercle, d'un bout de la page à l'autre je lance de grandes flèches – j'entends parfois un cri, peut-être l'une d'entre elles s'est-elle fichée dans la cuisse d'un de ces voyageurs de mon espace –, j'enchevêtre moi aussi mes mots et mes lignes dans tous les sens, petits insectes vibrants qui vont rejoindre les autres, *Ceux d'en bas*, et les faire vibrer à leur tour. Non seulement je ne sais de quel poids est chacun d'eux mais s'ils ne sont pas liés les uns aux autres – et à moi ? – par de mystérieuses et invisibles chaînes. Allez savoir si celui qui gratte sa viole, là au premier plan, n'est pas en train de lâcher dans l'espace des milliers d'autres bestioles en son genre que les cordes de son instrument ont délogées, chassées, et les voilà, fourmis, fourmis, qui vont reconstruire leur maison un peu plus loin.

La difficulté est de les saisir toutes. L'inlassable patience d'Irving à développer son *Grand Enrouleur* – parfois c'est ainsi qu'il appelle sa *Tour* – autour de ces *multivers*, est-ce que les mots peuvent lui faire concurrence ? Peu importe, me dit Leo, ils se reflètent les uns dans les autres, tu en pièges un, tu pièges les autres, chacun d'eux est un miroir pour l'invisible. Moi, je leur creuse des trous de vers où les plus fourmis des fourmis déballent leurs affaires tranquillement dans les traces des autres, s'endorment, se réveillent et ressortent avant d'être entrées, toi tu construis en abîme.

Vertige et folie. Leo a raison. Sans le savoir j'ai donné moi aussi un coup de pied dans la fourmilière et tous les fous ont aéré leur folie. La mienne ? La leur ? En miroir sans doute elles aussi.

Un Géant se débragette dans un coin, Olaf – le revoici – entonne un hymne patriotique en enfourchant un tonneau, deux larrons s'esquivent, une entremetteuse fait de l'œil au riche qui passe et une jolie fille soulève sa robe, un bonimenteur étale ses cartes, un mendiant traverse la scène à quatre pattes, tandis qu'un grand échalias laisse pendre ses jambes au bord de la fenêtre en hurlant aux passants ses railleries – *Hola, trois quarks pour Mister Mark, et qu'on le fasse boire à l'abreuvoir !* –, lequel Mister Mark cherche l'intrus, hausse les épaules – les quarks iront se faire pendre ailleurs (ou construire un monde pourquoi pas), peut-être même sont-ils déjà entrés dans cette ronde qu'on aperçoit un peu plus loin entre les maisons – et pénètre au cabaret en enjambant une servante qui astique la vaisselle, les Garçons de salle promènent leurs assiettes à l'envers et les bocks de bière ne vont pas tarder à aller pisser le sang dans le caniveau, un chien, non pas de chien – pas de chien, il s'est sans doute égaré dans un univers plus petit –, pas de chat non plus mais un porc qui fourre son groin derrière le puits, quelques

poissons mais ils sont morts et déjà sur l'étal où deux commères battent la mesure en les aplatissant et en échangeant leurs histoires.

Sagesse des fous, sagesse des sages, j'ai remarqué une constante : tous déballent leurs histoires, celle du poisson étoile ou de l'homme sablier, celle de l'enfant né d'un souvenir ou du vieillard dont les mains et les pieds prennent racine... Au marché des histoires, certaines sont cotées, d'autres non, les consommateurs échangent du frelaté contre du vrai, ils se reconnaissent, marchandent et trichent, se réjouissent dans le dos de leur dupe et tombent dans la trappe du charlatan suivant, une chose est certaine, personne n'écoute personne – voilà au moins qui peut me reconforter d'écrire dans mon coin pour le silence des étoiles – et chacun ne songe qu'à tirer son épingle du jeu, néanmoins la valeur nutritive de ces histoires n'est plus à démontrer –

- tu connais Vourdrup ? Un gros tas, tu sais bien, celui qui ne bouge pas des quais, eh bien on a découvert qu'il est comme un sablier, ou un sac de lest, depuis qu'il est né, à chaque fois qu'il se déplace il en perd un peu, alors il bouge le moins possible, n'empêche il en perd, il va fondre ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de lui...

- et Netcha, le Porteur de messages ? La nuit, on dit que certains l'ont vu se transformer en oiseau..., et l'auditeur de rembobiner son fuseau ou soulever son sac avec plus d'ardeur et de repartir d'un pas leste.

Bien sûr j'écoute attentivement, on ne sait jamais. Et je note, je note. Pour ceux qui s'en indigneraient je ferai remarquer que cela fait partie de ma fonction. Leurs histoires : quelques vérités et beaucoup de mensonges. Les vérités c'est par hasard. Les mensonges, disons-le tout de suite, filent beaucoup plus vite que les vérités, c'est peut-être pourquoi on les lâche si facilement, ils font leur chemin tout seuls sans qu'on ait à intervenir. Mais à bien écouter et y réfléchir, finalement, ces mensonges tremblants dans les

failles du discours – oui, parce que les failles, voyez-vous, ça me connaît, les lézardes du mur de *la maison Usher*, les plus minces craquelures de surface, la peau du lac si fragile, si transparente qu'elle va céder, j'ai appris à m'y glisser, peut-être l'expérience des livres, tout lecteur est un voyeur –, à bien écouter donc, ces mensonges sont plus émouvants. Si j'osais je dirais même qu'ils sont plus « vrais ». Une vérité, soyez sûrs que celui qui la formule n'en a pas grand chose à faire, est-ce qu'on jette ainsi en pâture sur la place publique ce qui vous tient le plus à cœur ?

Mais les mensonges ! Rien que des fêlures, et derrière elles, un scintillement d'espoir et de rêve. Oui je pense que c'est à ça qu'on reconnaît les hommes. *Ceux d'en bas.*

Au centre de la place, un bouffon bariolé entraîne tout ce désordre du monde, en pleine lumière, autour de lui. Quand je ferme la lentille et les abandonne à leur nuit vibrante, d'autres prennent leur place, la folie n'est jamais à court d'idées.

III

LE TEMPS DU RÊVE⁶

Où l'Écrivain doute de sa Création et pénètre dans "Le Temps du Rêve"

« Cette matrice des rêves correspond non à un âge d'or passé mais à un espace-temps éternel et en devenir auquel on accède par des sortes de portails virtuels que sont les sites sacrés, les rites et surtout la pratique onirique. Beaucoup d'Aborigènes disent que les sites renvoient des images et des sons un peu comme des radiations, des vibrations ou des ondes. »

BARBARA GLOWCZEWSKI – *Rêves en colère*

« Pensiez-vous pouvoir quitter tel quel la bibliothèque ? Pensiez-vous qu'il s'agissait de mots, de phrases, d'encre, d'imprimerie sur du papier ? Pensiez-vous pouvoir lire sans effleurer une vie qui saigne ? »

BO CARPELAN – *Le Vent des Origines*

Je vous l'ai dit, je vais, je viens, j'entre par un livre, je sors pas l'autre. Ne me demandez pas comment je fais. La particularité de l'espace est justement de vous permettre de voyager, d'entrer chez les uns et les autres, de vous installer à leur table et de repartir, hélas il faut toujours repartir, les livres ne sont pas inépuisables, ce sont des rêves dans lesquels on entre et on sort. Ce qu'il y a derrière eux reste un mystère. Les mensonges des livres, oui, sont

⁶ La culture, et donc l'art des Aborigènes d'Australie est fondée entièrement sur la mémoire de l'origine de la vie à une époque mythique désignée par le mot *tjukurpa* ou *alcheringa* (dans les langues du désert central) et que les anglophones traduisent par « Dreaming », "le Temps du Rêve". Barbara Glowczewski, anthropologue et ethnologue française en parle comme d'un espace-temps parallèle à notre temps profane, où s'exercent des forces, des désirs, des pulsions, dispensatrices à la fois d'énergie et de structure.

encore plus beaux que leurs vérités et peut-être disent-ils finalement ainsi la seule et la plus vraie de toutes : leur blessure.

Je sais, je n'aurais pas dû, je suis leur *Gardienn*e après tout, mais un jour, allez savoir pourquoi, ça m'a pris tout d'un coup, j'en ai éjecté un grand nombre des rayons, histoire de leur faire prendre un peu l'air, est-ce qu'ils n'en ont pas assez de tourner ainsi ? Récréation, allez, remuez-vous, trop de poussière, un peu de balai...

Et en les jetant à terre, j'ai eu l'impression voyez-vous, que de grands murs de briques s'écroulaient – pas de précipitation ils ont bien le temps de retrouver leur place – et que l'espace s'entrouvrait, comme si ce mur avait caché une pièce secrète. Il y avait derrière eux, les livres, comme des champs à l'infini de lutins fluorescents, enfantins et joyeux, tout vibrants d'impatience, qui s'agitaient, avaient l'air de danser, mais aussi de minuscules champignons de moisissure, – en eux ? En transparence ? – qui se reposaient avant de décider de grandir et d'exploser sans doute, taches de lèpre, rouille, qui un jour pouvaient les traverser, venir à nous, en nous, elles étaient là déjà peut-être, s'étendaient un peu, nous transformaient à notre insu, nous adressaient quelques rayons, vaguement, patiemment, elles n'étaient pas pressées, nous étions leurs proies assurées. Et personne ne le savait ! Mirage de la solitude ? Il m'a semblé que j'avais déchiré les entrailles de la bibliothèque, ouvert la porte interdite avec la clé tachée de sang et mis à jour une béance à l'intérieur de laquelle tout pouvait soudain basculer, comme si derrière le monde d'Irving s'en trouvait un autre, insoupçonné de tous – d'Irving également ? Je me le suis demandé –, dont les livres nous protégeaient, muraille, forteresse édiflée avec notre prudence, notre patience d'êtres nus, misérables et démunis. Nos mensonges. J'ai eu un vertige, mais déjà la

fenêtre s'éloignait de moi, portait un peu plus loin cette plaie que probablement j'étais seule à lire en elle.

Vaguement je me suis dit que là était le temps que tous cherchaient – ou faisaient semblant de chercher ? Je finis par avoir des doutes –. Eux, les livres, le portaient en eux. Tous coupables, avec cet air de faux jetons qu'ils me lançaient de biais. Mine de rien, là, derrière eux, le temps que leur auteur – un confrère pourtant, méfiez-vous toujours des confrères ! – avait joué à manipuler, peut-être les livres étaient-ils son *Cheval de Troie*.

J'ai eu comme une illumination : est-ce qu'ils n'avaient pas ainsi introduit en douce quelque virus assez violent pour nous mener tous à la catastrophe et la chute de *La Tour* ? Est-ce que ce n'était pas pour cela finalement qu'Irving m'avait instituée *Gardiennne* ?

- Du calme, a dit Leo, je garde les souterrains, tu gardes le ciel, par où veux-tu que le temps s'échappe ?

Son humour a eu raison de ma méfiance et j'ai mis au rancart ma thèse du complot. Mais j'ai gardé ma découverte pour moi, je n'étais pas bien sûre de ce que *Ceux d'ici* en feraient.

Et j'ai continué à observer.

Je n'ai pas de regrets. Au sol les livres – certains étaient éclopés, d'autres furieux – s'étaient mis à parler d'une voix nouvelle, comme si d'avoir échangé leur situation confortable de convives repus sur des rayons pour celle d'exilés leur avait donné une vie nouvelle. Ou bien était-ce une vie plus ancienne et oubliée qui parlait soudain en eux ? Fragiles, incertains soudain dans leur position déchuée, étrangement il m'a semblé qu'ils libéraient un autre *souffle*, celui peut-être qu'ils avaient soigneusement tu au jour de leur achèvement, ce quelque chose du frémissement le plus intime de leur naissance, que tout le reste avait réussi à recouvrir. J'ai pensé à ces voix écorchées, presque

inaudibles, protestations de lutins du foyer cachés dans le lait qui bout, la porte qui grince, la lame du parquet qu'on écrase ou l'armoire qu'on referme. On ne le savait pas mais ils s'agitaient sous la chaise ou la cuisinière dans un espace à leur taille. Mystères de l'espace ! Des espaces, plutôt. Pour entrer dans les livres, je veux dire aller au plus vrai, au plus profond de leur souffle, le hasard venait de me l'apprendre, il faudrait changer de taille, devenir fourmi et pénétrer dans l'oreille d'un géant, trotter sur son lobe au goût de miel, en franchir la colline, s'arrêter peut-être un instant, perdue, impressionnée, dans le Pavillon d'été solennel et nu, découvrir l'entrée d'un conduit mystérieux, mais brave, brave fourmi, continuer de cheminer à l'aventure, passer la fenêtre ovale aux vitres fanées, suivre la coursière du vestibule et s'embarquer sur les canaux pour une journée à la campagne. Qui a vu le détail d'une oreille – de géant ! – saura que la vie de fourmi n'est pas si simple et qu'il lui faut encore, pour ressortir de son labyrinthe en colimaçon – et nous de celui des livres – savoir décrypter tout au long du chemin les messages codés semblables à ceux de nos courses au trésor de l'enfance, laissés par un autre à l'intention du visiteur.

Plus tard j'y ai réfléchi. En réalité ces voix étaient là depuis toujours, murmures, ondes fossiles si faibles qu'on pouvait vivre à côté d'elles sans jamais les entendre. Elles avaient glissé dans la trame des pages le chant d'un enfant inquiet,

– Oui, dit Leo, c'est un peu ça, tu commences et tu ne sais pas où tu vas, enfant perdu dans la grande forêt et qui se met à pleurer, tu te perds en toi-même et tu lances un appel pour atteindre les choses.

Un chant ? Une plainte plutôt, un soupir, une trace de fêlure restée cachée au fil des pages, et elle creusait, sans qu'on sache, derrière les mots – les autres mots, triomphants

et heureux –, sa douleur tendre d'enfantement. Oui, voilà ce que j'ai appris à écouter cette voix nouvelle ou plutôt très ancienne, sa trace seulement. Par inadvertance – mais Leo prétend qu'il n'y a pas d'inadvertance chez l'artiste – j'avais franchi une porte d'or ou d'ivoire, diraient les contes, j'étais entrée dans ces ondes de rêve que sont les livres. Chacun d'eux émet une radiation temps. La sienne. Les temps sont aussi nombreux que les espaces. Et les livres.

- Le temps n'existe pas et pourtant il est là, dit Leo, quand tu écris, quand tu peins, peut-être aussi quand tu enroules ta *Tour* comme Irving. Personne ne veut le reconnaître mais c'est ainsi. Inutile de le chercher, il ne nous attendra pas davantage à l'arrivée, *La Tour* s'écroule chaque jour, elle tombe dans l'abîme et nous ne le sentons pas. C'est un rêve dont personne ne se réveillera. Et *Ceux des sables... Ceux des sables...*

Les yeux du vieux Tuborg traversent chaque grain de sable et voient de l'autre côté. Un jour je lui avais parlé du temps que nous cherchions tous, comme le mousse en haut du mât scrutant les houles, les nuages et le vent. Il m'avait regardé d'un air égaré, absent. « Tu as le sable, non ? Le sable nous suit » avait-t-il dit. Ses yeux, son front, se plissaient sous l'effort pour comprendre ce que j'avais perdu, et soudain comme s'il venait de trouver mon trésor au fond d'un puits, il avait tendu la main vers l'horizon en disant : « les femmes, tu sais, ouvrent des portes du bout de leurs bâtons à fouir ». Les femmes, c'est vrai, je les entends parfois qui s'exclament comme si elles venaient de découvrir un monde invisible – est-ce que c'est le temps ? –, des portes, il y a des portes partout pour celui qui sait lire. Le vieux Tuborg sait lire. Il sait lire dans les rochers, les sillons de la terre, un buisson, une pierre d'eau. « Ça vibre » disent les femmes, et elles se mettent à chanter. Je me dis alors, en les écoutant, que chanter c'est leur façon de mettre de l'ordre. Allez

savoir sinon ce qui peut vous sauter à la figure quand vous ouvrez une porte, l'ordre, la place exacte, l'harmonie, est-ce que ce n'est pas le seul moyen d'écartier le danger ? Le temps des autres n'est-ce pas, est toujours dangereux.

Alors j'ai prudemment laissé de côté les livres et leurs radiations en attendant de les ranger à nouveau à leur place – nécessaire, peut-être, à la bonne marche de l'univers d'Irving –, empilés dans un coin, les uns sur les autres, en désordre comme ils étaient tombés, certains me regardent, maussades, ou tentent de me jeter un sort, mais quand j'écris je tourne la tête de l'autre côté, il faudra qu'ils attendent leur tour pour remonter sur les planches. Mais je me suis aussitôt inquiétée : est-ce que les champignons dont ils sont porteurs ne vont pas en profiter pour grossir insidieusement, ou les taches de moisissure grandir en mon absence ? Certains jours je fais des cauchemars, je suis au milieu d'un cimetière d'os blanchis et je sais que ce sont les livres, pas en poussière encore, non, mais transformés en os minuscules aiguisés, incisives aiguës, pointues, prêtes à vous dévorer. Si c'est ça que deviennent les livres me suis-je dit en poussant la grille de leur cimetière – la bibliothèque –, est-ce que c'est bien la peine d'écrire ?

J'ai refermé la grille derrière moi et je suis partie à reculons. En rêve.

Néanmoins.

Un jour j'ai eu l'idée d'en ouvrir un à nouveau. De livre. Je n'ai pas choisi, j'ai pris le premier de la pile. Est-ce un hasard ? Voici ce que disait *l'Avant-Propos* :

« Quand il commence une histoire, l'écrivain ne sait pas encore où il va. Il a devant lui des carnets, des notes, quelques feuilles. Il a tracé une ligne de départ un jour,

puis s'est arrêté court. Ou bien trois pages s'étaient envolées allégrement sous sa plume, et soudain en panne d'inspiration, il les avait abandonnées depuis six mois, que dis-je, parfois des années. Aujourd'hui elles sont devant lui, et peut-être qu'en les rassemblant...?

Quand le lecteur prend le livre et se met à le parcourir, il ne sait pas davantage où il s'installe. Ordinairement, il passe au travers du corps de l'écrivain. Il entre naturellement dans une maison dont le propriétaire est absent, il boit son vin, mange les plats qu'il a préparés, s'allonge mollement sur sa couche sans savoir même qu'il épouse l'empreinte d'une forme.

Pourtant l'écrivain est là, dans l'ombre, au fond de sa tanière, qui le guette. Et l'observe. Le lecteur fait le tour de la maison. Au fond du couloir sombre, une clarté farineuse de soupirail lui parvient d'une serre. S'il se laisse emporter par la curiosité, le voilà soudain dans une luxuriance tropicale, un jardin d'Eden endormi. Les palmes d'un arbre du Voyageur s'étaient largement sur un ciel paresseux et la ouate molle des nuages, tandis qu'une pirogue remonte le Temps le long de l'Amazone et que les pommes d'or restent suspendues au Jardin des Hespérides ; Adam et Eve, nus, assoupis dans le creux d'un vallon, rêvent de rivières de miel ou de lait, sous les branches d'un saule accablé par le poids de la Création.

C'est là qu'ils arrivent ensemble, écrivain et lecteur, chacun dans son coin, comme dans l'enfance, lorsqu'ils avaient saisi le Livre magique et suivaient sa route vers l'île au Trésor.

Mais la Terre des Histoires n'est pas sans dangers. Rien n'y est immobile comme dans ce paradis furtif dont je viens d'évoquer l'image. Le roman est à peine entamé, pour l'auteur comme pour le lecteur, qu'un mouvement concentrique, hallucination ou cauchemar, déplace avec la force d'un viscère une matière tumescence, excroissance cancéreuse du monde, délire de bactéries innocentes qui pousseraient devant elles,

aveuglement, des survivants ahuris et plaintifs passés trop vite et sans savoir pourquoi sur la scène de l'Histoire, Adam et Eve chassés du paradis, fuyant, honteux de leur sexe, les chiens qui montrent leur derrière.

Il faut continuer pourtant. Aller jusqu'au bout de l'Histoire. On avait pris le roman pour une nature morte. Là, une calotte de braise au sommet d'une pêche comme atteinte d'une lumière venue irrémédiablement d'un au-delà du tableau, au-delà mélancolique qui donne envie de retourner la toile, de la déchirer à la recherche de cette source qui l'éclaire. Gourmandise désespérée du regard, quand on lit on croit aller droit aux choses, comme les oiseaux sur les raisins de Zeuxis. Et les gens tendent innocemment la main vers leur désir, vers le sommeil des choses infinies, opaques. Mais la dernière page tournée, il n'y a plus rien. La mer derrière la vitre. Une plage, un désert. Un monde qui n'a plus de nom.

Ah, Lecteur ! Tu veux entrer dans un roman ? Sache où tu mets les pieds. Voilà que tu es sur une passerelle entre Ciel et Terre. Et elle se met à bouger sous tes pas, elle se met à te donner le mal de mer. Tu voudrais revenir en arrière, mais tu voudrais aussi te faire peur, hurler de terreur, consommer la vie et la mort, et puis te réveiller comme si rien ne s'était passé.

Tous ceux qui entrent là se croient dans un au-delà du Temps. Soudain ils savent, comme ils ne l'ont jamais su jusque là qu'ils sont suspendus dans ses jardins, qu'ils sont en instance de mort.

Et l'écrivain ? Il fait sa petite cuisine dans son coin. Il prend sa plume et la trempe lentement dans l'encrier. Il tourne les pages et rature consciencieusement. Il est suspendu lui aussi sur la passerelle, et il a le mal de mer également. Il fait bouger le monde, le joue aux dés et tire le hasard. Il remet l'absolue nécessité à sa place. Ce qu'il écrit n'est pas éternel, c'est ce qui meurt chaque fois qu'un lecteur le

traverse, s'empare des mots, les engloutit et s'y engloutit. Mais c'est ce qui peut mourir des milliers de fois. »

Perplexe, j'ai refermé l'Avant-Propos et renvoyé le livre au coin. Voilà ce qu'ils en font du temps, dès qu'ils le découvrent. La moisissure, est-ce qu'ils y ont pensé ? Je garderai ma découverte pour moi. Mais je continue à écrire et je surveille les portes. Je veille à rester dans *Le Rêve*. Leo hausse les épaules en riant. *Ne t'inquiète pas il passe malgré tout...*

*

La phrase file droit, trop vite, il la rattrape au vol, biffe, repart, la phrase est infinie, elle court devant lui, la phrase est en lui il ne la rattrapera jamais, la phrase est son rameau de détresse pour traverser l'océan, le rameau, à la vitesse du vent, l'emporte sur les houles, se colle aux bois flottés, aux coques de navires, aux poussières d'îles qui n'apparaissent jamais. Mains en visière, il cherche, il cherche...

IV

LES OMBRES BRÛLENT

*Où Harane découvre qu'écrire c'est vivre avec en soi un peuple
d'Ombres qui brûlent*

« et les murs de la classe
s'écroulent tranquillement
Et les vitres redeviennent sable
l'encre redevient eau »
JACQUES PREVERT – « Page d'écriture »,
Paroles

Désormais je surveille les portes, toutes les portes. Mais il n'y a pas de murs. Qu'il n'y ait pas de murs dans cette partie de *La Tour* que j'occupe, hors celui des livres qui s'enroule inlassablement au centre du bâtiment et monte avec nous, voilà qui m'arrange. Mon étage – vous savez bien, celui qui est devenu le dernier (*La Tour* n'est-ce pas, est à sa manière un champignon qu'une formidable poussée souterraine porte de plus en plus haut) –, est un étage ébréché, dirait-on, semblable à une maquette destinée à permettre à de possibles acheteurs de visualiser l'intérieur de la construction (je ne jurerais pas que l'intention d'Irving ne fût pas d'une certaine manière publicitaire, exposer aux yeux de tous les entrailles de son chef-d'œuvre, la bibliothèque, et moi au passage, heureusement il y a bien longtemps que personne ne parvient plus à me voir) mais on pourrait penser également que c'est juste un monde en formation, une ébauche grossière de la suite.

Ébauche ou pas, je l'ai dit, voilà qui m'arrange. Au moins je peux inventer ma chambre, monter mes propres murs. C'est très important d'avoir une chambre à soi quand on écrit. J'ai longtemps cherché. Une chambre, en vérité, faite de rien d'autre que d'un matériau aussi imprévisible, aussi

inconsistant que la lumière de l'amour – indispensable cette lumière de l'amour, "c'est parce que tu es une femme", me dit Leo –, et néanmoins d'une trame serrée, inusable, qui vous abrite, vous enveloppe. La mienne a l'avantage d'être une chambre de ciel aux membranes souples, transparentes, changeantes – rayonnement d'ondes captives à libérer dans chaque pli de l'étoffe –, aussi légères sur les épaules qu'un vêtement de soie, que je traverse et modèle indéfiniment à ma convenance. Que je traverse, oui, c'est très important d'aller et venir ainsi, de passer d'un côté à l'autre. De franchir des lignes. Invisibles je vous le concède. Néanmoins. C'est la mission de l'écrivain.

Je peux bâtir et rebâtir, abattre une paroi d'un geste de la main, changement de décor, la paroi s'écroule, flocons de neige, fragments de verre, le temps de passer à autre chose. Fondu enchaîné, les cristaux de l'image se décomposent et se recomposent. Rien de plus difficile, à vrai dire, que de trouver un lieu ajusté aux humeurs infinitésimales, aux images mouvantes qui surgissent et disparaissent, un visage était là, il s'enfuit comme un nuage, il est remplacé par un autre, un regard, un son, un parfum nouveaux et le monde est à refaire. On n'en finit pas de refaire le monde. Là, dans cette cage invisible que j'invente, réinvente, je peux me déplacer, je frôle des inconnus, certains me voient, d'autres ne me voient pas, je peux les traverser sans bouger de ma place. Quant à ceux que je suis ainsi amenée à voir –

oui, le terme est ambigu, je vous le concède, je ferai remarquer que certains, parmi ceux que je vois, prétendent exister, trompés par les livres eux aussi, on ne saura jamais la vérité, et à vrai dire quelle différence pour eux qu'ils se trouvent à l'intérieur d'un "théâtre" – le mien ou celui d'un autre –, notez qu'on appelle « globe » oculaire ce petit ballon soufflé de l'œil, rosé, sillonné de réseaux d'information, avez-vous déjà vu une rétinographie où il est

comme éclairé de l'intérieur, monde transparent, si fragile, prêt à éclater dirait-on ?

- Tu es un système holographique, tu avales des fragments d'images et à l'arrivée on les retrouve entières...

me dit Leo en riant quand je lui raconte mes « visions ».

- Entières, oui, mais est-ce que ce sont les originaux ?

- Encore faudrait-il qu'elles aient été un jour des originaux. Après tout, peut-être ne savaient-elles pas de quel monde elles étaient porteuses, ces particules d'images...

Leo a raison. Que j'héberge à ma façon les images sur lesquelles j'ai mission de veiller dans un théâtre un peu particulier, le mien, n'entame en rien leur existence. Que leur *souffle* se retrouve ici ou là, qu'importe ?

Quant à ceux que je suis amenée à voir, donc, Irving dirait que certains ont déjà disparu quand j'arrive et que d'autres n'existent pas encore. Mais nous ne regardons pas, lui et moi, le monde sous le même angle. Pour moi, ils n'ont jamais existé ou n'existeront jamais, c'est au choix et c'est seulement une des probabilités. Il m'arrive aussi de penser qu'à la fois ils existent et n'existent pas. J'ai seulement transformé une infinité de poussières en une image possible. Il m'est arrivé aussi de me dire que ce sont eux qui me voient, ou que nous nous voyons en miroir, et de même que nos savants imaginent une antimatière, est-ce qu'il n'y aurait pas alors une *antiHarane* qui me reflèterait en elle ? Et nous serions ainsi à nous refléter l'une l'autre à l'infini. Mais, comme dit Leo, que se passera-t-il quand ceux du miroir se mettront à marcher vers nous ? Est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer que ce sont des images d'un autre temps, d'un autre lieu, restées sur ma rétine ? Qu'avant d'être Récitante puis Gardienne en titre de la *Tour* d'Irving, j'aurais eu bien d'autres vies qu'à présent je pourrais être en train de vous raconter ? Ou bien que la caverne de mon cerveau (j'ai peine à penser qu'on n'ait pas disséqué celui-ci avant d'imaginer un

labyrinthe, un lieu où se perdre et n'arriver nulle part s'il n'y avait la main, la main heureusement qui vous sauve, le corps qui vous tire à hue et à dia jusqu'à la sortie, Irving peut dire tout ce qu'il veut, je suis convaincue que c'est dans une dissection du cerveau qu'il a trouvé son modèle) contient toutes les images passées, présentes et à venir, pressées, serrées les unes contre les autres, prêtes à exploser, se rebeller peut-être, un peuple d'images dans le moindre de ses replis ? Ou encore qu'elles sont toutes là sous mes yeux, simultanément, étroitement unies comme les parties d'un ensemble et que je vois vivre – que je *fais* vivre – tantôt l'une, tantôt l'autre ? Ou encore, ou encore..

Vous savez que le cerveau est le royaume des possibilités. Pensez un peu aux connexions : cent milliards de neurones ! Je vous laisse à penser ce qu'il en est du cerveau de l'écrivain... Le chaos, prétend Leo. Autant jouer à chat avec des fantômes. Monde de l'esquive, oui. Et des mirages qui se mitraillent à bout portant, n'espérez pas trouver l'assassin, il a déjà disparu du champ de bataille, quant au cadavre, si vous relevez les yeux le voilà ressuscité, à l'horizon loin devant vous. Pire, les images sont elles aussi connectées en réseau et ainsi à l'infini peut-être. *Peut-être*. Peut-être ont-elles des sœurs qui les reproduisent et se subdivisent en réseau à leur tour. J'aime mieux vous prévenir, si vous voulez entrer dans cet univers, laissez toute espérance ! Car c'est un des vertiges possibles de l'écrivain, on dit que certains deviennent fous à courir à l'infini derrière des formes qui n'existent pas.

Au moins Leo, lui, peut se jeter sur son tableau – sa toile, son mur, sa fenêtre, son tunnel –, l'embrasser, l'étreindre goulûment, baver sur elle, la lécher, se répandre enfin en couleurs élastiques et puissantes qui sont elles et lui à la fois.

Moi, j'ai ma méthode : je fais la morte. Oui certes, à la main un verre de whisky ou de thé – doré, amer, le thé, laissons sa vapeur s'élever, elle est aussi sinueuse que la danse des Esprits d'Aladin –, sur les genoux un livre (transparent le livre, il me le faut anodin et innocent, qu'il n'aille pas se mêler de faire du chahut quand la proie que je vise va s'enhardir à s'approcher de moi) et j'attends.

Quoiqu'on fasse, voyez-vous, quand on écrit il faut attendre.

Donc j'attends. Ne jamais se décourager. Les images ont leur propre force, ce sont elles qui finissent toujours par venir à votre rencontre. On croit d'ailleurs qu'on ne fait rien quand on attend, rien de plus faux. Le ciel me traverse, le livre frémit, il lui arrive de formuler deux ou trois mots que j'écoute distraitement, et surtout je suis œil, je suis regard, qu'on n'aille pas croire que c'est là être oisif. Rien de plus actif qu'un œil. Avez-vous remarqué comme il n'est jamais immobile, comme il se déplace à des milliards de milliards de nanosecondes, en voilà un qui saura faire le travail à votre place, transformer le ver qui se tortille en un cheval d'assaut, le point rouge, là à l'horizon, en une fleur, ce grelot de taches vertes en une pluie de saules, cette vibration de points mauves en une allée d'iris ou les plissements, les rainures, les fibres du noir de Leo en un sixième continent.

C'est ainsi que sur la promenade de mon œil passent toutes sortes de paysages et d'êtres, les uns ne remarquant pas les autres bien souvent, on voudrait hurler à ceux-ci que le raz-de-marée s'approche, que la montagne va s'écrouler sur leurs têtes ou le volcan cracher ses cendres, les transformer en moulages, statues de lave au rire figé, à la main suspendue dans l'espace, une grimace de douleur, un ricanement, un amour, sont devenus des objets d'art. Était-ce cela qu'ils voulaient, auraient voulu, devenir des modèles sages,

patients, transformés en leur propre sculpture ? Et à l'intérieur quel feu les brûle encore, celui du volcan ou le leur, quel cœur qui continue à battre à l'étouffé ?

Vertige et folie ? Souvent je me demande si ce n'est pas la seule réalité. Voilà ce qu'on gagne à pénétrer dans leurs *Boîtes-Espaces*, leurs mondes. Leur temps. Des absents, des morts, des moulages de corps incrustés sur les murs, des Ombres brûlées et encore brûlantes, celles dont la chair s'est détachée un jour en lambeaux, dont les yeux sont devenus une larme qui s'écoule sur leurs visages, des êtres qui n'ont été que rêves et rêvent encore, des êtres que les taches des murs ont peu à peu rongés, elles étaient en eux, autour de leur tête, dans l'air autour d'eux, un halo de menaces. Que je traverse une autre vitre, une autre porte, et en voilà d'autres. *Ceux d'en bas* sont inépuisables. Que je regarde, que je parte à leur recherche, ils s'enfuient, m'échappent, se dispersent, j'entends l'écho de leurs rires mais aussi de leurs larmes, et jamais je ne peux savoir où ils sont.

Ce qui les pousse, les a poussés, la force qui était en eux, je me demande toujours. Et aussi ce qu'ils aiment vraiment. Parfois on dirait que ce sont des choses invisibles qu'ils étreignent ou repoussent. Eux et les invisibles, leurs doubles, cela fait des mondes infinis. Je n'avais pas remarqué ce détail lorsque j'étais en bas. Un autre détail : ils ne sont pas stables. Que je hoche un peu la tête, que je me torde le cou ou seulement que mes yeux roulent dans leur orbite –

ici je dois m'arrêter un instant, on pourrait se demander si les yeux sont également victimes de la gravité, et en orbite autour de quelle planète ? Mon idée est qu'ils passent leur temps à changer d'orbite, ce qui dérègle très vite l'Univers, un battement de cils et tout change autour de moi (je ne dis rien, je préfère ne pas semer la pagaille dans le champ d'Irving), mais il faudra que je songe à en parler à Leo, à quoi servirait une idée si on ne pouvait la suspecter,

la humer, l'échanger ? Sur ce point Leo et moi sommes bien d'accord et nous alimentons le brasier de nos soirées avec force propositions –

et voici qu'une silhouette plantureuse se rétrécit, que la ligne devient un point, ou que des milliers d'étoiles disparaissent dans un trou noir. Et *La Tour* ? Ah, pour *La Tour*, je n'ai jamais rien remarqué, c'est peut-être elle qui est le trou. Alors, tout ce que je vois, ces milliers de lucioles agitées, se trouvent peut-être au bord du précipice, signes persistants d'un monde déjà englouti. Le nôtre. J'ai la chance, de ce bord où je me tiens, d'être assez près pour décrypter, transformer en images, c'est mon rôle n'est-ce pas, le message – empreinte, trace, souvenir ? – que ces *Esprits* (j'ai longtemps hésité sur ce mot, peut-être en trouverez vous un meilleur, je parle à ceux qui me suivront) font danser sous nos yeux.

Une de ces lucioles – *Ombre* ? *Esprit* ? – est une femme qui m'intrigue depuis longtemps, là *en bas* – est-ce ainsi qu'il faut dire ? La profondeur est sans doute une autre illusion –, peut-être parce qu'elle se détache sur les autres dans une sorte de sommeil immobile et hautain. On dirait une somnambule. Une *Ombre* de cire. Ou d'argile. Ce n'est pas de la peau qui la recouvre, mais du parchemin, brûlé, cendreau, où l'on aperçoit encore, en filigrane, des lettres, comme une poussière déposée par des milliards d'êtres, de particules qui l'auraient traversée, creusant son corps de sillons, lits de rivières disparues, depuis longtemps asséchées, traces – mémoire ? – d'un flux, d'un passage, de ce quelque chose que nos livres appellent la vie, – "le temps", dit Leo –, trace creusée sur les murs, ce quelque chose qui l'a ravagée, et qui continue cependant à couvrir en elle, prêt à renaître.

Quand le soir tombe je la vois, statue qu'aurait seulement animée la lumière, se transformer soudain en pierre de lave, refermer les pliures de son corps sur les formes immobiles

dans ses flancs, que ma plume accroche, fait crisser sur le papier.

Si je bouge elle bouge. Ou plutôt il me semble que je vois quelque chose avancer en elle, dans ses yeux, tout son corps. Si je ne bouge pas, elle reste là, sur l'esplanade, longue, raide, étrange et belle à la fois, un visage ridé comme une vieille terre après les labours. D'ici je la vois qui se jette sur les passants, le premier qui arrive elle l'étreint. Comme ça. Aussi sec. Et néanmoins le geste est encore dans son élan. Il y a aussi des paroles sur ses lèvres, mais qui s'arrêtent juste au bord, n'en franchissent pas la limite, on peut en voir le mouvement courir, onduler à la surface comme ces vagues qui se succèdent jusqu'au rivage, on peut le voir arriver de très loin, la traverser, la secouer de spasmes, monté du plus profond de ses entrailles, des entrailles en feu encore, toujours, un brasier que rien ne peut apaiser et qui alimente son cri, ou plutôt comme une longue phrase qu'elle n'arriverait jamais à terminer.

Écrire c'est emporter avec soi un peuple d'ombres qui brûlent.

V

LE THÉÂTRE VIDE

*Où l'on apprend que le monde selon Harane est un Théâtre vide
à peupler de ses rêves par chacun*

«... des astres errants, auxquels l'obscurité
des ténèbres est réservée pour
l'éternité. »

ÉPÎTRE de Jude, 13,15

« En art, et en peinture comme en musique,
il ne s'agit pas de reproduire et
d'inventer des formes, mais de capter des
forces. »

GILLES DELEUZE - *Francis Bacon : logique de
la sensation*

Leo, dont nul ne peut contester l'œil infallible, reste de marbre lorsque je lui désigne sur l'esplanade cette *Ombre* que je suis seul à voir semble-t-il, sorte de mater dolorosa à la peau déchiquetée par l'explosion de quelque volcan, arrêtée dans son élan, comme incrustée dans une pierre de lave où son regard chercherait encore ce qui vient de lui être volé. Lui, Leo, ne voit personne. Mais il me regarde en souriant.

- C'est peut-être ton *Esprit brisé*... Ce qui s'est détaché de toi et poursuit sa vie à sa manière.

dit-il.

Ceux des sables croient en effet qu'une part de notre image est en morceaux. Déchiquetée, émiettée, elle parcourt l'espace à notre recherche. Auparavant il lui faut retrouver chaque particule de son corps dans chaque grain de sable pour renaître.

Celle-ci, cette image, la femme, l'*Ombre*, la brûlée, qu'on l'appelle comme on voudra, est là, tapie en moi avec son cri inachevé sur les lèvres. Que je l'aie exhumée de quelque monde

englouti, que cette luciole, depuis longtemps éteinte peut-être, danse encore au bord du vide, ou en moi, que je l'aie tirée de ma mémoire d'images, que je sois seule à la reconnaître, qu'elle soit signe, trace, souvenir, passage virtuel ou réel, qu'elle soit moi-même enfin, sans bouger d'un millimètre elle a poussé la porte des coulisses, et elle est entrée sur ma scène. Comme ça, sans que je lui demande rien. A ma recherche. Elle a posé son pied sur les planches et les planches se sont mises à brûler elles aussi. Inutile de demander pourquoi, elle seule le sait.

Les images, ce sont elles qui vous cherchent. Si elles vous veulent, elles traverseront tous les vents, comme les oiseaux migrants, pour vous trouver. Elles peuvent parcourir des milliards de kilomètres rien que pour vous happer, traverser des tourbillons de métaphores, engendrer d'autres mondes – nul ne sait combien de galaxies une image peut semer sur son passage – sans jamais se laisser détourner par les pluies de météorites, les haines des nuits voraces ni la séduction des orbites mensongères. Une image est une force qui va. Où que vous soyez, perdu en vous-même, ou bien, pensez-vous, dans la région la plus reculée de votre univers – et moi derrière mes livres peut-être –, elle vous trouvera. Et ne croyez pas que les images se contentent de surgir. Certaines d'entre elles sont de vrais cyclones. Un jour, soudain, elles déferlent, et plus elles viennent de loin, plus elles sont dangereuses, c'est un monde qu'elles ont amassé, elles ont charrié tout ce qui se trouvait sur leur passage, les papiers, les boîtes qui traînaient, les monceaux de débris, les vieilles peaux, les animaux abandonnés, elles ont arraché les clôtures et les barbelés, les arbres des forêts, les murs de béton – avec les rêves qui se trouvaient à l'intérieur, si solides pourtant, les rêves, croyait-on –, et tout cela elles vous le jettent à la figure. Le moindre fétu de paille, leur force peut en faire une arme nucléaire. Et quand elles arrivent, sachez-le, on aimerait mieux se trouver ailleurs.

J'imagine que vous comprenez à présent l'urgence d'en surveiller la prolifération – et ici je rends hommage à Irving et nos *Anciens*. Ces têtes d'obus en liberté (nul ne sait pour servir quel but diabolique nombre de falsifications pourraient avoir été fabriquées) et leurs trajectoires non contrôlées dans nos espaces déjà trop nombreux (qu'on me pardonne cette appréciation personnelle) ne pourraient semer qu'une pagaille invraisemblable, voire nous mener à notre perte, cette explosion finale dont les prophètes ne manquent pas de nous menacer, quelques esprits chagrins prétendent même qu'il s'en est déjà produit, non pas une mais, pourquoi pas, des milliers. Et tous de se pencher sur ce qu'ils appellent un *rayonnement fossile* qui en serait la trace, mais n'est-ce pas encore une image ? Alors il serait temps, disent-ils, de tirer les leçons de l'histoire. J'ignore qui a raison mais je suis pour la prudence. Au reste personne ne me demande d'avoir une opinion mais d'être à mon poste.

Il est vrai qu'en douce, des images, depuis que j'ai décidé d'écrire, j'en introduis. Mais qui n'est fautif en la matière ? Je soupçonne le très peu reprochable Irving, de n'être pas non plus innocent des gratte-ciel de son *Manhattan-Google*, évidemment tombés depuis longtemps, dit-il en haussant les épaules lorsque j'aborde la question avec lui, « trop fragiles tu penses bien, le moindre oiseau qui passe en les effleurant de son aile, les fait dégringoler en poussières fumantes – tout cela meurt si facilement, on n'a eu que le temps de rêver –, sans compter avec les jaloux qui se métamorphosent en oiseaux de proie ! ».

Et quant à cette écorce que tout le monde a vu Irving déplier à son arrivée (et là j'ai de nombreux témoins), parlons-en ! « Lieu de lieux » a-t-il dit, illusions oui, jeux de miroirs, images de lieux dans des images de lieux plutôt, boîtes dans des boîtes repliées, encastrées les unes dans les

autres, invisibles, ou d'une dimension tellement infime qu'aucun œil n'est capable de les repérer (dites-moi un peu, est-ce que ce ne serait pas la raison pour laquelle aucun émissaire n'a jamais pu retrouver le chemin de ce *Manhattan-Google* depuis lors entré dans la légende ?), cette écorce, oui, son « théâtre », qui, dit Tuborg toujours avisé, est le modèle évident de ce qu'Irving devait construire ensuite et, par cette raison même, de ce que nous sommes devenus. À savoir, suggère Leo, si nous ne serions pas à l'intérieur de « son » théâtre ? Que contiennent exactement ces pierres de verre irisé sur son bureau qu'il appelle en riant « mes pierres magiques » ? La magie c'est peut-être nous dans leurs facettes. Je note, je note. Remarquez que je n'ai pas d'avis là-dessus, je me contente d'enregistrer les minutes de nos débats en visioconférences (je n'ai jamais rien dit de celles-ci mais vous pensez bien qu'on ne pousse pas devant soi une telle masse sans réflexions ni discussions, non qu'Irving ne soit un chef de travaux remarquable, mais pour la forme, rien que pour la forme, il le dit lui-même, nous devons avancer ensemble).

Qu'Irving nous cache quelque chose, j'en suis de plus en plus convaincue. Si nous sommes dans le noir d'une étoile effondrée (Leo aurait-il vu juste ?), nous avons beau avoir hissé notre drapeau, déballé nos petites affaires et nos provisions pour tenir le plus longtemps possible, nous risquons un jour ou l'autre d'être expulsés de ce squat de fortune. Me voilà de nouveau à me demander si ce ne serait pas parce qu'Irving le sait (le devine ?) qu'il m'aurait confié la tâche de veiller sur nos images, tâche impossible, comme bien vous pensez, voilà au moins un point sur lequel je peux affirmer qu'il s'est trompé. À moins, mais il me faudrait le supposer machiavélique, qu'il n'ait prévu d'avance ce que j'en ferais. Alors, ce texte que j'écris serait dans ses plans – Irving le sage, sous ses airs austères, sérieux, presque

guindés parfois, connaîtrait-il quelque chose de la folie des écrivains ? –, sorte de message codé de toutes nos images à l'intention de quelque radiotélescope lointain. Est-ce que ce ne serait pas là la véritable raison pour laquelle il m'aurait placée au bord de ce monde d'où je peux encore émettre quelques unes des lumières qui tournent avec nous à mesure que nous avançons – un fragile rayon tout au plus, ne vous rassurez pas trop vite –, et quelques ondes radio, battement de plus en plus faible de notre pouls ? Si faible, si faible et qui va se ralentissant, si quelqu'un l'entend, si quelqu'un m'entend, quels haut-parleurs géants pourrait-il bien utiliser pour nous capter ? Capter le chant des *Araignées* infatigables, et néanmoins de plus en plus lasses – je le devine à leur manière de s'affaisser en chuintant au bord du quai lorsqu'elles déposent leur charge –, comme s'il n'y avait plus de matière nouvelle à prospecter et nous rapporter des confins. Capter dans les nuits d'été le chant fragile et pur, les trilles de Philomène, ma voisine à l'intérieur de sa nacelle. Capter la vibration des milliards de pensées que chacun d'entre nous, sans souci d'interférences, confie à l'espace – le sien –, cordes minuscules imbriquées les unes dans les autres, dont on pourrait tirer quelque *musique des sphères* – c'est le nom que lui donnent nos poètes, nous en avons un certain nombre qui de leur côté et à leur façon, tentent de déchiffrer le langage codé de ce qu'Irving s'entête à appeler la « réalité » –. À vrai dire, que celui-ci m'ait confié, à mon insu, le rôle d'émettre depuis ce que nos poètes, toujours eux, appellent notre « phare cosmique », je ne suis pas sûre que ce soit bien réconfortant. Personne n'entend.

À mon sens, l'horizon est vide.

À veiller sur les images, je ne suis pas loin, en effet, de penser comme Tuborg et les siens même si je le dis autrement : c'est un monde brisé que chacun porte en lui. Des images en morceaux. Mais elles sont, identiques à l'infini,

images de son image, découpées en fractales de rêves ou de cauchemars. Comment leur échapper ? Où que l'on aille, elles sont là. Dans le miroir. Nous peut-être dans celui d'Irving, son « théâtre » en abîme, si Leo a raison. Ou Irving et Leo dans le mien. Celles que j'invente, celles que nous inventons tous. Peut-être sommes-nous condamnés à n'être à l'infini que multiplication de nous-mêmes. Images glissées dans les ténèbres de notre corps, la meilleure cache, la plus intense, la plus étrange.

Oui, le "théâtre" est vide. Il nous attend.

Depuis que j'ai entrouvert la fenêtre derrière les livres, il m'arrive d'entendre leurs voix et de les reconnaître, particules temps, particules fantômes d'elles-mêmes qui errent par les nuits de tempête. Ce sont ces nuits-là où il me faut écrire, mon rôle est peut-être – celui que personne ne m'a demandé de tenir – de déchiffrer ce qui se tient sur le bord du gouffre, messages de détresse encore émis depuis le trou noir dans lequel elles ont sombré. Déchiffrer les hiéroglyphes minuscules de fragments d'images. Les rassembler. Les enfanter à nouveau. Elles ont traversé des milliers de livres, ces voix, chaque fragment contient un peu de souffle, il me faut avancer en les enroulant – biffure à droite, biffure à gauche, ajout dans la marge –, comme sait faire Irving, encercler ceux qui cherchent à s'esquiver, la phrase les prend fermement, il arrive aussi qu'elle les lâche soudain comme si l'image aperçue brûlait. Les *Ombres* reviennent parfois au souvenir de leur chute dans les ténèbres.

« Les images finissent toujours par devenir des anges rebelles » a dit Leo lorsque je lui ai lu ce passage – oui, Leo est mon premier lecteur (et dernier, dieu merci !) –, « lumières et ténèbres tu n'en fais pas ce que tu veux, elles échappent à la Création » a-t-il ajouté, et il a sorti de son carton à dessin une œuvre étrange, ballet concentrique d'ailes et d'épées tournoyantes autour d'un vaste cercle lumineux –

mais peut-être un gouffre ? – corps en apesanteur et rondes d'hybrides monstrueux, poissons obèses dont les bouches voraces happent tout ce qui tourne à leur portée, libellules humaines se débattant désespérément à l'envers – et que voient-elles sur ce fond de lumière livide ? –, entrailles déchirées d'êtres se dévorant les uns les autres et tant d'êtres sans doute cachés dans l'ombre de ces ombres.

« Tous éjectés de *La Tour* peut-être » a-t-il dit.

Ici le manuscrit est déchiré, mais une note de bas de page est encore lisible. La voici :

« ...des mondes invisibles, sauf pour l'œil de Tuborg. On ne trompe pas un homme qui sait lire dans chaque grain de sable une histoire différente. Tuborg a vu, lui, très tôt, les images enfouies dans les mondes cachés sous les mondes qu'Irving commençait à dérouler/enrouler. Sarah même, oui Sarah, Tuborg affirme qu'il l'a reconnue dès les premiers gestes, aussi nette, souple et frémissante que l'immense peau d'un serpent qui sèmerait négligemment sur son passage le ciel et les étoiles, les montagnes et les fleuves, les caches des rivières ou l'ombre des grottes et des sources, avant de se lover au soleil sur elle-même et de somnoler dans sa patience multicolore – elle a le temps, Sarah, le temps est pour elle, c'est peut-être elle seule qui peut l'inventer –, que Tuborg prétend reconnaître en chaque grain de notre "Tour-Labyrinthe", finalement, ajoute-t-il, c'est Irving lui-même qui a créé Sarah, qu'il veuille ou non se reconnaître dans sa Création. Ici, je dois préciser que les points de vue divergent. Irving n'est pas d'accord. Est-ce qu'on invente l'amour, dit-il ? »

ÉPILOGUE

Le Livre de Sarah

ou

Le Livre de la Vie

« Je ne suis pas philosophe. Les femmes ne sont pas philosophes, et je suis une femme. »

J.M. COETZEE – Au cœur de ce pays

« Toutes les choses forment un cercle. Elles n'ont pas de sens si elles ne se terminent pas comme elles commencent. »

CARLOS FUENTES – La Campagne d'Amérique

« Méditer sur le temps, essayer de savoir si le passé et l'avenir ont une valeur et existent réellement, nous mène jusqu'à un labyrinthe qui, bien que familier, n'en est pas moins impénétrable. »

ALVARO MUTIS – La Neige de l'Amiral

(Entrée)

« Pour sculpter la pierre en vérité, il
faut être fleuve »
GIUSEPPE PENONE

La voici. La voici enfin. Au dernier Acte.

Mais c'est qu'elle revêtait sa plus belle robe, celle que vous connaissez, celle que vous aimez. C'est sans doute pourquoi elle a mis si longtemps.

En vérité elle était déjà là. Sous d'autres formes. C'est seulement qu'on ne la voyait pas.

Sarah, donc, on l'a devinée du plus loin de l'Océan des Sables et peut-être de plus loin encore. J'aurais pu vous dire qu'elle est née de l'eau, qu'elle a infusé dans le poème de la mer pour se préparer, ou qu'elle est sortie du cerveau d'Irving, c'est fou comme les femmes surgissent des endroits les plus inattendus. Mais non, c'est des Sables qu'elle est venue – par chez nous ce n'est pas ce qui manque –, et même, de chaque grain de sable. Elle a dû les remonter un à un, habiter en chacun d'eux pour exister, arriver jusqu'à nous. Derrière elle ces grains, comme des mues abandonnées. Extraite, née d'elle-même.

Enfin, dit-elle en riant, se jouant, dansant d'un rayon de soleil, elle est ce qu'elle n'est plus. Les femmes ne sont pas à un paradoxe près.

Des jours et des jours de désert et de solitude à infuser dans la moindre goutte de rosée – patiente, oui, elle est très

patiente –, parfois tapie sous un magma de roches à guetter une mince bulle d'oxygène, rien de moins évident, mais les femmes font des miracles avec rien, vous le savez, bricoleuses et rusées voilà ce que dit toujours Leo, donnez-leur une mesure elles vous la transforment en palais, une guenille et elles vous en font un habit de lumière. Pour ce qui est des habits, précisons-le au passage, elle, Sarah, en a essayé un certain nombre. Pas toujours des plus beaux, mais parfois, je dois dire, si réussis, que je me demande bien pourquoi elle les a abandonnés, mais il ne faut pas trop s'interroger sur les fantaisies de Sarah. De toute façon, ses modèles resteront dans nos archives comme ceux d'une grande créatrice – une petite main, disent certains ; une petite main peut-être, mais de génie – et ses défilés de mannequins sont les plus courus du monde, grandioses, extravagantes fêtes auxquelles se pressent les foules. Il est vrai que « Ceux d'ici » sont curieux et ne manqueraient pas une occasion de se divertir. Ni, pour ne rien vous cacher, une bonne occasion de rouler sous la table, les fêtes aux lampions de Sarah sont joyeuses ivresses sans limites.

« Laissons la sagesse aux imbéciles », dit-elle, « que sont-ils donc venus faire sur terre ceux-là, s'ils s'en rognent les excès – douleur comprise ? bien sûr, douleur comprise ! –, et en avant pour la sarabande, rien de ce qui existe n'est à épargner – petits commerçants de la vie va ! –, les pourceaux d'Epicure auraient mieux fait de mériter leur réputation au lieu de se faire gestionnaires du plaisir, et ne parlons pas des adeptes du non-agir, joueurs à la petite semaine venus pour la figuration, pourquoi pas, pendant que vous y êtes, une vie avec règlements en dix exemplaires sur un risque zéro et la sécurité de l'emploi ? », vous voyez que Sarah n'est pas une fanatique de la mesure, personnellement en tant qu'écrivain je porte ça à son crédit même si ce n'est pas du goût de tout le monde, autant vous dire tout de suite

qu'elle n'est d'aucun comité, d'aucune coterie, d'aucun Conseil – « Les Conseils, et quoi encore ? » dit-elle –.

Évanescence Sarah, évanescence voilà ce qu'elle est, insaisissable, toujours là et ailleurs, « vous ne vous imaginez tout de même pas », dit-elle lorsqu'elle en a le temps, et généralement elle est déjà loin lorsqu'on entend ou comprend ce qu'elle vient de dire, « qu'il est possible de fixer ce qui existe ? Ne parlons pas de vos images, laissez-moi rire, réduisez le temps de pose et il n'y aura plus rien à voir. Vous avez vu, dites-vous ? Prétendez-vous encore qu'il y avait là quelque chose ? ». Sa robe est passée, c'était un tourbillon, un arc-en-ciel, un feu follet, là-bas au loin juste un peu de poussière – rassurez-vous elle repassera –, voire un pied de nez, Sarah est insolente, les barrières de douane, les chaînes, les prisons, les verrous, ce n'est pas son fort, vous avez compris que les rôles sont bien répartis, Irving pour la surveillance, Sarah pour déjouer la surveillance, j'ignore si c'est avec ça qu'on fait un monde, Irving le prétend, à mon avis ça ressemble au tonneau des Danaïdes mais je ne suis pas chargée de tenir les registres des entrées et des sorties.

Je vous vois venir, vous aimeriez que je vous parle un peu de ces fêtes, je ne veux pas m'éloigner trop de mon sujet mais j'admets votre curiosité, alors transigeons, et si vous me tenez quitte du peu que je vais vous confier, nous avancerons plus vite – non que le temps nous soit compté, voilà au moins un avantage à son absence, mais il y a des limites à la patience des auditeurs, je ne dis pas vous qui êtes au premier rang mais (penchez-vous un peu) ils sont nombreux derrière vous à murmurer. Les fêtes de Sarah donc : somptueuses ! La première, notez bien, c'est Irving qui l'a déclenchée – bien involontairement –, le soir de son mariage lorsqu'il a proposé – il est vrai qu'il avait beaucoup bu – un cortège derrière la traîne de la mariée. Un rire malicieux, Sarah s'est élancée,

on l'a vue disparaître à l'horizon, la traîne défilait devant nous et personne n'a jamais pu en trouver la fin, les malheureux qui tentaient de se saisir des diaprures qui filaient sous leurs yeux, finissaient éjectés sur le sable, certains se sont endormis instantanément et ont prétendu plus tard qu'on leur avait jeté un sort, d'autres, avant de sombrer, ont eu le temps d'achever assez de bouteilles pour ne se réveiller que – diraient vos contes – cent ans plus tard, nombreux aussi furent ceux qu'on entendit pérorer dans le vide, soliloques, voire ventriloques d'ivrognes déprimés au sommet d'une pyramide de corps ronflants qu'il fallut – comment diriez-vous ? Des siècles ? – pour démêler.

Quant à Sarah et Irving on ne les revit que bien longtemps après, chacun surgissant d'un point opposé de l'horizon. À ce jour tout va bien, merci, et désormais chaque essayage de robe donne lieu à une commémoration de cette première et inégalable fête. Je vous en laisse imaginer les agapes, mais sachez que plus personne ne se risque à suivre Sarah.

Il y a eu des légendes bien sûr. Sarah n'a pas toujours été la Grande Dame dont la silhouette nous est aujourd'hui si familière que certains auraient tendance à oublier ce que sa présence a d'étonnant, voire de peu crédible. On raconte qu'elle a été ciel, fleuve, nuage. Qu'elle a ouvert un jour, avec la douceur d'une sage-femme, l'étroit chenal entre les sables et la nuit, pour en extraire et tirer à elle le fin tissu de sa traîne. Les poètes ajoutent que celle-ci s'allonge à mesure qu'elle nous accompagne. Une source, un délire psychédélique, un jaillissement de strass et de paillettes, nul ne saura jamais à quoi a ressemblé la première Sarah, et peu importe d'ailleurs. Si, comme le veut la légende, elle était là bien longtemps avant nous, songez un peu quelle solitude !

(Sarah – Déplorer la solitude, moi ? Quelle idée ! On se demande ce qui passe par la tête des écrivains. Puisqu'on en parle, imaginez au contraire l'étendue illimitée de ce silence, ces falaises, ces icebergs de silence, la pureté inouïe d'une neige où aucun pas ne s'est jamais posé, d'une joue d'enfant que rien n'a encore effleurée, oui j'ai aimé le silence de ces espaces infinis, leur disponibilité tranquille prête à exister, leur confiance et leur abandon. Si vous tenez à m'imaginer, pensez plutôt à ces enfants qui se laissent oublier dans leur coin pour mieux rêver. J'ai rêvé.)

Sarah est discrète et ne se vante ni de ses longs conciliabules avec le désert – ne cherchez pas où il est passé, le long frémissement, l'ondulation souple de ses hanches, et voilà Sarah si loin que tout a déjà disparu derrière elle –, ni de ses grappillages et chapardages dans le buissonnement des espaces. Comme elle ne livrera jamais rien de ses secrets, je vais vous dire la façon dont je vois les choses : une enfance buissonnière au gré de sa fantaisie.

J'aime me la représenter en vagabonde emplissant sa manière à tout hasard, un brin de laine par ci, une chevelure soyeuse par là, « j'enroule, j'enroule, on verra plus tard », un grain de sable un peu plus doré que les autres, une particule charmante ou étrange qui attire son regard, une étincelle électrique – savoir ce que ça donnera ? –.

(Sarah – et aussi, l'écrivain l'ignore, un peu de matière fantôme que mon regard est le seul à détecter, il faut bien tout de même que j'aie quelques privilèges)

« Chipper de la matière première pour bricoler, il n'y a pas de mal à ça » dit-elle en riant à ceux qui l'interrogent sur ses activités (car elle continue, sachez-le bien, à chipper et ajuster tout ce qui lui tombe sous la main – on n'arrête pas les artistes, n'oubliez pas qu'ils se reposent un jour,

pas même le septième -). Ce qu'elle en a fait je vous en laisse juges. Et ce qu'il en reste « c'est pour vous », lui arrive-t-il de dire au cours d'un de ces cortèges un peu éméchés qu'elle entraîne triomphalement à sa suite les soirs de fêtes. Irving lui passe tous ses caprices et approuve lorsqu'elle semble ainsi remettre à tous - geste de largesse frivole et sourire mutin - les clés de son royaume. Mais il est sombre le lendemain et déclare à ses intimes qu'elle ferait mieux de ne pas trop faire confiance à « Ceux d'ici ».

Certains disent aujourd'hui qu'elle a dessiné le monde à sa façon, caressant d'un geste distrait l'humidité des roches -

(Sarah - file, file ma roche, tu iras loin, je suis une fileuse, oui, j'ai semé des lignes et des points d'eau, des soulèvements de terrain, des fracas de vagues et des ombres de rivières)

dessinant, sans y penser, la tendre marbrure de leurs veines, ou, parfois, amusée par les formes surgies au hasard d'une sorte d'électrocardiogramme de son parcours, revenant sur ses pas pour ajouter, d'une pichenette de pinceau moqueur, un point par ci, un trait par là (j'imagine qu'à force d'entortiller ses traces, elle a dû ne plus savoir où elle était ni où elle en était, mais, autant que j'aie pu en juger, le sens de l'orientation est le moindre des soucis de Sarah) plongeant droit devant elle soudain - tout est inattendu chez elle - dans la sensualité de siestes brutes, sauvages, d'où émerger - un siècle ? Des siècles plus tard, diriez-vous ? -, avec l'énergie neuve des aventuriers.

Nul ne saura ce qui s'est passé, quelles calamités ont bien pu s'abattre alors autour de cette inconsciente tandis que ses doigts endormis laissaient les plaques continentales filer à la dérive ou les Géants hercyniens rassembler leurs

forces, « patience, patience, tout finira par trouver une place » -. Nos légendes parlent de carambolages de dinosaures et de météorites, d'autres de déluge et de glaciations, « quelle importance ? », dit-elle en haussant les épaules, « j'efface et puis j'oublie ».

On raconte que les longues plaines dorées sont nées de ces siestes, celles qu'aujourd'hui vous moissonnez avec tant d'ardeur - émergence d'un sein, d'un autre, puis de tout son corps alangui, « laissez-moi me remettre », qui ne pardonnerait à son sourire ? -, un coup de blush et de poudre, juste le temps de se pomponner et la voilà qui se dresse de nouveau, celle que nous connaissons vous et moi, très sobre, très digne.

Mais vous savez quelle est ma philosophie d'écrivain. Sarah la vie je suis de ceux qui continuent à la regarder comme un mirage, toujours prêts à la voir disparaître, m'attendant peut-être à ce que le rideau tombe au dernier acte et nous apprenne non que le spectacle est fini mais qu'il n'y a pas eu de spectacle.

I

(Les Enfants)

- La parole est à nous ? Bon, c'est moi. Alex. Il paraît que je suis le plus bavard. Et puis nous avons chacun nos rôles et nous nous y tenons. Les adultes se partagent les tâches mais ils passent leur temps à se les disputer. Chez nous, un rôle c'est sacré. Ted est le chef, il reste le chef, et il a ses bouffons, ses flagorneurs, ses mauvais conseillers et ses espions, tout le monde les connaît, ainsi on sait à quoi s'en tenir. Je ne vous les ai pas nommés, ce sont les plus nombreux.

Nous avons également des poètes - il paraît que j'en fais partie mais j'ai d'autres attributions -, c'est toujours eux qu'on met à l'avant de la troupe parce qu'ils voient, leur regard traverse l'obscurité et parfois la roche, repère les dangers, les éboulements, les éruptions volcaniques ou les catastrophes nucléaires, qui nous viennent toujours d'en haut, je dois le préciser, quand les adultes ont des « distractions » (habiles, dit Achille que rien ne trompe), ça ne nous regarde pas mais il faut rester planqués plus longtemps. Achille, vous le savez déjà, c'est le scientifique, un mixte du savant Cosinus, du Professeur Tournesol et de Gaston la gaffe, avec un zeste d'Einstein ajoute-t-il. Là-haut personne ne comprend son génie, mais nous, nous le prenons très au sérieux, et cela nous a sauvés bien souvent, même s'il nous a fallu parfois passer des siècles - c'est ainsi que nous appelons ainsi l'intervalle entre nos séjours sous terre et sur terre, c'est Nestor, l'esprit le plus ancien, qui nous a appris le terme - en nous recroquevillant tous à l'intérieur d'une Arche qu'il avait réussi à nous faire construire parce que là-haut, disait-il, c'était le déluge. Ernest, le balayeur nous a appris qu'il avait seulement ouvert une vanne. Moi qui

connais bien Achille, je pense que c'était une farce, un petit règlement de compte avec Ted qui nous avait fait remonter trop vite la fois précédente en prétendant qu'il avait vu des crocodiles.

Forcément il faut aussi écrire. Nous avons donc des Écrivains. Notes, journaux, comptes rendus, communications à l'Académie des Sciences – dont Achille est le membre unique et président honoraire – : c'est mon rôle. Les histoires, les vraies – pas les gribouillages dont je noircis mes carnets et auxquels personne n'attache d'importance –, ça c'est pour Jules. En confidence, personne là-haut n'en sait encore rien, mais il est en train de mettre la dernière main à notre *Voyage au Centre de la Terre* qui relate en termes véridiques nos découvertes – "la littérature c'est sérieux", dit-il toujours – un livre qui aura probablement plus de succès que toutes mes communications à l'Académie des Sciences. Attention, Jules n'invente que la vérité, et il fait le déplacement pour s'en assurer, s'il voulait aller sur la lune il nous faudrait le suivre mais je crois que personne parmi nous n'hésiterait. Son charme, son charisme, que voulez-vous !

Il y a aussi d'autres écrivains, ou qui se prétendent tels – laissons faire, dit Achille qui est un peu philosophe aussi –, beaucoup moins sérieux mais il faut de tout : des histoires d'amour pour consoler les filles lorsqu'elles pleurent, des contes de fées pour éduquer ceux qui viennent seulement de rejoindre notre troupe, quelques nouvelles policières aussi afin de les effrayer un peu – notez bien que c'est très voisin, « d'ailleurs qui exactement a tué la grand-mère du chaperon rouge ? » dit Achille –, un peu de fantastique pour nos poètes, afin qu'à l'avant-garde leur vigilance ne s'endorme pas, et tout le reste, feuilletons, sagas, séries invraisemblables, toutes plus ou moins copiées les unes sur les autres et molles comme des citrons déjà pressés, mais il en faut bien pour ceux qui s'ennuient et savent à peine lire.

Enfin, je ne les ai pas nommées en premier – chez nous la galanterie n'existe pas –, il y a les filles. Oui c'est un rôle, bien sûr, ne m'interrompez pas, et même très important bien qu'au début on ait voulu les exclure : la tendresse vous croyez qu'on n'en a pas besoin sous terre ? Un peu de douceur et leur sourire craquant, la voix, tenez, rien que la voix, c'est notre radio portative, nos symphonies, nos mélodies en sous-sol, ou encore ces peaux qu'elles ont, fluides, transparentes, mouvantes, fragiles, un vrai satin, voilà de quoi faire fondre les plus furieux, et elles nous ont évité, sachez-le, bien des guerres intestines.

Enfin Sarah – j'ai entendu qu'il en est question, en tant que Scribe des enfants, j'ai toujours l'oreille qui traîne –, pour ce qui est de son rôle je ne peux pas vous dire, et même, nous les enfants, on n'en a aucune idée. Il semble que les adultes en fassent beaucoup de cas mais pour nous c'est une amie, elle est parmi nous, et je vais même vous dire : on la connaît depuis longtemps, on l'appelle autrement c'est tout. C'est Elsie, la petite danseuse. Personne n'a su ni quand ni comment elle a surgi. Un jour elle s'est trouvée devant nous et tout le monde a retenu son souffle, on aurait dit qu'elle ne marchait pas vers notre groupe mais dansait, à moitié au sol à moitié sans l'effleurer.

Pourtant juste une petite futée maigrichonne qui ne paye pas de mine, aux tresses qui sautent sur ses épaules à chacun de ses pas, rien d'une fée rassurez-vous, des yeux comme des billes de loto, marron, "non verts" dit Achille, "bleus" dit Jules, finalement personne n'a jamais su quelle est la couleur des yeux d'Elsie. Je ne tranche pas, je crois d'ailleurs que ça change à chaque fois qu'on la voit. Elsie c'est un arc-en-ciel a dit un de nos poètes qui a décidé de l'appeler Iris. Ce qui est sûr c'est que leur Sarah c'est notre Elsie, avec ses socquettes blanches et ses jupes plissées de collégienne, toujours impeccables, sa voix si haut perchée que personne ne

la comprend mais peu importe, on se fie à l'intonation, ses enjambées qui ressemblent à des entrechats, son air moqueur et ses disparitions à la vitesse de l'éclair, oui leur Sarah c'est notre Elsie, ça personne n'en doute mais on garde le secret pour nous. Pour l'instant.

Elsie. *Celle qui réveille le monde.* On dit ainsi depuis qu'on a découvert... laissez-moi d'abord vous expliquer. Bien sûr, ceux de là-haut ne le savent pas, mais si leur *Ville* continue à exister, c'est parce que nous courons sous leurs pieds, nous en tout cas, et Achille a fait toutes sortes de calculs et de vérifications, on en est persuadés. Alors nous nous sommes divisés en deux groupes, ceux qui courent et ceux qui remontent – en ce moment j'attends la relève, j'en profite toujours pour écrire –. Bien sûr il faut viser juste pour se retrouver mais, toujours grâce à Achille et son truc de la ficelle – ceux qui remontent en tiennent un bout, et le dernier de la troupe d'en bas tient l'autre bout –, nous y arrivons.

C'est là qu'Elsie entre en jeu, suivez-moi bien : la première fois où elle est remontée à la surface

(elle ne voulait pas, nous avons dû insister, elle se plaisait à rester cachée dans les roches la petite masque – j'affirme à ce propos que c'est de là qu'elle est sortie un jour, car à vrai dire nous ne savons pas plus que *Ceux d'en haut* d'où elle vient mais j'ai mon idée –, c'était au tour de mon groupe d'aller dormir un peu, j'ai insisté encore plus que les autres, et à ma grande surprise elle nous a suivis, elle avait même un drôle de sourire – moi j'adore les fossettes d'Elsie –, et l'air d'en avoir deux, aujourd'hui il me semble que je comprends pourquoi, amusons-nous un peu, ce n'est pas bien méchant, semblait-elle dire).

Eh bien figurez-vous que *Ceux d'en bas*, ceux qui étaient restés, se sont endormis aussi ! Et le monde alors pendant ce temps ? Mystère.

Achille a entrepris toutes sortes de vérifications, je ne vous dis pas l'esprit méticuleux qu'il y a apporté, étudiant tous les paramètres, posant des ficelles, des pierres, et aussi des pièges. Les cours d'eau par exemple, les suintements entre les roches bleutées, voilà où on pouvait observer le mouvement du monde, est-ce qu'ils continuaient à couler ? Ne cherchez pas, je vous donne le résultat : **le monde n'existait pas lorsqu'Elsie fermait les yeux.** Achille a eu des adversaires, il y en a toujours, « tu vois bien que ce n'est pas le même cours d'eau, entre temps il en est passé des litres ! » disaient-ils. Achille a dû redoubler de précautions, de ruses et de machineries complexes à capter le néant lorsque nous étions endormis, et finalement il l'a emporté. La preuve est faite aujourd'hui qu'un battement des paupières d'Elsie – de Sarah pour ceux d'en haut même si, je vous l'ai dit, nous avons gardé notre découverte pour nous jusqu'ici (je prépare une Communication) – réveille le monde. Peu importe, voyez-vous, que celui-ci se repose, si on le retrouve à l'arrivée. À condition qu'Elsie ne disparaisse pas complètement, bien entendu. Ne disparaisse jamais. Certains ont proposé de la retenir prisonnière – je reconnais que j'aimerais, j'aurais aimé en être le Gardien, songez, l'avoir toujours près de moi ! –, mais, outre que ce serait indigne (j'ai voté non, je le dis nettement), de toute façon Elsie nous glisserait entre les doigts, elle va toujours plus vite que nous, bien souvent il arrive même qu'on la perde de vue. C'est un miracle qu'elle revienne toujours.

Moi je dis que si elle reste avec nous, c'est parce qu'elle le veut bien.

N'allez pas croire qu'on ne lui a pas demandé son secret mais elle disparaît alors pour un *siècle* comme dirait Nestor. Allez savoir où elle est passée ! Et Ted qui a peur comme tous les chefs, s'imagine qu'elle va en profiter pour fermer les yeux et ne plus jamais les rouvrir. Je n'affirmerai pas

qu'elle me dit tout, mais, c'est vrai, elle aime me raconter, en chuchotant quand les autres tournent le dos, quelques unes de ses escapades (« à travers des mondes entortillés les uns dans les autres et si petits que tu ne les vois même pas » ajoute-t-elle), ou ses nuits sur un nid de mousses à l'intérieur d'une faille de la roche aussi étroite que mon œil – c'est là qu'elle aime dormir –, il est probable alors qu'elle nous a bien souvent plongés en syncope à notre insu.

J'ai beau soupirer elle affirme que je ne peux la suivre, « ce sera pour la prochaine explosion » dit-elle – malgré ma promesse de me taire, j'en parlerai à Achille, on peut compter sur lui, il aura peut-être une explication –.

Elle m'a confié un autre de ses secrets, mais j'ose à peine en parler, vous allez croire que j'invente.

- en réalité je ne dors pas : quand je ferme les yeux je danse.

- et nous alors ?

- vous vous endormez.

- mais tu nous fais disparaître !

- on peut le dire ainsi...

a-t-elle répondu avec son regard en coin qui soupèse l'autre comme si elle était prête à s'échapper, lui éclater de rire au nez, ou lui faire du charme. Irrésistible Elsie...

- peu importe, je suis avec vous, jusqu'à ce que...

- jusqu'à ce que ?

Elle n'a pas répondu, j'ai compris à son air que ce n'était pas la peine d'insister, je ne saurai jamais.

Mais peu importe, elle a raison et le monde avance, c'est l'essentiel. Grâce à nous, grâce à elle, il roule avec nos planches de skate, avec ses bonds, avec ses danses, et leurs vibrations sans doute aussi, même si elle ne le dit pas je l'imagine (grâce aussi à Irving ? Leo ? Harane ? Ça je ne sais pas, nous ne sommes que des enfants. C'est leur histoire d'adultes).

Et avec nos rêves peut-être, pendant qu'elle nous a endormis ? J'en ai fait un où nous surfions enroulés dans d'immenses vagues, nous étions si minuscules que nul ne nous voyait mais nous étions là je le savais et les vagues s'enroulaient comme une traîne de pierreries derrière une drôle de fille qui ressemblait à Elsie, et qui riait, qui riait en nous entraînant.

II

(Leo)

J'ai eu une aventure. Ne me regardez pas comme ça, ça arrive à tout le monde. J'étais encore un Leo d'un autre temps –

oui, pour moi c'est ce terme que j'aimerais proposer pour désigner nos traversées imaginaires (ce qu'elles sont toutes, n'est-ce-pas) des êtres et des lieux. Voilà qui devrait réconcilier tout le monde, ceux qui cherchent le temps, ceux qui n'y croient pas et ceux qui affirment l'avoir trouvé. –

D'où venais-je ? De loin, d'un temps, d'un lieu qui n'existe plus ou qui n'a jamais existé et qui est en moi cependant, ce pays du *Grand Extrême* dont je n'ai pas la plus petite parcelle de souvenir mais dont le néant coule encore dans mes veines. Rien de plus rassurant, je le note au passage, que d'emporter avec soi son propre oubli.

Où allais-je ? Vers le *Pays des Sables*, le mien, le vôtre, un lieu de nulle part puisqu'il avance avec nous, êtes-vous mieux renseignés maintenant ? Je n'en sais pas beaucoup plus que vous.

J'avais beaucoup marché – un siècle ? Des siècles, diriez-vous ? –, c'était même plutôt comme si j'avais fait des bonds dans un espace, le mien, laissant s'effondrer derrière moi de grands pans d'images que j'avais cru réelles et qui s'étaient transformées en illusions à mesure que j'avançais. Comme Irving qui nous raconte encore, à la vêprée, ses voyages extraordinaires, j'ai eu bien souvent l'impression que j'étais passé de l'autre côté d'une feuille si fragile ou si transparente que nul ne savait, pile comme

face, où était le vrai visage du monde. Peu importe, je n'étais jamais las, il devait bien y avoir un pays tout au bout de la marche, alors je continuais. Je ne l'ai jamais trouvé. Sur celui d'ici j'ai presque autant de doutes qu'Harane. Mais je tente d'en dessiner le visage possible en offrant mes pinceaux à *Ceux des Sables*.

J'étais en chemin, donc, lorsque c'est arrivé. Ce soir-là j'avais réussi une flambée assez puissante pour réchauffer non seulement moi qui grelottais, mais le Désert, et même la nuit tout entière, avec ses étoiles glacées qui me semblaient darder sur moi un œil impitoyable, il est vrai que j'avais peut-être inventé celles-ci pour me tenir compagnie, c'est ce que prétend Harane, je ne sais, je ne reviendrai pas sur cette discussion, nous l'avons déjà eue bien souvent elle et moi, j'étais, disons alors pour lui faire plaisir, à l'intérieur du tableau, dans le rougeoiement intense, vibrant de tous les sables enflammés, et je n'étais guère plus qu'une branche morte qui alimentait ce feu.

C'est alors que je l'ai vue.

Sarah.

Était-ce la même, était-ce celle que, depuis, Irving a reconnue, aimée, et appelée Sarah ? Pour ma défense je dirais que chacun a le droit d'appeler celle qu'il aime comme il veut, d'en savourer ainsi, à sa manière, le fruit pulpeux sur ses lèvres, fruit intérieur que chaque parole caresse. Si ma Sarah est celle d'Irving, c'est alors que l'amour n'a qu'un nom. Celle qui surgit soudain devant moi ce soir-là était une toute jeune fille aux yeux de braise où se lisait – le corps était fin, très long, gracile et comme cependant possédé d'une force que rien ne semblait pouvoir arrêter –, une étrange détermination. J'ai pensé à l'eau, oui, en voyant

Sarah. Ce n'était probablement, me suis-je dit, qu'une enfant effrayée – perdue ? abandonnée ? oubliée ? – qui serrait autour d'elle l'étoffe grossière de sa tunique et d'un châle aussi sombre que la nuit, mais la mémoire ou le rêve me trahit, celle que je vois, celle que je revois toujours – ce visage, ocre, pétri de terre, la finesse, la perfection de ses traits qu'aucune main de sculpteur ne saurait produire – est comme enveloppée dans une chevelure de flammes et rien, dirait-on, ne peut l'arrêter, manteau prolongé par la brûlure des sables, peut-être la suscitant à l'infini. C'est ainsi que je peindrais Sarah aujourd'hui si je la peignais, seule et cependant dressée de toute sa stature face à ou contre un monde qu'elle viendrait de faire naître sous ses pas. J'ignore, j'ignorerai toujours, pourquoi elle se tiendrait ainsi, à l'entrée de mon tableau imaginaire, au milieu de la violence incandescente de la couleur, vibration qu'elle porterait en elle comme si elle était de la même pâte, ou – je crois que c'est l'impression qui s'est alors imposée à moi – comme si elle-même arrivait du plus profond de cette couleur. Promesse ou menace, je l'ignore. Ne demandez pas à un peintre de vous en dire davantage.

Elle attendait. Je n'aurai pas la prétention de dire qu'elle m'attendait. Ni moi ni personne. Elle était là, sans hâte, sans passion, plutôt avec le regard tranquille de ceux qui anticipent l'inévitable. Un orage, la houle déferlante, la coulée de lave, l'effondrement des rocs ou le surgissement d'un monde. Le hasard tout simplement.

Je crois, oui, que c'est dans ce regard que j'ai d'abord été pris, me tortillant comme à l'intérieur du filet le poisson, possédé à la fois d'une sorte de fureur intérieure pour se libérer et d'un désir de sombrer sans fin.

Ce soir-là elle a disparu aussi vite qu'elle était venue. Le lendemain, elle était assise en tailleur auprès de mon feu

lorsque celui-ci s'est mis à crépiter, j'ai cru un instant que c'était moi qui l'avais fait surgir du bout de mon bâton. Un rire moqueur dans ses yeux m'a remis à ma place. Est-ce qu'on invente Sarah ?

La scène s'est reproduite chaque soir. Je marchais, j'allais toujours plus loin, où que je sois elle était là. Silencieuse, les yeux fixés sur moi, attentive aux plus légers bruits comme un animal encore un peu farouche, j'aurais dit qu'elle s'appriivoisait si je ne savais que c'était plutôt l'inverse. Qu'elle m'observait, me testait, ou tout simplement qu'elle s'infiltrait en moi, me transformait en sa chose, sa chair, jusqu'à devenir la maîtresse – si j'osais vous faire une confidence – la plus fougueuse et tendre qui fût jamais sortie de mes rêves. Les voyageurs ont besoin de rêves, voyager en est un lui-même. L'amour aussi.

Elle a suivi, partagé longtemps mes errances, ma couche – un repaire de bergers, la gaze du sable, une touffe d'absinthe écrasée au parfum amer confondu avec celui de nos corps, un faisceau de pailles sèches, l'arrondi tiède des pierres, les herbes rases d'un promontoire au bord des étoiles, le sol terreux d'une caverne au grondement sourd, vaguement inquiétant, où laisser la trace de nos étreintes –

m'a suivi en servante docile – je reconnais que j'ai eu la faiblesse de le croire comme tant d'hommes –, et cependant, j'en jurerais aujourd'hui, dessinant à mon insu la courbe de mon chemin tandis que je plongeais le soir dans l'ovale parfait de ses yeux, de son visage, la houle de son corps, comme à l'intérieur d'une eau profonde où naviguer chaque fois un peu plus loin. Du moins je l'ai cru. J'ai cru, la tenant au cœur frémissant de mes mains, si pleine, si dense et fluide, m'approcher chaque fois davantage des battements d'un monde dont l'écho résonnait en elle. Elle m'échappait déjà.

Les histoires coulent comme le sable et se répètent à l'infini.

Sarah, j'ai cru être son sculpteur et elle m'inventait.
Comme j'approchais de *Ceux d'ici*, elle a disparu.

Il y a bien longtemps de cela – un siècle ? Des siècles, diriez-vous ? – j'ai traversé le désert guidé par sa main (je la verrais, cette main, tout en haut du tableau) invisible je l'affirme, nul autre que moi n'a pu reconnaître sa présence à mes côtés, il faut croire que chacun est seul à voir celle qu'il aime –, le désert et parfois l'ombre d'un troupeau de chèvres à l'horizon, la silhouette d'un berger dans l'oscillation de la lumière troublante du *Pays rouge* – j'appelle ainsi le seul tableau achevé en moi et que je n'aurai cependant jamais peint. De quelle promesse ouvrait-il (je devrais dire « ouvrait-elle ») le ciel et les sables à l'infini, je l'ignore encore, nous ne sommes qu'en chemin.

Illusions, illusions, un tremblement de formes dans la brume de chaleur d'un mirage, j'ai cru tâter le monde et, de roche en roche, la rivière du temps qu'elle annonçait, mais c'est en moi que je suis descendu, enlaçant un serpent d'ombre et de lumière.

On dit que j'ai peint.

En réalité, la seule véritable créatrice d'images est Sarah. Ce n'est pas la couleur qui était au bout de mon pinceau mais l'amour. Sarah – celle que j'appelle ainsi – ou le désir de Sarah. Si sa main a guidé la mienne (quelques amateurs affirment la reconnaître dans chacun de mes tableaux) ses secrets ont été mes bas-fonds, mes labyrinthes. Mon « lac noir » dit Abram. Erreurs ou triomphes je ne sais, l'un n'a jamais été sans l'autre dans nos embrassements.

Sarah ? Peut-être un démon en moi. Ou un Ange. Ma part de vertige entre deux abîmes, un funambule qui tend le fil entre les deux, et avance, assure son pied lentement, pénètre au

royaume du vide, léger, aérien, résolu et néanmoins tout entier dans son incertitude.

Vous me demandez toujours qui est Sarah ? Hélas, je n'ai vu que celle que j'ai cru voir, une Sarah possible, un regard que j'ai suivi comme un chemin. Aujourd'hui je vous répondrais que chaque particule de lumière – et Sarah en est une – transporte un monde différent.

III

(Harane)

Raconter Sarah ? Un paradoxe pour celle dont la robe, la chevelure, le corps entier est parole – je suis étonnée que personne ne l'ait encore remarqué –, ce fin ruisseau de ramilles et de vent qui nous traverse tous et que Tuborg appelle « le voyage du monde en nous ». Sinon il n'existerait pas, ajoute-t-il. Sur ce point vous me permettrez de ne pas me prononcer, je serais juge et partie.

Pour ce qui est de Sarah, le monde (et que le monde soit ses paroles nul ne le conteste, même s'il y a là un tour de passe-passe qui échappe aux plus avertis), on pourrait dire que c'est plutôt elle qui s'en empare et le porte toujours un peu plus loin. Personne, bien sûr, ne l'a jamais vue faire, mais on le suppose, et rien n'agite plus les imaginations que Sarah en bottes d'égyptien, déambulant à grandes enjambées dans les tunnels, s'emparant de mottes de glaise, les sculptant, précautionneusement, amoureusement, les transportant, les posant ici, non ce sera mieux plus loin, cherchant à l'infini la meilleure place pour ses inventions. Je vous choque ? Vous l'aviez imaginée en coquette évaporée – elle l'est aussi –, vous aviez déjà votre petite idée sur sa longue chevelure, sa traîne de mariée, ses bibis à la mode, ses airs coquins ou enjôleurs, ses allures d'élégante, voire vous vous seriez contentés d'une vieille dame très digne ? On a beau faire, les lecteurs vous devancent toujours. Sachez en tout cas qu'Irving n'est nullement choqué, il a même pour les frasques de cette aventurière la plus grande indulgence – il est vrai qu'elle ne lui a jamais demandé son avis, c'est ce qui se murmure –, « elle met un peu de désordre », dit-il, « et alors ? C'est ainsi qu'on avance, non ? », et je ne vous parle pas de son club de fans qui la suivraient jusqu'au bout

du monde. Quant aux plus critiques, ils concèdent au moins qu'elle n'a rien d'une pimbêche – pardonnez, j'ai failli dire « bêcheuse » –, en voilà une qui sait mettre la main à la pâte, descendre au plus profond, raviner la terre, la pétrir, s'approcher des magmas en fusion pour en extraire le *Souffle* – disent les Anciens –, pour y trouver ce qu'elle cherche. Ce qu'elle cherche nul ne le sait encore mais tous lui font confiance.

Je n'ai dit là que la parole heureuse, ce jeu d'enfant entre ses mains, ces rais de soleil qui viennent se prendre à ses boucles, ces robes dont on raconte qu'elle tisse elle-même la trame, ce frisson tout le long du corps qui est déjà un consentement. Il faudrait entrer dans ses secrets pour en savoir davantage sur ses dialogues avec la résistance du vent. Mais moi, Sarah, personnellement je ne l'ai jamais rencontrée. Vous pourriez donc faire remarquer que je ne suis pas fondée à en parler. Certes il y a les on-dit, les légendes, et, si vous le voulez bien, ce que je peux inventer. À vous de faire la part des choses. Il est vrai aussi que je la vois. À ma façon. En transparence dans les gestes et les paroles de chacun.

Néanmoins, j'ai une autre raison d'en parler.

Je précise tout d'abord que je n'aime pas me vanter – il m'arrive même de mentir plutôt que de signaler ce qui pourrait être à mon avantage (un mensonge sans risques au moins celui-là, personne ne songe à vous le contester) – mais ici je suis obligée d'évoquer la difficulté de mes années de formation, on ne devient pas *Gardiennne de La Tour* sans franchir le barrage de nombreuses épreuves. Passons afin d'en venir à l'essentiel, celle qui nous intéresse. Le parfumeur, l'œnologue distinguent la fragrance de sous-bois la plus ténue au milieu d'un bouquet entêtant d'arômes, ou le chef d'orchestre la vibration déplacée d'une cymbale entre la furie des cors et des violons. Dans le concert du monde, j'ai dû comme eux apprendre à m'orienter. En aveugle bien souvent. La plus subtile variation

dans la pesanteur des objets qui vous entourent peut révéler l'identité de celui qui s'approche (certaines écoles de police mettent aujourd'hui à leur programme l'entraînement à cette épreuve) ou la plus légère vacillation dans le cristal d'un son annoncer l'effondrement de *La Tour*. Vous mesurez j'espère de quelle importance décisive est l'exactitude dans l'appréciation.

Voilà pourquoi –

croyez-moi sur parole, je ne peux entrer dans le détail de ce qui m'a alertée ce jour-là, odeur de bois cassé, nuance d'arc-en-ciel sur un nuage, ou dépliement (les profanes ignorent ce genre de manifestations) des plus hautes couches de la stratosphère –,

voilà pourquoi oui, j'affirme que j'ai été la première à savoir que Sarah venait de s'éveiller.

Ici je me réfère à l'une de nos plus anciennes légendes selon laquelle Sarah s'endort et nous endort avec elle, jusqu'au jour où elle ouvre, d'un battement de paupières les portes d'un autre monde. À vrai dire nul ne sait, et nos savants en débattent toujours, si c'est le même ou un autre qui est sous nos yeux au réveil, les poètes en profitent pour rêver sur le temps qu'elle enroule dans sa chevelure, et nous avec à l'infini, aussi légèrement qu'un frôlement d'aile de papillon. Une régénération disent certains (songez au nombre d'Irving ou de Leo ainsi démultipliés par elle !). Mais je ne vous dis cela que parce que j'ai promis de m'en tenir à la stricte vérité et, comme chacun sait, ce sont les histoires qui en contiennent le plus.

Il est vrai que Tuborg et *Ceux des Sables* l'ont eux aussi devinée – je vous en reparlerai –, qu'Irving l'a enlacée à la vitesse d'une impulsion restée incompréhensible pour tous ceux qui connaissent sa nature réservée (il aura la parole à son tour, a dit l'écrivain qui nous tient en réserve dans ses

coulisses), et qu'enfin, pour être parfaitement honnête, je dois signaler que c'est l'Univers entier – ce que nous appelons ainsi –, qui a été parcouru (j'en témoigne, ma vigilance en a capté la longueur d'onde) d'une sorte de frémissement électrique, depuis les feuilles d'herbes intimidées jusqu'aux chairs plantureuses des commères de Windsor bien loin d'ici.

Néanmoins, oui, tout cela et d'autres manifestations plus mystérieuses encore, je l'ai su la première. Et pour cause, même si le phénomène vous étonne (aujourd'hui encore j'ose à peine y croire) : c'est un rêve qui m'a révélé la présence de Sarah. Un rêve et bien d'autres à sa suite. Je ne peux le cacher, depuis tout ce temps, elle m'a accompagnée.

Alors un rêve, Sarah ? Un rêve peut-être, mais aussi le déferlement de la pluie attendue dans les longues périodes de sécheresse, l'odeur des ruisseaux enlaçant la terre, l'explosion des fleurs et des oiseaux, la caresse d'un serpent façonnant les collines, l'érection des géants de la terre, le tremblement de leurs poumons de braise, la fureur du ciel et de ses déluges jusqu'à l'aube lavée, imprévisible et nue dans toutes ses promesses.

Un rêve ? Elle a marché de sables en sables, dessiné le monde selon Tuborg et les siens qui la désignent à leur façon, vous les connaissez, et parfois, à la veillée, il y a bien longtemps de cela, lorsque je n'avais pas encore atteint la première marche de *La Tour*, je les ai entendus murmurer des histoires d'oiseaux traçant des chemins, posant des blocs de pierre face à la mer ou des nuages derrière l'arc-en-ciel, des récits où des pythons voluptueux enroulaient de leur corps un nid de rivière, ou déposaient un arbre au milieu de la plaine, « Sarah si tu veux, Sarah pourquoi pas » m'a dit Tuborg d'un air rusé après un de ses longs silences méditatifs, les yeux perdus dans la fumée du soir. Il avait déjà beaucoup

d'indulgence pour Irving et avait adopté Sarah, celle qui s'enfuit toujours et qui est toujours là. Sur ce point les témoignages convergent. Jamais la même et toujours la même, elle surgit, disparaît, se multiplie, épousant une forme pour se glisser aussitôt dans une autre – les rêves ont de ces surprises –, ici et partout à la fois, les parieurs en ont toujours eu pour leur argent, rire en étincelles fusant à l'autre bout de l'horizon quand on la croyait derrière soi, beaucoup ont cru arrêter sa course qui se sont retrouvés avec seulement un peu de poudre aux yeux, quant aux plus sceptiques, ils ont affirmé qu'elle n'était qu'une illusion d'optique et en ont reçu un bon coup de baguette sur les doigts. Une gamine, une farceuse, une polissonne, peut-être, et néanmoins une grande Dame, la première Dame de notre *Monde-Ville-Tour*. Sévère ou consolatrice, elle sait tenir son rôle aux côtés d'Irving.

Un rêve, Sarah ? Alors c'est que les rêves, voyez-vous, nous jouent autant de tours que la réalité. J'aimerais pouvoir affirmer que je connais celle qui habite le mien depuis assez longtemps pour être en quelque sorte ma jumelle – au point que j'aurais bien souvent pu prédire le lieu exact où la baguette du sourcier la trouverait après une de ses multiples disparitions, ce qu'elle avait inventé à l'intérieur de nos tunnels (encore que sur ce point les enfants en sachent beaucoup eux aussi), ou quelle fantaisie venait de lui traverser l'esprit –, et révéler ses idées, ses intuitions plus proches de moi, bien souvent, que je n'aurais voulu.

L'honnêteté m'oblige cependant à reconnaître aujourd'hui que j'ai partagé ses secrets en les ignorant. Oui, à mon grand regret, je ne peux vous dire que je connais Sarah. Il faudrait être à l'intérieur de chaque brin d'herbe, et si long qu'ait été mon entraînement, si minutieux et savant, il reste des brins qui m'échappent. Comment alors, jouer mon rôle de façon satisfaisante ? Il y aura toujours des fuites quelque part. À

croire qu'Irving, j'en viens à me le demander, a lui-même protégé ses sources. Après tout, Sarah est sa bien-aimée.

Que vous dirais-je d'autre ? Certaines légendes prétendent qu'elle danse en rythme avec la pulsation des orages créateurs, et d'autres qu'elle détruit aussitôt ce qu'elle vient d'inventer. Le jour où elle se mettra à nous dévorer, peut-être mourrons-nous ?

Je n'ai pas d'avis sur Sarah.

IV

(Irving)

Je jure que je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé. Ou que je n'avais rien prévu. Après tout, moi aussi j'ai rêvé, disons du moins que j'ai fait des rêves.

Nous ne sommes pas au terme de l'aventure, ma responsabilité n'est donc pas encore totale. Qui nous dit d'ailleurs que tout cela ne va pas finir bien ? Aujourd'hui où nous sommes en passe de découvrir le temps (il fallait s'y attendre), les esprits chagrins prédisent la chute. Mais n'y a-t-il pas toujours des esprits chagrins et une chute à prévoir ? Une chose est sûre, au moins nous avons avancé. Mais laissons, ceci n'est pas un plaidoyer, plutôt une explication. Ou un récit. Chacun sait que les récits expliquent, voilà pourquoi nous racontons tous tant d'histoires par ici.

La mienne pourrait être simple si Sarah n'était venue emmêler quelques fils. L'amour est ainsi. Voilà, c'est dit, Sarah c'est ce que je n'avais pas prévu. Pour mon bonheur. Et c'est sans doute mieux ainsi. Je ne l'ai pas pour autant inventée comme certains le prétendent. Ou alors c'est qu'on invente tout ce qu'on vit, ce qui est une théorie possible. Mais ce n'est pas la mienne.

Ma trajectoire donc ? Toute simple : je suis parti sur une impulsion, on monte sur le premier cheval que le hasard met devant vous, ensuite il suffit de ne jamais s'arrêter. C'est ce que j'ai fait. Tout au bout –

au bout de quoi, je l'ignore encore, puisque mon idée est que tout disparaissait à mesure que j'avancais, « c'est un phénomène très commun » a dit Sarah avec l'indulgence

amusée de ces yeux (les siens : bleus ? verts ? marron ? Pour moi ils sont verts, n'en parlons plus, je suis tout de même celui qu'elle regarde le plus souvent) qui ont déjà traversé mille fois l'espace de votre histoire et vous regardent comme si vous « brûliez » sans le savoir, « néanmoins tout est encore là... », a-t-elle ajouté, avec cette façon irritante – je dois l'avouer, parfois elle m'irrite – qu'elle a de vous tendre toujours un quignon de mystère comme une largesse qu'elle vous ferait, j'aurais bien aimé qu'elle en dise un peu plus, elle était déjà loin (probablement à faire des grâces aux commères du marché, se pencher avec commisération sur un misérable ivrogne abandonné dans le fossé – Sarah a de ces comportements incongrus – ou, très digne, à redresser son chapeau pour impressionner les badauds, l'irritation se mêle ici à l'attendrissement, j'avoue aimer le ciel changeant de ses humeurs). Les paroles de Sarah on les attrape au vol, ensuite il faut – un siècle ? Des siècles diriez-vous ? – pour les ajuster à l'intérieur du puzzle fantaisiste qu'elle construit à vos dépens, oui, car elle aussi construit, mais à sa façon, un point à l'envers, un point à l'endroit, voilà sans doute ce que j'avais le moins prévu, quant à elle je ne sais pas, je ne saurai jamais, si elle prévoit, mais c'est une autre histoire, je me contenterai modestement de vous raconter la mienne.

Tout au bout donc, vous ne l'ignorez pas, étaient *Ceux des Sables*. Et depuis nous avançons ensemble par un procédé inédit de mon invention (sans me flatter). Je ne dis d'ailleurs pas que je l'ai trouvé du premier coup – l'enroulement déroulement de *La Tour* vers le haut et vers le bas. Depuis, nous avons rassemblé beaucoup de matière, beaucoup de monde aussi, cueillant au passage tous les voyageurs perdus –,

N'allez pas non plus me demander d'où ils s'étaient perdus, ce sont les *Araignées* qui se chargent du ramassage, à

chacun sa fonction. J'imagine que beaucoup avaient été expulsés d'un de ces lieux où l'on n'est pas tendre avec les étrangers, que d'autres ont pu détacher eux-mêmes leurs amarres comme je l'ai fait moi-même, et se perdre faute d'itinéraire signalé, je témoigne que ce n'est pas si facile de s'y reconnaître même si je n'ai perdu que la route du retour, enfin nos télescopes géants, là-haut à l'étage de Philomène, détectent régulièrement des explosions d'où, leur monde s'étant effondré derrière eux, ces « Voyageurs » pourraient bien provenir.

Aujourd'hui où nous pensons avoir collecté tous les grains de sable de tous *les mondes perdus* comme les appelle le petit Jules (il l'ignore mais je m'inspire de ses fantaisies avant même qu'elles paraissent, à chacun ses espions), vous vous doutez que la question se pose de savoir comment nous allons continuer à avancer. D'où la question de la Chute qui anime de nombreux débats depuis longtemps déjà. Retour arrière disent les uns, panne sèche en attendant les vents porteurs, disparition explosion, essaimage de tous les grains de sable qui iront polliniser le vide, que sais-je encore, l'imagination des savants est plus fertile que la mienne.

Pour ce qui est de moi, je n'ai pas d'inquiétude, Sarah est là. Le grain de sable dans l'engrenage qui a fait dévier tous mes plans. Mais je m'en remets à elle et à quelqu'une de ses ruses pour la suite, elle n'en manque pas, ne me demandez pas comment je le sais, je le devine, je le sens, illogisme du logicien – ou de l'amoureux, c'est sans doute ce que vous allez me rétorquer –, je dois m'avouer vaincu. L'imprévisible entêtement de Sarah, voilà ce qui nous porte désormais.

Ce n'est pas que je tienne tant à mon œuvre, elle pourrait disparaître sans prévenir et tous les grains de sable devenir soudain de l'antimatière, peu m'importe. À vrai

dire, je vais vous faire une confidence : Sarah m'a appris l'échec. Je m'explique.

J'ai creusé le sable, oui, et avec quelle passion ! Quel bonheur de la découverte, de l'or qui gît là, si bien caché, ce filon si pur qu'il vous attendait dirait-on – ne jouons pas les innocents, il n'attendait personne, mais nous sommes ainsi faits que nous avons besoin d'être attendus, aimés, même par les choses –, j'ai creusé les roches – où Leo, soit dit en passant, s'est installé, je lui ai donné carte blanche (« noire » me corrige-t-il toujours en riant), les enfants aussi qui roulent, qui roulent (pour nous, disent-ils, non seulement je ne suis pas loin de leur donner raison mais de toute façon il n'y a pas de mal à laisser à chacun ses rêves) –, cette veine qui creuse la terre en labyrinthe, qui en fait le tour en la caressant, j'ai été mineur, chercheur d'or, chercheur d'espace – et de temps ajoutent les grincheux –, guettant le surgissement du monde caché, enfoui au plus profond bien souvent –

Tuborg et les siens également, je n'aurais garde de le méconnaître, ont foui la terre, reconnu ses trésors, lu ses histoires et deviné Sarah disent-ils (sur ce point je ne suis pas entièrement convaincu) dans les méandres des sables – Ô le surgissement des choses dans la clarté lumineuse du ciel au premier matin, je le revois ainsi ce ciel du Désert, lorsque Tuborg m'a demandé de « construire pour eux », ou « avec eux ? », je ne sais plus ce qu'il a dit exactement, dans la réalité c'est ce que nous avons fait, ce ciel lumineux, doré, étrange aussi comme s'il nous contenait déjà tous –.

Et aussi Sarah ? En effet, je dois dire que j'ai pensé à elle dans le frémissement du sable sous nos pas, comme un long soupir qui s'éveillerait (d'un rêve peut-être, mais, n'est-ce pas, le résultat est là ?), l'étirement lascif d'une

couleuvre enlaçant le sol, le soulevant – lui donnant naissance ? –, corps monstrueux, corps amoureux dans l'ivresse de sa houle sauvage, le déferlement de son souffle, sa folie, sa violence également – peut-être devrais-je dire sa déflagration, son imprévisible rayonnement –, et néanmoins son étrange fragilité. Sarah ? Je ne sais. Sarah si vous voulez. Du moins c'est pour cela que je l'ai aimée.

Pour vous dire, c'était un ciel comme une eau vierge et pleine à la fois (grosse, oui, enceinte, vous m'entendez bien, l'association est étrange je le reconnais) mais c'est ainsi que tout s'est imposé, un ciel comme un miroir – de nous-mêmes, de nos rêves ? –, une promesse, une promesse en quelque sorte, vous comprenez pourquoi je n'ai pas hésité une seconde lorsque je l'ai vue (plus tard, bien plus tard), à la serrer contre moi, comme tout ce qu'on gagne et qu'on perd à la fois, conquête désespérée (et heureuse soyons justes) derrière laquelle je n'ai jamais pu, depuis, faire autre chose que courir, je cours encore et beaucoup m'en accusent, mais elle est toujours là quoique toujours absente, toujours là et devant moi tandis que je déroule mon fil et le parcours sans balancier au bord du gouffre, en suspens de déséquilibre en déséquilibre, et (ce qu'ils ignorent *Ceux d'ici*, sauf Harane peut-être, sauf Harane sans doute), inventant surtout pour ne pas tomber.

Ce monde, voyez-vous, il a fallu le porter, peut-être n'existe-t-il que parce que j'y crois. Cependant c'est d'échec que je veux vous parler. Car je n'ai rien fait d'autre qu'échouer, voilà ce que je suis bien obligé de reconnaître lorsque je vois Sarah à l'horizon, lorsque je la vois se retourner, m'appeler, rire, de ce rire étrange qui me redonne l'espoir mais aussi l'envie d'échouer – ou de m'échouer –, un peu plus loin, comme si le parcours n'était semé que d'échecs, comme s'il fallait les empoigner avec chaque fois un peu plus de force désespérée pour avancer.

Je ne sais ce qu'elle en dirait, Sarah n'aime guère philosopher. Je la soupçonne de s'emparer du hasard qui passe, de brouiller les cartes et d'avancer elle aussi d'échecs en échecs, ce qui probablement lui ferait jeter un « Qu'importe ? » frivole, innocent, enfantin et diabolique à la fois, je vous dirai que je ne la connais pas plus que vous ni que personne.

Et je n'ai pas non plus d'avis sur Sarah. Je me contente de l'aimer.

V

(Sarah)

tout d'un seul Souffle

Me voici, j'arrive – au dernier Acte, ne cherchez pas pourquoi, celui qui organise sait ce qu'il fait –,
d'une vague,

d'une vague qui viendrait du fond de l'Océan et de bien plus loin encore, j'entre à l'intérieur de ces yeux, de cette caverne, de ce monde, je m'interroge, j'ai beaucoup de possibilités devant moi,

Je pourrais le ratatiner, ce monde, par exemple, le rentrer dans sa boîte et adieu,

Je pourrais chercher dans la malle aux déguisements quelques fripes pour lui rabattre son caquet, je n'aime pas les vainqueurs, ils sont trop glorieux d'eux-mêmes, la fragilité, la lézarde, voilà qui est sinon plus humain (j'ignore ce qui est humain ni s'il est quelque chose qui l'est, c'est bien la vanité de *Ceux d'ici* que de le croire) du moins plus à la mesure de la découverte (et s'imaginent-ils qu'ils sont venus pour autre chose que cela, découvrir ?),

Je pourrais le répandre en poussières de confettis, un feu d'artifice qui ne décevrait pas la cohorte de ceux qui me suivent en délire, prêts à sombrer dans toutes les extases de l'ivresse (qu'en dirait Irving, lui qui a négligé une infime erreur de calcul ? La croissance de l'erreur est exponentielle, nous voilà mal partis. Je n'aurais garde de le lui reprocher, j'ai trop d'affection pour ses erreurs, je pourrais certes bidouiller une petite réparation, vieil ami, vieux fou, il ne s'en apercevrait pas),

Je pourrais sortir l'infini de ses placards et le déplier dans toutes les directions,

Ou retourner l'énergie comme un gant et l'enfermer dans le miroir d'un atome, monade de monades voyageuse,

Accélérer la vitesse de la lumière ou la réduire à zéro,

Revenir à la case départ, libérer les ombres de leur caverne et la quintessence de son flacon (que resterait-il alors qu'un peu de rien ?),

Je pourrais... je pourrais...

Mais vous avez deviné qu'en réalité je ne peux pas, et d'ailleurs je n'en ai pas envie, il y a si longtemps que je les accompagne...

Ah Irving, vieil époux, vieux fou, nous avons fait un si long chemin ensemble, je n'en renierai pas la tendresse, — saurions-nous aujourd'hui le retrouver ? —, vieux compagnon qui continue à dérouler son œuvre, irais-je, moi, Pénélope à l'envers, la ré enrouler, et où irions-nous ensuite, juste quelques niches, admettons, mais rien de plus.

Et le temps et la mort, qu'en ferai-je ? Voilà sans doute ce qu'il faudrait pour corriger les erreurs, il y en a, il paraît qu'il y en a beaucoup, Irving a fait ce qu'il a pu mais ce n'est pas un spécialiste, pensez, un archiviste au départ. Encore que ce ne soit pas forcément un désavantage, il avait tout lu (m'a-t-il dit lorsque je l'ai rencontré, au passage lequel a rencontré l'autre, voilà qui est controversé, un débat si vieux que je ne le trancherai pas, même si j'ai mon idée forcément) tout lu de tout ce qui avait déjà été réalisé et pouvait l'être encore, si bien qu'il avait en tête, quand il s'est lancé, non un disque plat, flasque, aux rebords si tranchants qu'ils auraient fini par s'arrêter net au bord du vide, voire le déchirer et passer de l'autre côté, mais un véritable globe, complet, plein, dense, infini, à saisir entre ses mains avec le bonheur et l'amour d'un homme pour un ventre de femme, un globe qui pour autant n'en continuerait pas moins de grossir.

Je sais même (cela je peux vous le dire), qu'aux heures noires et de doute – il me les confia –, il lui suffisait de plonger le regard dans ses cubes de verre noir irisé, bleu noir, vert noir, noir violacé, qu'il appelle ses Yeux, pour retrouver, reflétés par eux, l'image déjà achevée, les contours, le velouté, la tendresse de ce qu'il était en train de façonner.

Certainement vous avez deviné que je ne peux pas davantage, c'est dommage je voudrais bien, inventer le temps – et la mort (qui existe déjà même si tous ici l'ignorent, j'en suis encore à me demander si je dois le leur apprendre).

Donc non, je n'inventerai pas le temps – non plus que la mort –, c'est déjà fait (mais alors Irving, vieux fou, vieil enfant, à quoi penses-tu toi qui prétends avancer dans l'espace sans un centime de temps ?), non, c'est définitif, je ne peux pas l'inventer.

Mais je peux vous raconter une (brève) histoire du temps. La voici : tout était déjà fini avant d'avoir commencé.

C'est le secret d'Irving, et je vous le transmets, même si certains ont été sévèrement punis pour leur imprudence avec les secrets, je dois dire qu'Harane n'a pas été loin de le découvrir, celle-là je la surveille dans son coin, qui prétend que non seulement le spectacle va finir mais qu'il n'y a pas eu de spectacle, frottez-vous les yeux, mais inutile de vous croire dans un rêve où quelque génie serait en train de vous rêver, voyons, l'explication est aussi simple que le regard.

Au passage j'avoue que Leo dans ses tunnels m'a également donné du fil à retordre, mais j'ai réussi à obtenir ce que je voulais, avec les peintres il y a du bon, il suffit de se jeter sur eux à plein corps – et quel bonheur j'en ai eu ! –, ils vous empoignent dans une ivresse féconde et la réalité se fragmente à l'infini.

Pour en revenir à Irving songez qu'il a tout transporté dans son écorce, des milliers de têtes d'épingle, ou de grains de sable peut-être, grains d'images en réseau, saluons une nouvelle fois au passage les *Araignées* de la grande et petite usine, à chaque ciel son *Araignée*, et quand elles ont achevé leur belle ouvrage, une image apparaît qui en révèle une autre qui en révèle une autre, descendez toujours un peu plus loin et vous serez encore dans le grain suivant, « je n'ai eu qu'à m'installer à l'intérieur de chacun de mes *Yeux* », m'a dit un jour Irving, d'un air de crânerie amoureuse comme sont coutumiers d'en prendre les hommes, pensez si je l'ai laissé au plaisir de m'apprendre ce que je savais qu'il ignorait que je savais, je bichais, « j'en ai encore en réserve à l'infini, j'ai choisi les plus importants c'est tout, et chacun de ces *Yeux* se regarde lui-même, ensuite, pfuitt, plus rien, pourtant... » (et il a saisi un de ses cubes de verre entre les mains) « nous sommes encore à l'intérieur, et dans celui-ci (*observant le second*) également ». Juste fierté notez bien, il fallait y penser, mais je ne vais tout de même pas lui laisser le dernier mot, quid du temps qui existe, malgré qu'ils en aient tous ici, quid de la mort qui les régénère (ce qu'ils ignorent), bref quid du *Souffle*, Irving n'en touche mot, alors je vais vous révéler un secret, le mien cette fois : oui, j'aimerais bien jouer un peu avec ces possibles, j'avoue que j'aime tout ce qui est possible, regardez ma robe aux mille nuances, Irving l'a vue bleue, bon, d'autres couleurs sable, d'autres que sais-je encore, chacun a vu la sienne, je sais jeter mes paillettes de couleur au bon endroit, au bon moment.

Mais qui suis-je ?

Je suis la veuve noire de Leo – celle qui lui tient la main, dit-il, pourquoi pas, je reconnais que j'étais là tandis qu'il lançait son geste sur les murs –,

Je suis le corps doré des *Araignées*, celles qui créent les liens, tissent des réseaux, s'agitent dans toutes les directions de notre ciel

(au passage : je préfère l'appeler « mémoire » ce ciel, encore un mot à introduire – *soupir* –, tout ce qui existe, a existé et existera est déjà là, encore là, en lui, songez au travail qu'elles ont dû réaliser, ces *Araignées* laborieuses, dans leur usine, pour s'y retrouver, rassembler, enrrouler une pelote et la dérouler un peu plus loin en queue de comète, s'emparer d'un grain de sable qui voulait s'échapper, lancer leurs chuintements, sifflements de rappel, aujourd'hui, je le sais – il faut bien que j'aie un avantage sur *Ceux d'ici*, et même sur Irving, j'avoue que cela me satisfait assez –, elles travaillent encore mais à une autre échelle, à l'intérieur de paysages invisibles où elles tissent leur toile de particules, d'images mentales, à travers ce ciel mouvant, si fragile que j'en ai une vague envie de le déchirer – ah que j'aime sa peau palimpseste ! –).

Je suis celle qui se fraie un chemin à travers eux, celle qui voyage dans les choses, celle que des courants contraires traversent et qui les traverse tous,

Je suis Une et l'Autre, insaisissable disent-ils, oui, je prends, j'arrache et je fais surgir, je sculpte un autre dessin, une autre forme, j'aime les possibles, je vous l'ai dit, ne m'accusez pas de m'amuser à leurs dépens (je vous vois venir), c'est le voyage qui invente, êtes-vous le même à l'arrivée ? Ils voyagent grâce à moi, par moi, en moi, ils suivent ma traîne autant qu'ils peuvent, certains abandonnent, lâchent prise, disparaissent, qu'importe s'il n'y a pas de fin, si le jour et la nuit sont confondus dans les Yeux d'Irving, ils ont vu du pays, c'est le voyage qui sculpte, n'est-ce-pas ?

Alors disons que je suis une fileuse – de mots préciserait Harane – j’embobine, je dévide, je rembobine, fileuse d’échecs dirait Irving, mais poursuivrait-on le voyage s’il y avait un bout du monde ?

Je file, je tisse la tapisserie et je suis en elle, je suis, disons, le motif caché.

C'est pourquoi j'hésite, vous comprenez, à parler, à leur avouer qu'ils ne cessent de tomber, qu'ils continuent sans cesse de tomber, que voulez-vous, on croit toujours que tout va durer, ils en souffriront c'est humain.

Oui, il est possible, permettez que je me compte parmi eux – une si longue aventure ! – il est possible alors, pourquoi pas, que nous soyons devenus humains.

« Seule la vie humaine court à sa fin, légère plus que le vent. »

«... Et sans aucun doute ces fables tomberont et ne se relèveront jamais. Vale. »

CERVANTÈS – *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*

FIN